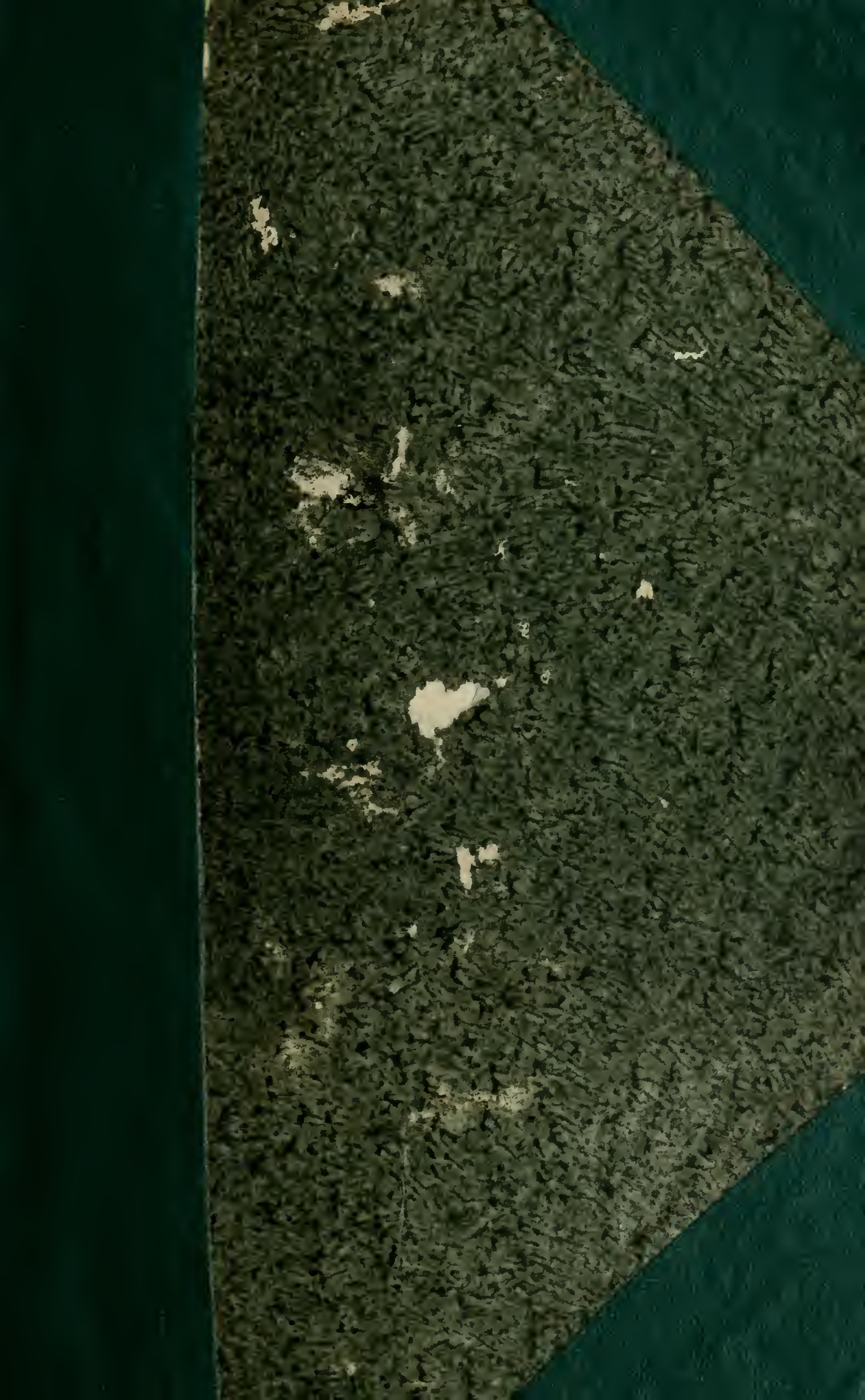
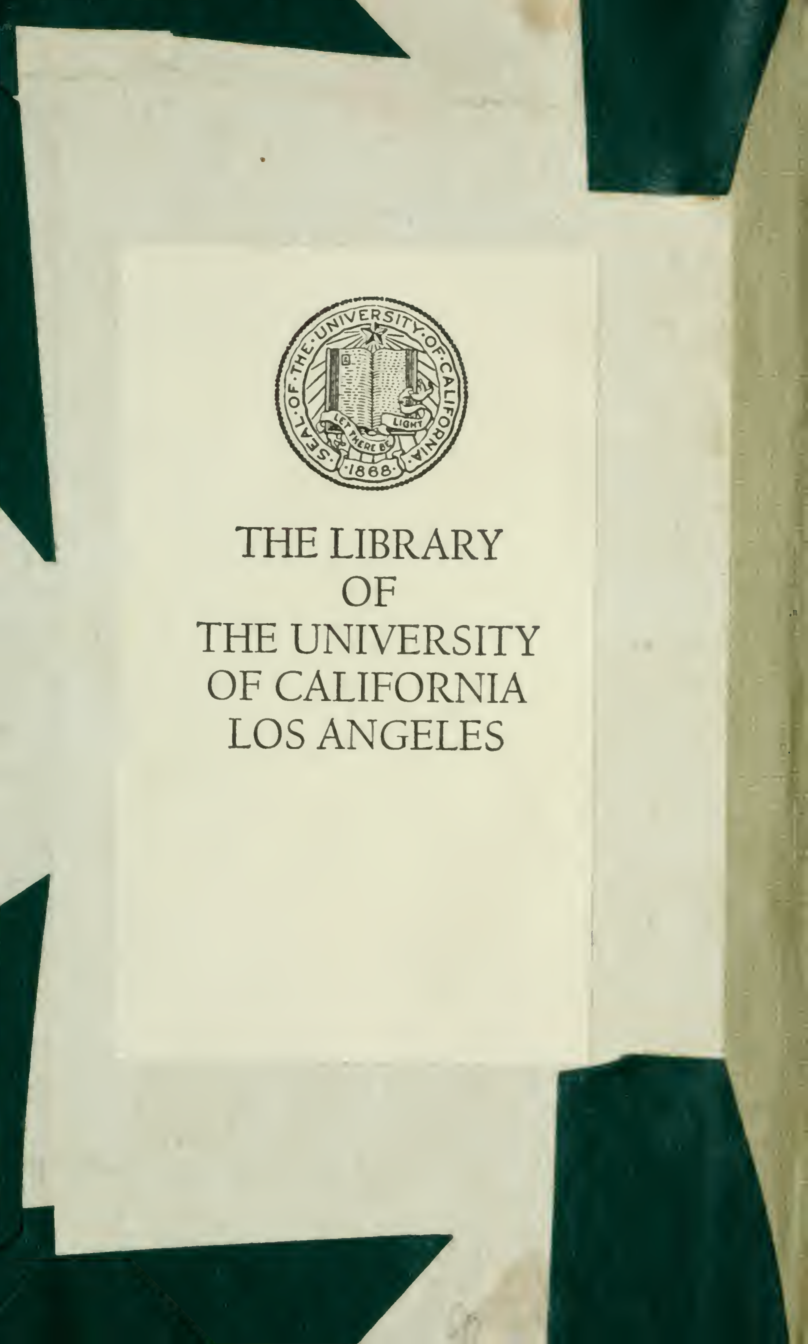



SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868

VOYAGES

D'ALEX.^{DRE} MACKENZIE.

VOYAGES
D'ALEX.DRE MACKENZIE,
DANS L'INTÉRIEUR
DE
L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

FAITS en 1789, 1792 et 1793;

Le 1.er, de Montréal au fort Chipiouyan et à la mer Glaciale,
Le 2.me, du fort Chipiouyan jusqu'aux bords de l'Océan pacifique.

PRÉCÉDÉS d'un Tableau historique et politique sur le commerce des Pelleteries, dans le Canada.

TRADUITS DE L'ANGLAIS,

PAR J. CASTÉRA,

AVEC des Notes et un Itinéraire, tirés en partie des papiers du vice-amiral BOUGAINVILLE.

TOME II.

PARIS,
DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois, n°. 40.

AN X. — 1802.

VOYAGES

D'ALEX.DRE MACKENZIE.

CHAPITRE IV.

Continuation de la route depuis le voisinage de l'île du Manitou jusqu'à l'entrée du lac des Camps abandonnés.

Il plut et il tonna toute la nuit. Notre nouveau guide s'évada à la faveur de l'obscurité. Nous forçâmes un de ses compatriotes de le remplacer. Nous enlevâmes en même tems les pagayes à un autre qui nous suivait dans un canot, et que nous soupçonnions de vouloir favoriser la fuite de son ami. Celui-ci paraissait indigné de nos procédés. Mais enfin nous parvînmes à l'appaiser.

1789. juillet. jeu. 9.

1789. juillet.

Il était trois heures et demie du matin quand nous nous mîmes en route. Peu de tems après, nous vîmes de la fumée sur la rive orientale du fleuve. Nous nous avançâmes aussitôt de ce côté-là. Notre guide adressa la parole aux sauvages qui étaient sur la plage ; mais nous ne pûmes point comprendre ce qu'il leur dit. Il nous apprit qu'ils n'appartenaient point à sa tribu, en nous assurant qu'ils étaient d'une nation méchante et cruelle, et que s'ils le pouvaient, ils nous battraient, nous arracheraient les cheveux et nous maltraiteraient de toutes les manières.

Les hommes nous attendirent de pied ferme ; mais leurs femmes et leurs enfans s'enfuirent dans le bois. Ces hommes n'étaient que quatre. Avant que nous n'attérissions, ils nous haranguèrent tous à-la-fois, avec un air très-irrité. Mes chasseurs n'entendaient pas un seul mot de leur langage. Le

nouveau guide leur répondit, et aussitôt ils prirent un air plus tranquille. Je leur donnai de la verroterie, des alènes et quelques autres bagatelles; et quand les femmes et les enfans revinrent, je leur fis les mêmes présens. Ils étaient en tout au nombre de quinze. Ils paraissaient bien portans, bien nourris, et ils étaient, à tous égards, d'un extérieur plus agréable que les autres sauvages que j'avais vus dans le cours de ma navigation.

1789. juillet.

Leur langage paraissait différent de celui des autres nations; mais je crois que c'était plutôt par l'accent que par les paroles; car l'Indien-lièvre s'entretint facilement avec eux. Le chef anglais comprenait fort bien aussi ce que l'un d'eux lui disait; mais il ne pouvait pas s'en faire entendre.

Leurs armes et leurs ustensiles sont à-peu-près les mêmes que ceux que j'ai décrits dans le chapitre précédent. Ils n'ont que quelques petits morceaux de

—— fer, façonnés en couteaux, et que leur
1789. fournissent les Eskimaux. Leurs flèches
juillet. sont d'un bois très-léger, et n'ont que deux plumes pour aîles. Leurs arcs diffèrent aussi de tous ceux que j'ai vus auparavant, et ils nous dirent qu'ils les tiraient de chez les Eskimaux leurs voisins. Ces arcs sont faits de deux morceaux de bois joints ensemble, au-dessus desquels passe une forte corde de nerf, qui y est attachée de distance en distance pour pouvoir s'y tenir adhérente. Quand ce nerf est mouillé, l'arc ne se bande et ne peut être tiré que lorsqu'il a une très-forte corde et qu'il est manié par un bras vigoureux.

Ils font cuire leur manger dans un vase de bois très-mince, d'une forme ovale et dont le fond est adhérent à une courbe qui le tient plié. Leurs camisoles sont échancrées depuis la ceinture et se terminent en pointe devant et derrière, à la hauteur du genou.

Elles sont aussi garnies au bord avec une petite frange. Ils ont d'autres franges, pareilles à celles que j'ai décrites plus haut (1), si ce n'est qu'ils y ajoutent le noyau d'une graine farineuse, dont la couleur est grise, et qui a la grosseur et la forme d'un grain d'orge. Ce noyau est long et brun; on le perce et on en garnit les deux cordons de la frange. C'est avec cette frange que les sauvages ornent leurs camisoles, en la cousant en demicercle sur la poitrine et sur le dos, et la faisant croiser sur les épaules. Ils ont des manches larges et courtes; mais leurs gants y suppléent. Ces gants montent fort haut, et sont assez commodément attachés au cou par un cordon.

1789. juillet.

Si les guêtres de ces Indiens étaient réunies par une ceinture, on pourrait les appeler des culottes longues. Ils

(1) *Voyez* le chapitre précédent.

1789. juillet. les font joindre avec un cordon, au-dessous du nombril, ce qui semble annoncer qu'ils ont des idées de décence, étrangères aux autres sauvages de ces contrées. Leurs souliers sont cousus aux guêtres et façonnés sur toutes les coutures. L'un de ces Indiens avait une camisole de peau de rat musqué (1).

L'habillement des femmes est le même que celui des hommes, excepté que leurs camisoles sont plus longues et n'ont point de frange sur la poitrine. Ces sauvages portent leurs che-

---

(1) Parmi les différentes espèces de rats qui se trouvent dans l'Amérique septentrionale, il y en a deux dont la peau fournit une belle fourrure, le rat de bois et le rat musqué. Le rat musqué a au-dessous des intestins, une pochette qui renferme du musc. Il est beaucoup plus petit que le castor, dont il a les inclinations, mais non pas toute l'intelligence.

(*Note du traducteur.*)

veux fort singulièrement. Ils font deux queues des cheveux du toupet et des faces, et les laissent pendre en avant de l'oreille. Ils mettent également en queue ceux du sommet et du derrière de la tête, et les attachent un peu bas avec le reste de leurs cheveux. Ils se servent pour cet usage d'un cordon de cheveux parfaitement bien tressé et teint avec goût. Les femmes et même quelques hommes, laissent leurs cheveux épars ; les uns les ont fort longs, les autres assez courts.

1789. juillet.

Ces Indiens me vendirent deux grandes peaux d'élan, très-bien préparées. Je ne m'imaginais pas que l'espèce de ces animaux se trouvât dans le pays, et les naturels me dirent eux-mêmes qu'elle y était très-rare. Quant au castor, il me parut qu'ils n'en avaient pas même d'idée. Mes gens leur achetèrent des camisoles et diverses choses curieuses.

Ils nous offrirent du poisson d'un

1789. juillet.

goût délicieux. Ce poisson, pas plus gros qu'un hareng, est magnifiquement moucheté en noir et en jaune. Il a sur le dos une nageoire qui se prolonge depuis la tête jusqu'à la queue, et qui en se déployant prend une forme triangulaire et offre à l'œil le mélange des mêmes couleurs qui ornent les écailles. La tête de ce poisson est fort petite et ses dents sont extrêmement aiguës.

Nous décidâmes le naturel dont le langage était le plus intelligible, à nous accompagner. Il nous annonça que nous serions obligés de dormir encore dix nuits avant d'arriver sur le bord de la mer. Ensuite, il nous dit que plusieurs Indiens de sa tribu résidaient dans le voisinage de l'endroit où nous étions, et que dans trois nuits nous rencontrerions les Eskimaux, avec qui sa nation avait été autrefois en guerre, mais vivait enfin en paix et même amicalement. Ce sauvage nous parla

avec beaucoup de dédain et d'ironie, des derniers Indiens que nous avions vus. Il disait qu'ils ne valaient pas mieux que de vieilles femmes, et qu'ils étaient d'abominables menteurs; ce qui s'accordait assez avec l'idée que nous en avions conçue.

1789. juillet.

Au moment où nous quittâmes le rivage, quelques-uns de mes gens firent partir leurs fusils chargés à poudre; ce qui allarma extrêmement les naturels qui entendaient, pour la première fois, le bruit des armes à feu. Cela fit même un tel effet sur celui qui s'était engagé à nous suivre, que nous craignîmes qu'il ne voulût pas remplir sa promesse. Cependant, lorsqu'il sut que le bruit qui l'effrayait n'était qu'un signal d'amitié, il consentit à venir; mais au lieu de se placer avec nous, comme nous le lui offrions, il s'embarqua dans son petit canot.

Deux de ces compagnons, qu'il nous dit être ses frères, nous suivi-

—— rent dans leurs canots. Ils se mirent à
1789. chanter non-seulement leurs propres
juillet. chansons, mais celles des Eskimaux. Leur voix animait tellement notre nouveau guide, que les postures grotesques qu'il faisait en mesure, nous tinrent dans une appréhension continuelle de le voir chavirer. A la fin, s'ennuyant d'être seul, il pagaya autour de mon canot, et me pria de l'y recevoir, quoique peu auparavant il eût absolument refusé d'y entrer.

A peine fut-il dans mon canot, qu'il se mit à danser à la manière des Eskimaux, ce qui nous inquiéta beaucoup, moi et mes gens. Nous lui fîmes pourtant comprendre qu'il fallait rester plus tranquille. Alors il prit diverses postures et fit des gestes indécens, toujours à la façon des Eskimaux, dont il se vantait d'être très-connu. Nous gagnâmes le rivage pour y déposer son canot; et là cet Indien nous fit voir avec le doigt une mon-

tagne voisine, où, trois hivers auparavant, les Eskimaux avaient tué son grand-père. 1789. juillet.

Nous aperçûmes sur cette montagne, un renard et un blaireau. Et le frère de notre nouveau guide tua ce dernier animal d'un coup de flèche.

Vers les quatre heures après-midi, ayant vu de la fumée sur la rive occidentale, nous traversâmes le fleuve et nous abordâmes. A notre approche, les naturels firent un vacarme affreux. Ils criaient, ils hurlaient en courant çà et là comme des insensés; et leurs femmes et leurs enfans prirent la fuite. En voyant le désordre que nous causions, nous restâmes quelque tems avant de descendre à terre, précaution qui était sans doute nécessaire. Je suis même persuadé que si nous n'avions eu personne pour porter la parole aux naturels, ils se seraient livrés à quelque acte de violence; car toutes les fois que les sauvages renvoient leurs

1789. juillet. femmes et leurs enfans, ils ont quelque dessein hostile. A la fin nous parvînmes à les appaiser, en leur faisant les présens d'usage. Ils préférèrent les grains de verroterie, et principalement les bleus, à toutes les autres choses que je leur offris. L'un d'eux me pria même de reprendre un couteau que je lui avais donné, et de le lui remplacer par une petite poignée de ces grains.

J'achetai de ces sauvages deux camisoles pour mes chasseurs. En même tems ils me firent présent de quelques flèches et d'une certaine quantité de poisson salé.

Ces Indiens étaient au nombre de cinq familles, composées d'environ quarante individus, hommes, femmes et enfans. Je ne puis en juger que par estimation, car je n'en vis qu'une partie. Les autres ne voulurent pas sortir des endroits où ils s'étaient ca-

chés. On les nomme les *Deguthie Dinies*, c'est-à-dire les *Querelleurs*. — 1789. juillet.

Notre guide craignant, ainsi que ses prédécesseurs, que nous ne voulussions pas nous en retourner par la même route, montra également le desir de nous quitter. Il appréhendait aussi que les Eskimaux ne nous tuassent, et n'enlevassent les femmes qui étaient avec nous. Alors mes Indiens lui dirent que nous n'avions aucune espèce de crainte, et qu'il ne devait rien redouter lui-même. Ils l'assurèrent que nous reviendrions par le même chemin; et ils firent si bien, qu'il consentit à se rembarquer et qu'il ne montra plus la moindre appréhension. Nous fûmes accompagnés par huit petits canots.

Voici notre marche de la journée : six milles au sud-ouest quart d'ouest, trente milles au sud-ouest quart de sud, trois milles au sud-ouest, douze milles à l'ouest quart de sud, et deux milles

1789. juillet. à l'ouest quart de nord. Nous attérîmes à huit heures du soir sur la rive orientale, et nous y passâmes la nuit.

Les Indiens que je rencontrai en cet endroit, me dirent que du lieu où j'avais vu le matin les gens de leur tribu (1) on n'avait que peu de chemin à faire pour se rendre par terre à la mer, en passant à l'est du fleuve ; et que de l'endroit où nous étions alors, la route était encore bien plus courte, en allant à l'ouest. Ils me dirent que le rivage formait une pointe des deux côtés du fleuve.

Ces sauvages ne sont nullement enclins à dérober, ou du moins nous ne les vîmes jamais chercher à nous rien prendre. Ils dansaient et sautaient, comme ceux que nous avions déjà vus ; et il paraît qu'ils aiment beaucoup cet exercice.

Vers le milieu de la journée le tems

---

(1) Les Querelleurs.

fut très-chaud. Le soir il se refroidit. Il y avait sur le rivage où nous campâmes, une grande quantité de lin sauvage. Ayant passé le tems de sa maturité, il était couché sur la terre, et les jeunes plantes poussaient à travers. C'était la première fois que j'en voyais dans ces contrées.

1789. juillet.

A quatre heures du matin nous nous embarquâmes à quelque distance de l'endroit où nous avions couché. Le fleuve devenu plus étroit, courait entre des rochers élevés, et nous fîmes quatre milles en louvoyant vers le nord-ouest. Là les rives du fleuve s'abaissent. L'on peut dire que depuis la première passe où le courant est très-rapide, le pays n'est pas montagneux, quoiqu'en général les écores de la rivière soient fort hautes. Il y a des endroits où elles sont arides et pelées, et d'autres où croissent de petits sapins et des bouleaux. Nous fîmes encore deux milles sans changer de direction, ayant devant

vend. 10.

nous des montagnes dont le sommet
1789. était couvert de neige.

juillet. Nous nous trouvions alors à environ dix milles de ces montagnes. Dans cet intervalle le rivage des deux côtés du fleuve était parfaitement plane. Le fleuve s'élargissait beaucoup et se divisait en plusieurs bras formés par des îles, dont quelques-unes étaient vaseuses, sablonneuses et sans aucun arbre, et les autres couvertes de sapins et d'une espèce d'arbres beaucoup plus grands qu'aucun de ceux que nous avions vus depuis dix jours. Les bords des îles, élevés d'environ six pieds au-dessus de l'eau, étaient revêtus d'une glace épaisse, qui laissait pourtant voir de distance en distance des veines de terre noire. Dans les endroits où le soleil avait ramolli la glace, des arbres étaient renversés et tombés dans le fleuve.

Les bras du fleuve étaient si nombreux, que nous ne savions lequel

suivre. Notre guide voulait nous faire passer dans le plus rapproché de l'est, par rapport, disait-il, aux Eskimaux ; mais je préférai celui du milieu, parce qu'il y avait beaucoup plus d'eau, et qu'il courait du sud au nord. En outre, je pensai que nous rencontrerions les Eskimaux plutôt là qu'ailleurs, et que nous serions les maîtres d'aller vers l'est quand nous le voudrions.

1789. juillet.

Nous fîmes six milles en nous dirigeant à l'ouest-quart de nord ; puis nous mîmes le cap au nord-ouest quart d'ouest. Les montagnes couronnées de neige étaient à l'ouest quart de sud de nous, et elles s'étendaient vers le nord, plus loin que nous ne pouvions le distinguer. Suivant ce que me dirent les Indiens, ces montagnes faisaient partie de la chaîne que j'avais vue le 3 juillet.

D'après une observation solaire, je déterminai la latitude où nous étions, à 67 deg. 47 min. nord. C'était le point

1789. juillet.

le plus septentrional où je comptais aller dans ce voyage ; mais je fus trompé par ma boussole, qui variait bien plus à l'est que je ne le croyais.

Je jugeai alors que le fleuve dont je suivais le cours, portait ses eaux dans le grand Océan septentrional ; et je résolus d'aller jusqu'à son embouchure, quoique je prévisse bien que le défaut de provisions ne me permettrait pas de retourner cette année à Athabasca.

Notre nouveau guide, fatigué du voyage et ne pouvant presque plus y résister, employa toute son éloquence pour m'empêcher de poursuivre ma route. Il n'était jamais allé, disait-il, au *Binalheulla Tou* (1) ; et lorsqu'il s'était rendu au lac des Eskimaux, bien moins éloigné, il était allé par

(1) Ces mots signifient le *lac de l'Homme Blanc.*

terre, de l'endroit où nous l'avions trouvé, à celui où les Eskimaux passent l'été. 1789. juillet.

Tous ces discours et quelques autres motifs décourageaient tellement mes chasseurs, que je suis certain que s'ils l'avaient pu, ils m'auraient abandonné. Cependant je les tranquillisai un peu en les assurant que je ne continuerais encore à descendre le fleuve que sept jours; et que si alors nous n'étions pas rendus sur les bords de la mer, nous nous en retournerions. Certes, il nous restait si peu de vivres, qu'indépendamment de toute autre considération, c'était pour eux une preuve que je tiendrais ma promesse. Notre dernière course (1) fut de trente-deux milles. Le courant était beaucoup plus rapide que ne semblait le comporter un pays aussi plane.

---

(1) Au nord-ouest quart d'ouest.

1789. juillet. Nous fîmes quatre milles en gouvernant au nord-nord-ouest, — trois milles au nord-ouest, — deux milles au nord-est, — trois milles au nord-ouest quart d'ouest, — et deux milles au nord-est. A huit heures et demie du soir, nous débarquâmes, et nous plantâmes nos tentes non loin de trois emplacemens qui avaient été récemment occupés par les Eskimaux.

Les naturels, par qui nous étions suivis la veille, nous laissèrent ce jour-là dès le matin. Nous vîmes, dans la journée, une grande quantité d'oiseaux sauvages.

sam. 11. Je restai debout toute la nuit pour observer le soleil. A minuit et demi, j'éveillai un de mes gens pour lui montrer un spectacle qui n'avait jamais frappé ses yeux. En voyant le soleil, il crut qu'il était tems de s'embarquer, et il appela ses compagnons. Aucun d'eux ne pouvait croire que le disque de l'astre du jour n'eût pas

descendu plus bas, et qu'il n'était qu'un peu plus de minuit. Nous nous reposâmes alors jusqu'à trois heures trois quarts.

1789. juillet.

En rentrant dans nos canots, nous gouvernâmes vers le nord-ouest. Le cours du fleuve devenait très-tortueux. A sept heures, nous découvrîmes une chaîne de montagnes. A midi, nous abordâmes dans un endroit où les naturels avaient été depuis très-peu de tems. Je comptai trente endroits où l'on avait fait du feu; et quelques-uns de mes gens qui allèrent plus loin, en comptèrent bien davantage. Il paraissait que les naturels s'étaient tenus là long-tems, et cependant ils n'y avaient point construit de huttes. Il restait dans le fleuve beaucoup de longs pieux qu'ils avaient plantés pour attacher leurs filets, et tout annonçait que la pêche devait être là très-abondante. Il y avait beaucoup de poissons qui sautaient, et il en tomba un dans mon

1789. juillet.

canot. Il était long d'environ dix pouces, et d'une forme ronde.

A côté des endroits où les Eskimaux avaient fait du feu, on voyait épars des morceaux d'os de baleine, du cuir brûlé, et les débris de trois canots. Nous vîmes aussi qu'ils y avaient laissé tomber de l'huile de baleine. Une chose assez singulière, c'est qu'ils avaient planté en cet endroit un sapin dépouillé de ses branches, semblable aux mays que nous plantons en Angleterre.

Le tems était nébuleux, froid et désagréable. Du lieu où nous prîmes terre jusqu'à cinq milles de distance, le fleuve s'élargit. Ensuite il forme plusieurs canaux étroits et tortueux, entre des îles où il ne croît que quelques saules nains.

Nous abordâmes, à quatre heures, près de trois huttes appartenant aux Eskimaux. Ces huttes sont creusées sous terre, d'une forme presque ovale,

ayant quinze pieds de longueur, dix pieds de large dans le milieu, et huit pieds à chaque bout. Toute la hutte est enfoncée d'un pied au-dessous du sol. La moitié est jonchée de branches de saule qui probablement servent de lit à ceux qui l'habitent. Au milieu de l'autre moitié, il y a un trou d'un pied de profondeur, et d'environ quatre pieds carrés, et c'est le seul endroit où un homme peut se tenir debout. C'est dans cette dernière moitié qu'on allume le feu, dont il ne paraît pas que les Eskimaux fassent un grand usage. Quoique, dans les huttes que nous vîmes, le foyer touchât à la paroi, elle était à peine noircie.

1789. juillet.

La porte de la hutte est pratiquée au centre d'une des extrémités. Elle a deux pieds et demi de haut et deux pieds de large; et comme elle est recouverte de cinq pieds en avant, on ne peut y entrer qu'en glissant sur le ventre. Il y a au haut de la hutte

1789. juillet.

un trou de huit pouces carré, qui sert de cheminée, de fenêtre, et quelquefois même de porte. L'endroit le plus creux est revêtu de morceaux de bois fendu. Six ou huit troncs de petits arbres enfoncés dans la terre avec les racines en haut, supportent quelques chevrons sur lesquels est placée la couverture; et cette couverture, qui a six pieds de large sur dix de longueur, est composée de branches d'arbre et d'herbe sèche, revêtues d'une couche de terre d'un pied d'épais.

Dans l'intérieur de la hutte il y a de chaque côté quelques trous carrés de deux pieds de profondeur, et couverts de pièces de bois, excepté dans le milieu, lesquels semblent destinés à serrer les provisions pour l'hiver.

Nous vîmes près des huttes et dans les huttes même, des débris de traîneaux d'os de baleine, ainsi que des morceaux d'écorce de peuplier coupés en rond, dont les Eskimaux garnis-

sent leurs filets, comme nous garnissons les nôtres de liège. Ils attachent ces morceaux d'écorce avec des os de baleine. Il y avait aussi devant chaque hutte, des troncs d'arbres secs, plantés dans la terre, et servant sans doute à faire sécher le poisson.

1789. juillet.

Nous continuâmes notre navigation jusqu'à huit heures du soir. J'estimai que, malgré les sinuosités de la route, nous nous étions avancés au nord-ouest, de cinquante-quatre milles. Nous avions eu toute la journée l'espoir de rencontrer quelques naturels. Nous vîmes dans plusieurs îles leurs pas encore empreints sur le sable ; ce qui semblait annoncer qu'ils y avaient été très-peu de jours auparavant, pour attraper du gibier marin.

L'après-midi, la pluie tomba à plusieurs reprises. Le tems était sombre et désagréable. Nous vîmes un renard noir. Les rives du fleuve n'offraient plus d'autre arbre que quelques saules

1789. juillet.

qui avaient tout au plus trois pieds de hauteur.

Ce que notre guide disait du pays qui nous restait à traverser, renouvela le découragement et l'inquiétude de mes chasseurs. Selon lui, nous devions trouver le lendemain un vaste lac, dont ni lui ni aucun des siens ne connaissaient l'étendue, mais qu'ils avaient vu du côté qui s'étend dans leur voisinage. Les Eskimaux seuls, ajouta-t-il, habitent ses bords, et y pêchent de très-grands poissons, dont ils font leur principale nourriture. Nous jugeâmes qu'il voulait désigner des baleines. Il nous parla aussi des ours blancs, et d'un autre grand quadrupède qui se trouve dans ces contrées. Mais nos chasseurs ne purent pas bien comprendre la description qu'il en fit. Il prétendait que les Eskimaux avaient des canots assez grands pour contenir quatre ou cinq familles.

Pour engager le chef anglais, dont

le secours m'était extrêmement nécessaire, à ne pas me quitter, je lui fis présent d'un de mes capots (1) de voyage. Voulant aussi m'attacher notre nouveau guide et lui inspirer de la bonne humeur, je lui donnai une peau d'élan, à laquelle il mettait un très-grand prix.

1789. juillet.

La pluie tomba toute la nuit avec violence, et ne cessa qu'à deux heures du matin. La température était extrêmement froide. Nous nous embarquâmes, et nous gouvernâmes au nord-nord-ouest. Le cours du fleuve continuait à faire beaucoup de sinuosités; et ses rives étaient si nues, qu'on y voyait à peine un arbuste. A dix heures du matin, nous abordâmes près de quatre huttes, absolument semblables à celles que j'ai décrites

(1) Espèce de grand manteau pareil à celui que portent les soldats quand ils sont en sentinelle. (*Note du traducteur*).

1789. juillet.

un peu plus haut. La campagne s'élevait en collines ; et quoique le degel ne s'y fît pas sentir à plus de quatre pouces de profondeur, et qu'on trouvât au-dessous une glace très-solide, elle était tapissée de gazon et de fleurs. Ce riant aspect contrastait singulièrement avec les monceaux de glace et de neige qui encombraient les vallées. Par-tout où l'on voyait de la terre, c'était un mélange d'argile jaunâtre et de gravier.

Les huttes paraissaient avoir été habitées durant l'hiver. Nous ne pûmes pas même douter qu'il n'y fût venu récemment quelques naturels, car l'empreinte de leurs pas se voyait encore sur la plage. Les supports et les barres de leurs traîneaux étaient mis en tas près des huttes, ce qui annonçait que les propriétaires avaient envie de revenir. On y voyait de plus de l'écorce de saule et des morceaux de filet fait avec des cordes de nerf.

Ces cordes étaient minces et tressées, et avaient certainement coûté beaucoup de tems à faire. Ce qui fixa le plus mon attention, fut une chaudière de pierre, carrée et à fond plat, qui pouvait contenir huit pintes. Nous ne conçûmes pas comment les naturels avaient pu la détacher de la carrière et la façonner. Nous remarquâmes aussi divers fragmens de cailloux, minces, emmanchés dans du bois, et servant probablement de couteau. Il y avait, en outre, des gamelles, la pouppe d'un canot, des morceaux de cuir très-épais que nous imaginâmes avoir servi à recouvrir le canot, divers os et deux crânes de poisson ou d'un autre animal très-gros. Nous pensâmes, sans en être bien certains, que c'étaient des os et des crânes d'hippopotame.

1789. juillet.

Quand nous eûmes satisfait notre curiosité, nous nous rembarquâmes: mais nous ne savions pas de quel côté

1789. juillet. nous devions passer ; car notre guide ne connaissait pas plus que nous cette partie du fleuve. Quoique le courant fût très-rapide, nous pensâmes que nous étions déjà à l'entrée du lac. Le courant portait à l'ouest. Nous nous y abandonnâmes, étant encore à huit milles d'une pointe de terre que nous prîmes d'abord pour une île, mais que nous vîmes ensuite attachée au rivage par un isthme fort bas.

Je pris la hauteur du soleil, et je trouvai que nous étions à 69 deg. 1 min. de latitude septentrionale.

De la pointe de terre dont je viens de parler, nous gouvernâmes vers l'extrémité la plus occidentale d'une haute île qui était aussi la terre que nous apercevions le plus à l'ouest, et se trouvait à quinze milles de distance.

Le lac se découvrait pleinement à l'ouest ; et hors du lit du fleuve, il n'y avait que quatre pieds d'eau : on

n'en trouvait même pas plus d'un pied en quelques endroits. Les hauts fonds nous empêchaient de nous avancer trop du côté de l'ouest. A cinq heures du soir, nous atteignîmes l'île. Dans les quinze milles que nous fîmes de la pointe de terre jusques-là, nous n'eûmes jamais plus de cinq pieds d'eau. Le lac nous parut alors couvert de glace jusqu'à deux lieues de distance, et nous ne découvrîmes point de terre droit devant nous. La glace et le peu de profondeur de l'eau ne nous permirent pas de continuer à naviguer dans la même direction. 1789. juillet.

Nous prîmes terre. Dès que nos tentes furent plantées, je donnai ordre d'aller poser les filets ; et pendant ce tems-là, je me rendis avec le chef anglais dans la partie la plus élevée de l'île. Nous avions une boussole ; et nous vîmes que la glace s'étendait du sud-ouest à l'est. Nous distinguâmes faiblement dans le sud-ouest, à l'ex-

1789. juillet. trémité de l'horizon, une chaîne de montagnes qui se prolongeait dans le nord, de vingt lieues au moins de plus que la glace. Le côté de l'est était garni d'îles. Nous rencontrâmes sur celle où nous étions beaucoup de perdrix blanches, qui avaient déjà pris la couleur brune qu'elles ont en été. Nous vîmes aussi une grande quantité de pluviers au superbe plumage; et je trouvai le nid d'un de ces derniers oiseaux, dans lequel il y avait quatre œufs. Des hibous blancs s'offrirent aussi à nos regards.

Dans notre excursion, nous vîmes le tombeau d'un des naturels. Il était décoré d'un arc, d'une pagaye et d'une lance.

Mes Indiens me dirent qu'ils avaient abordé dans une petite île, à quatre lieues de distance de celle où j'étais, et qu'ils y avaient vu les traces de deux hommes encore toutes fraiches. Ils y avaient aussi trouvé un endroit

où l'on avait serré de l'huile de baleine, et autour duquel étaient épars plusieurs os d'ours blanc. 1789. juillet.

Le vent devint si fort, qu'il nous fut impossible de lever nos filets.

Mes gens étaient très affligés, parce qu'ils craignaient que nous ne fussions forcés de nous en retourner sans voir la mer. L'espoir d'atteindre ce but, leur avait fait supporter sans murmure toutes fatigues et les dangers du voyage. Peu de tems avant notre arrivée sur l'île, ils avaient senti ranimer leur courage, par l'espoir qu'un jour de plus de navigation nous porterait dans la mer d'ouest; et là même, ils déclarèrent encore qu'ils étaient prêts à me suivre par-tout où je voudrais les conduire.

Nous vîmes plusieurs grandes mouettes blanches, et d'autres oiseaux qui avaient le dos et le dessus des ailes bruns, avec le ventre et le dessous des ailes blancs.

CHAPITRE V.

Navigation dans le lac formé par le fleuve Mackenzie.

1789. juillet. lundi 13.

Nous entrâmes sous nos tentes le dimanche au soir, pour passer la nuit, si je puis me servir de cette expression en parlant d'un pays où nous ne vîmes jamais le soleil descendre au-dessous de l'horizon. Mais à peine étions-nous couchés, qu'une partie de nos gens fut obligée de se lever pour changer de place notre bagage, parce que l'eau le gagnait.

A huit heures du matin, le calme et le beau tems nous permirent de visiter nos filets, dont l'un avait été entraîné par le vent et le courant. Nous prîmes sept *poissons inconnus*, qui n'étaient pas mangeables, un *ti-*

camang (1) excellent, et un autre poisson de la grosseur d'un hareng. L'espèce de ce dernier poisson n'était connue d'aucun de nous, excepté du chef anglais, qui nous apprit qu'elle abondait dans la baie d'Hudson. A midi, il se leva un vent d'ouest très-fort. D'après la hauteur du soleil, je déterminai la latitude à 69 deg. 14 min. nord. La boussole variait de 36 deg. à l'est. (2)

1789. juillet.

L'après-midi, je retournai sur la colline. Je ne vis pas que la force du vent eût ébranlé la glace : mais je découvris, au milieu de ce champ de glace, deux petites îles au nord-ouest. Je jugeai à-propos de donner un nouveau filet à mes gens, afin de prendre le plus de poisson qu'il serait possible ; car nous n'avions plus qu'en-

---

(1) Un poisson blanc.

(2) J'ai trouvé depuis, que la longitude était de 135° ouest.

—— viron cinq quintaux de vivres, ce qui,
1789. sans le secours de la chasse et de la
juillet. pêche, n'aurait pu durer qu'une douzaine de jours pour nourrir quinze personnes. Un de mes jeunes Indiens trouva le filet que nous avions perdu; il y avait dedans trois poissons inconnus.

mardi 14. Depuis la veille le vent soufflait du nord-ouest, et il était très-fort. Comme je ne me couchai qu'à trois heures du matin, je me levai plus tard que de coutume. A huit heures, un de mes gens aperçut plusieurs gros poissons qu'il prit d'abord pour des glaçons flottans; et une heure après, on me réveilla pour que je jugeasse ce que ce pouvait être. Je reconnus à l'instant que c'étaient des baleines. Je fis mettre le canot à l'eau, et je m'embarquai pour aller à leur poursuite.

Cette entreprise, je l'avoue, était très-imprudente. Nous fûmes heureux de ne pouvoir joindre les baleines, car un coup de queue d'un de ces

énormes poissons aurait mis notre canot en pièces. Nous fûmes arrêtés par les brouillards qui s'épaissirent beaucoup ; et c'est à eux, sans doute, que nous dûmes notre salut. Notre guide nous dit alors que c'était de cette espèce de poisson que se nourrissaient, en grande partie, les Eskimaux, et qu'on en voyait souvent d'aussi grands que notre canot. Les baleines que nous poursuivîmes étaient plus grosses que le plus gros marsouin. La partie de leur corps, qui paraissait hors de l'eau, était entièrement blanche.

1789. juillet.

A midi, les brouillards se dissipèrent. Voulant examiner les glaces de plus près, je m'embarquai dans mon canot. Mes chasseurs Indiens me suivirent dans le leur. Il n'y avait guère qu'une heure que nous étions sur l'eau, lorsqu'un violent vent de nord-est nous obligea de revirer de bord. Le brouillard qui se leva en même tems, nous

empêcha de reconnaître à quelle dis-
1789. tance nous étions de la glace. Il était
juillet. si épais que nous pouvions à peine distinguer notre île.

Quoique nous eussions le vent au plus près, nous hissâmes la voile. La vague était si forte, que nous eûmes besoin d'employer continuellement deux de nos gens à vider l'eau qui entrait dans le canot. Nous courûmes alors un très-grand danger, et nous eûmes beaucoup de plaisir à gagner la terre. Heureusement les Indiens avaient été plus au vent que nous; de sorte que la lame les poussait presque du côté de l'île. Malgré cela leur canot prit beaucoup d'eau; et s'il eût été chargé, il est vraisemblable que nous ne les aurions pas revus.

Ne voulant plus satisfaire ma curiosité à de pareils risques, je pris le parti de côtoyer les îles qui nous abritaient contre le vent. Je résolus même de les parcourir avec soin, dans l'es-

poir d'y trouver des naturels qui pourraient me donner quelques renseignemens utiles. Mon nouveau guide ne cessait pourtant de m'assurer que les habitans de ces contrées étaient soupçonneux et d'un accès très-difficile. En même tems il me disait que nous pourrions en rencontrer quelqu'un, si nous allions prendre le canal où il avait d'abord voulu me faire entrer.

1789. juillet.

A huit heures, nous campâmes près de cinq à six vieilles huttes, sur la pointe orientale de l'île où nous étions depuis trois jours, et à laquelle je donnai le nom d'*île de la Baleine*. Elle s'étend de l'est à l'ouest; elle a sept lieues de long, et tout au plus un demi-mille de large.

Nous vîmes beaucoup de renards rouges, et nos chasseurs en tuèrent un. Nous posâmes nos filets à quelque distance les uns des autres. L'un était dans un endroit où il y avait cinq

brasses d'eau et où le courant portait au nord-est.

1789. juillet.

Dans la matinée, je fis planter à côté de nos tentes un poteau sur lequel je gravai la latitude du lieu, mon nom, le nombre de personnes qui m'accompagnaient, et le tems que nous avions séjourné dans l'île.

merc. 15.

M'étant réveillé à quatre heures du matin, je vis avec étonnement que l'eau était montée jusques sous notre bagage. Comme le vent n'avait point changé et qu'il ne soufflait pas plus fort, nous jugeâmes, mes gens et moi, que c'était l'effet de la marée. Nous avions déjà observé, à l'autre bout de l'île, que l'eau montait et descendait périodiquement; mais nous pensions qu'il fallait en attribuer la cause au vent. L'eau continua à monter jusques vers les six heures. Je ne pus pas déterminer précisément le tems du flux, parce qu'à six heures le vent souffla

avec violence. Je résolus, dans tous les cas, de rester là jusqu'au lendemain : mais quand je ne l'aurais pas voulu, il eût fallu m'y résoudre, parce que le vent ne m'aurait pas permis de partir. 1789. juillet.

Notre pêche ne fut pas heureuse ; car nous ne trouvâmes dans les filets que huit poissons. D'après une observation solaire, je déterminai la latitude de la pointe orientale de l'île à 69 deg. 7 min. nord. Aux approches du soir, le vent augmenta graduellement et le tems devint froid. Nos chasseurs ne nous rapportèrent que deux cygnes.

La pluie ne cessa de tomber qu'à sept heures du matin. La température variait, et était quelquefois très-froide et très-désagréable. Il me fut impossible de prendre la hauteur du soleil. La marée monta de seize à dix-huit pouces. jeudi 16.

Nous nous embarquâmes et nous

1789. juillet. fîmes voile entre les îles, dans l'espoir d'y trouver quelques naturels ; mais cet espoir ne fut point rempli. Notre guide pensa alors qu'ils étaient allés au loin, suivant leur coutume, à la pêche de la baleine et à la chasse des rennes. Il nous dit que les gens de sa tribu les voyaient tous les ans ; mais qu'il ne croyait pas que nous pussions en rencontrer quelqu'un, à moins que ce ne fût sur les bords d'une petite rivière affluente qui venait de l'est, et dont nous étions fort éloignés. Nous cinglâmes aussitôt vers cette rivière, en refoulant le courant.

A deux heures après-midi, nous naviguions avec si peu d'eau, que nous pouvions toucher le fond avec une pagaye. A sept heures, nous débarquâmes, plantâmes nos tentes et posâmes nos filets. Mes chasseurs tuèrent deux oies, deux grues et un hibou blanc. Depuis l'instant que nous étions rentrés dans le fleuve, la tem-

pérature nous avait paru bien plus douce. Mais cet avantage avait ses inconvéniens : nous étions tourmentés par des nuées de maringouins. 1789. juillet.

En levant nos filets, nous n'y trouvâmes que six poissons. Nous reprîmes notre route à quatre heures du matin. Nous dépassâmes quatre établissemens d'Indiens, qui semblaient avoir été récemment habités. Nous abordâmes une petite île ronde, très-rapprochée de la rive orientale, et qui sans doute avait quelque chose de sacré pour les Indiens, puisque l'endroit le plus élevé contenait un grand nombre de tombeaux. Nous y vîmes un petit canot, des gamelles, des baquets et d'autres ustensiles qui avaient appartenu à ceux qui ne pouvaient plus s'en servir ; car dans ces contrées ce sont les offrandes accoutumées que reçoivent les morts. vend. 17.

Comme il ne restait sur le canot aucun morceau du cuir qui devait

l'avoir couvert, nous en inférâmes
1789. qu'il avait été dévoré par les bêtes
juille'. sauvages. La carcasse du canot était entière et faite d'os de baleine, cousus en quelques endroits, et seulement attachés dans d'autres.

Il y avait des traîneaux; les uns de quatre, les autres de huit pieds de long. Les traverses de ces traîneaux ont un peu plus de deux pieds. Les moises sont de deux pouces d'épais sur neuf pouces de hauteur. Le derrière du traîneau a deux pieds et demi de haut, et est formé de deux morceaux d'os de baleine, cousus ensemble. Trois petits montans en bois, de la même longueur, enchâssés dans les moises par des mortaises, et soutenant deux tringles placées à peu de distance l'une de l'autre, forment les côtés du traîneau. Les traverses sont fortement liées aux moises, et le dessous de celles-ci est garni de lames de cornes attachées par de petites chevilles de

bois, afin que le traîneau glisse plus facilement. Les timons ou les brancards peuvent s'ôter du traîneau et s'y remettre à volonté, ou du moins je l'imagine, car je n'en vis pas plus de deux.

1789. juillet.

A une heure et demie après-midi, nous vîmes un spruce (1), le premier que nous eussions aperçu depuis quelque tems. Nous en découvrîmes ensuite quelques autres sur le bord du fleuve, mais fort petits. Ceux qui croissent sur les îles sont plus gros et par groupes. Certes, il me semble très-extraordinaire qu'on voie aucune espèce d'arbres dans un pays où la terre ne dégèle jamais à plus de cinq pouces de profondeur.

Nous prîmes terre à sept heures du soir. La température était très-douce. Dans le courant de la journée, nous vîmes beaucoup d'oiseaux sauvages

(1) Espèce de sapin.

— 1789. juillet. suivis de leurs petits ; mais ils étaient si farouches, que nous ne pûmes les approcher. Nos chasseurs Indiens ne tuèrent que deux grues et une oie grise. Deux d'entr'eux parcoururent les collines sur la rive orientale, en cherchant des rennes ; mais ils n'y virent que quelques traces de ces animaux. Je montai aussi sur une colline, et je pus, à mon gré, contempler le cours du fleuve. Je le vis courir en se divisant dans une multitude de canaux, et serpenter entre les îles, dont les unes étaient ornées d'arbres, et les autres ne se couvraient que d'herbe. Les montagnes qui paraissaient à l'horizon, étaient à quarante milles.

Le rivage où nous avions débarqué ne présentait pas un aspect si agréable. Il était borné à peu de distance par une chaîne de montagnes stériles, pelées et séparées par de petits étangs, autour desquels il n'y avait guère que de la mousse. L'œil n'y découvrait pas

un seul arbre. J'aperçus le long des montagnes une espèce de palissade, faite de branchages, où les naturels avaient dressé des pièges pour prendre des perdrix.

1789. juillet.

samedi 18.

Nous ne trouvâmes pas un seul poisson dans nos filets, et dès les trois heures du matin nous nous mîmes en route. Le tems était très-beau. Nous vîmes plusieurs stations d'Indiens. L'empreinte de leurs pieds était encore fraîche sur la plage, ce qui prouvait qu'ils n'avaient quitté ces lieux que depuis bien peu de tems. Nous espérions de plus en plus d'en rencontrer quelqu'un sur les bords de la rivière où nous conduisait notre guide. Nous vîmes en plusieurs endroits des arbres dépouillés de leurs branches jusqu'au sommet. Ces arbres annonçaient que les naturels n'étaient pas loin, et peut-être leur servaient-ils de signal pour se diriger vers leur résidence d'hiver.

1789. juillet.

Nos chasseurs tuèrent deux rennes, qui étaient les seuls grands animaux que nous eussions vus depuis que nous avions descendu le fleuve. Ce secours nous vint très-à-propos ; car notre *pemican* était déjà moisi, et malgré cela nous étions forcés d'en manger.

Les grosses groseilles abondaient dans les vallées et le plat pays voisin du fleuve, sur-tout dans les endroits bien exposés. Ce qui est très-singulier, c'est que là on peut cueillir dans le même tems, sur le même arbre, les fruits de deux années différentes. Il y a aussi là une autre baie qui a la forme de la framboise, est d'un jaune pâle et exhale un parfum exquis. On y voit encore beaucoup d'autres arbustes et de plantes, dont les noms et les propriétés me sont totalement inconnus.

L'après-midi le tems se refroidit, et il y eut apparence de pluie. Nous débarquâmes à sept heures du soir. Mes Indiens tuèrent huit oies. Je marchai

avec le chef anglais pendant la plus grande partie de la journée, ce qui me fatigua beaucoup. Quoique le pays fût assez élevé, nous fûmes presque continuellement obligés de traverser des marais. Je portais mon couteau de chasse à la main, et je sondai souvent la terre pour voir jusqu'où elle était dégelée; mais je ne pus jamais y enfoncer la lame que de six à huit pouces. Les collines qui faisaient face à la rivière étaient, en certains endroits, rocheuses, et ailleurs composées d'un mélange de sable et de pierres, avec des veines d'une espèce de terre rouge, dont les naturels s'enduisent le corps.

1789. juillet.

La pluie et le vent de nord durèrent jusqu'à huit heures du matin. Nous nous aperçûmes alors que notre conducteur s'était évadé. Cela ne me surprit pas; mais ce qui m'étonna, ce fut de voir qu'il n'eût pas emporté la peau d'élan que je lui avais donnée pour se couvrir. Quoiqu'il fît très-froid, il s'en

dim. 19.

1789. juillet. alla avec sa simple camisole. Je demandai à mes Indiens s'ils lui avaient donné quelque sujet de mécontentement, ou s'ils s'étaient aperçus qu'il eût envie de nous quitter. Ils m'assurèrent qu'ils ne lui avaient rien fait qui pût lui déplaire ; mais qu'ils se souvenaient de lui avoir entendu dire qu'il craignait qu'on ne le retînt dans l'esclavage. Ils ajoutèrent que vraisemblablement il avait eu la veille de nouvelles craintes, en les voyant tuer les deux rennes avec tant de prestesse.

L'après-dîner, le tems se mit au beau. Nous vîmes de grandes troupes d'oies avec leurs petits. Nos chasseurs en tuèrent vingt-deux. Comme elles changeaient de plumes, elles ne pouvaient voler. Elles étaient d'une bien plus petite espèce que celles qu'on voit dans les environs d'Athabasca. A huit heures du soir, nous débarquâmes près d'un établissement indien. Nous y trouvâmes, suivant la coutume, des

os, des cornes de renne, dispersés à l'entour. Nous crûmes reconnaître que les naturels s'y étaient occupés à faire des armes et des ustensiles en bois. 1789. juillet.

Nous nous remîmes en route à trois heures du matin. Le tems était nébuleux ; il tombait une pluie fine, et nous avions vent arrière. Le vent renforça à midi ; et à deux heures il devint si violent, qu'il nous força de mettre à terre. Nous vîmes beaucoup d'oiseaux aquatiques, et nous tuâmes quinze oies et quatre cygnes. Si le tems n'eût pas été mauvais, notre chasse aurait été bien plus considérable. Nous vînmes près de la rivière où nous avions espéré de voir des Eskimaux ; mais nous n'en découvrîmes pas la moindre trace. Là, le terrein qui borde le fleuve est peu élevé ; et les montagnes qui se trouvent à quelque distance, sont couvertes, jusqu'au sommet, de sapins et de petits bouleaux. lundi 20.

1789. juillet. mardi 21.

Nous nous embarquâmes à une heure et demie du matin. Le tems était froid et désagréable ; le vent soufflait du sud-ouest. A dix heures, nous quittâmes les canaux que forment les îles, et nous rentrâmes dans le vaste lit où le fleuve s'étend sans obstacle. Là, le courant était si fort, qu'il nous fallut haler le canot à la cordelle. Une chaîne de montagnes presqu'à pic, s'élevait de chaque côté du fleuve, et l'étroit rivage était couvert de pierres grisâtres qui avaient dévalé du haut des montagnes.

La cordelle nous faisait aller bien plus vîte que n'auraient pu le faire les pagayes. Toutes les deux heures, les hommes qui étaient dans le canot en relevaient deux de ceux qui halaient. Ce travail était sans doute bien fatigant ; mais il nous empêchait de perdre un tems extrêmement précieux. A huit heures et demie, nous abordâmes dans le même endroit où nous

avions planté nos tentes douze jours auparavant (1). 1789. juillet.

Une heure après notre arrivée, nous reçûmes la visite de onze Indiens qui campaient plus haut. Il y en avait parmi eux que nous n'avions pas vus la première fois que nous nous étions arrêtés en cet endroit. Le frère de notre dernier guide était avec eux, et s'informa avec beaucoup de chaleur de ce qu'il était devenu. Nos réponses ne purent le satisfaire. Alors lui et ses camarades parurent extrêmement inquiets, et chacun d'eux nous adressa un discours à ce sujet, discours que mes Indiens ne purent pas comprendre, mais qu'ils jugèrent contenir des reproches et des inculpations. Cependant le frère du guide proposa d'échanger son incrédulité contre des grains de verroterie, et me dit que si je lui donnais une petite

(1) Le 9 juillet.

1789. juillet.

quantité de ces bagatelles, il croirait tout ce que je lui dirais. Je ne voulus point accepter sa proposition; je me contentai de lui donner l'arc et les flèches que son frère avait laissés en partant.

La pluie de la veille avait mis en mauvais état nos armes à feu. Mes gens s'occupèrent à les nettoyer; ce qui captiva long-tems l'attention des Indiens, et parut même leur inspirer de la défiance. Nous répondîmes aux questions qu'ils nous firent à cette occasion, en leur montrant un morceau de viande et une oie, et en leur faisant entendre que nous préparions nos fusils pour nous procurer de semblables provisions. Nous les assurâmes en même tems que, quoique notre intention fût de tuer le gibier que nous pourrions trouver, nous n'avions pas la moindre envie de leur faire du mal, ni de les offenser. Malgré cela, ils nous conjurèrent de ne pas tirer des

coups de fusil en leur présence. Je chargeai le chef anglais de leur faire des questions ; mais soit qu'ils ne les comprissent pas, soit qu'ils ne voulussent pas y répondre, je ne pus en tirer aucun éclaircissement. 1789. juillet.

Tous mes gens allèrent se coucher. Pour moi je restai debout, afin d'avoir l'œil sur les naturels. Ce fut encore là un sujet d'étonnement pour eux ; et leur surprise fut bien plus grande quand je me mis à écrire. Vers minuit, je vis quatre femmes qui s'avançaient sur la plage. Les Indiens ne les eurent pas plutôt aperçues, qu'ils coururent au-devant d'elles. Ils en engagèrent deux, que je crus être jeunes, à s'en retourner, et ils conduisirent auprès de notre feu les deux autres qui étaient fort vieilles ; mais après qu'elles se furent chauffées environ une demi-heure, elles s'en retournèrent. Les Indiens qui restaient, ayant allumé un petit feu à quelque distance, se couchèrent

1789. juillet. tout autour et s'endormirent. Ils étaient comme des animaux sortant des mains de la nature ; et malgré le froid qu'il faisait, ils n'avaient ni peaux, ni aucune espèce de vêtement.

Avant de se coucher, mes gens avaient mis une chaudière pleine de viande sur le feu. Je fus obligé de la garder soigneusement, pour empêcher les naturels de prendre ce qu'elle contenait, car ils tentèrent plusieurs fois d'y mettre la main. J'avoue que ce fut la première fois que je m'aperçus qu'ils cherchaient à voler. Peut-être ce peuple pense-t-il que le manger est une propriété commune.

Je vis ce jour-là le soleil descendre au-dessous de l'horizon, ce que je n'avais pas vu depuis la première fois que je m'étais arrêté en cet endroit. J'aurais bien pu le voir le jour précédent ; mais les nuages m'en avaient empêché. L'eau avait diminué de plus

de trois pieds depuis que j'avais descendu le fleuve. 1789.

Nous nous remîmes en route à trois heures et demie du matin. Mes gens tiraient le canot à la cordelle. Au lieu de m'embarquer, je marchai avec les naturels pour me rendre à leurs huttes, qui étaient bien plus éloignées que je ne l'avais cru ; car nous fûmes trois heures en chemin, et cependant nous marchions très-vîte. Nous traversâmes une petite rivière, à l'embouchure de laquelle les naturels avaient posé leurs filets. En arrivant à leurs huttes, nous vîmes qu'ils avaient caché la plus grande partie de leurs effets, et envoyé dans les bois toutes leurs jeunes femmes. juillet. merc. 22.

Les huttes étaient grandes, construites de bois sec, et placées sur le penchant du rivage. On avait creusé la terre en-dedans des huttes, de manière que le sol était de niveau. Un gros poteau fourchu, planté à chaque

1789. juillet.

bout de la hutte, portait le faitage sur lequel était appuyé le reste de la couverture. Le toit était d'écorce de sapin-spruce. Plusieurs pieux d'inégale grandeur, plantés dans la hutte, étaient chargés de poissons fendus qu'on faisait sécher, et on avait allumé divers feux pour qu'ils séchassent plus vite. On voyait en-dehors des huttes d'autres poissons suspendus à des palissades, mais la dessication en était moins avancée que celle des premiers. Là, les naturels ramassent avec soin le frai du poisson, et le font également sécher. Ils nous vendirent autant de poisson que nous pûmes en prendre, et nous le leur payâmes avec quelques cordons de grains de verroterie, qu'ils préféraient à toute autre chose. Ils faisaient fort peu de cas du fer.

Pendant les deux heures que je passai dans ce carbet, j'employai continuellement le chef anglais à interroger les naturels sur leur nation, leurs

mœurs et leurs coutumes. Voici ce que j'en appris. 1789.

La nation, ou tribu de ces Indiens, est très-nombreuse. Elle a presque toujours vécu en mésintelligence avec les Eskimaux, peuple qui profite de toutes les occasions pour attaquer ceux qui ne sont point en état de se défendre. Peu de tems avant mon passage chez les Indiens dont je parle, les Eskimaux leur avaient juré amitié, ce qui ne les empêcha pas d'en surprendre presqu'aussitôt quelques-uns, et de les massacrer de la manière la plus traîtresse. Pour preuve de ce fait, les parens de ces malheureux me montrèrent qu'ils s'étaient coupés les cheveux. Ils déclarèrent en même tems qu'ils ne se fieraient jamais plus à la parole des Eskimaux, et qu'ils avaient résolu de rassembler toutes leurs forces, afin de venger la mort de leurs amis. juillet.

Selon ce qu'ils me dirent, un grand

1789. juillet. nombre d'Eskimaux remonte quelquefois le fleuve avec de grands canots, pour chercher du caillou, parce qu'ils s'en servent pour rendre plus aigue la pointe de leurs lances et de leurs flèches. Au moment où me parlaient les Indiens, les Eskimaux étaient allés sur les bords du lac qui se trouvait directement à l'est de nous, et où nous pouvions nous rendre par terre en fort peu de tems. Ils y faisaient la chasse aux rennes, et ils devaient bientôt pêcher le gros poisson (1) dont ils se nourrissent en hiver.

Cependant les naturels ne purent pas m'apprendre grand'chose concernant le lac qui était vis-à-vis de nous. Tout ce qu'ils me dirent, c'est qu'à l'est et à l'ouest ils l'avaient vu dégeler, mais que très-peu de tems après il s'était recouvert de glace.

Les Eskimaux leur avaient raconté

(1) La baleine.

que huit ou dix hivers auparavant, ils avaient vu à l'ouest un très-grand canot rempli d'hommes blancs, et que ces hommes leur avaient donné du fer en échange de cuir. Le lac où naviguait le grand canot a, en conséquence, été nommé par eux, *Belhoullaï Tou* (1).

1789. juillet.

Les Eskimaux, suivant les Indiens qui me parlaient, s'habillent tout comme eux. Ils portent les cheveux courts. Ils se percent un trou de chaque côté de la bouche, vis-à-vis de la lèvre inférieure, et ils y placent comme ornement, une concrétion qu'ils trouvent dans le lac, et qui ressemble à un long grain de verroterie. Leurs arcs sont un peu différents de ceux des Indiens que je vis ; et ils ont des frondes avec lesquelles ils lancent des pierres si adroitement, que cette arme devient très-redoutable entre leurs mains.

---

(1) Le lac de l'Homme Blanc.

1789. juillet. Les naturels me dirent qu'au-dessus de l'endroit où nous étions, nous ne verrions plus de gens de leur nation, parce qu'ils avaient abandonné les bords du fleuve, et étaient allés à la chasse des rennes pour leurs provisions d'hiver. Ils devaient bientôt eux-mêmes en faire autant. Le renne, l'ours, le petit loup, la martre, le renard, le lièvre, le buffle blanc sont les seuls quadrupèdes de ces contrées ; et le dernier n'y fréquente que les montagnes qui sont à l'ouest.

Nous marchâmes avec la cordelle toute la journée, excepté deux heures, pendant lesquelles nous pûmes faire usage de la voile. Nous trouvâmes partout le rivage couvert d'arbustes, de sapins, de bouleaux et de saules. Le froid nous incommoda beaucoup. A huit heures du soir nous plantâmes nos tentes.

Jeudi 23. Nous nous remîmes en route à trois heures du matin. Il était fort difficile

de marcher sur le bord du fleuve. Nous vîmes plusieurs endroits où, depuis notre passage, les Indiens s'étaient arrêtés, et avaient posé leurs filets. Nous dépassâmes l'embouchure d'une petite rivière. A cinq heures après-midi, mes Indiens étaient si fatigués, qu'ils abordèrent dans l'intention de planter leur tente; mais nous continuâmes à marcher, ce qui leur déplut beaucoup. A huit heures, nous campâmes dans le même endroit où nous avions couché le 8 du même mois.

1789. juillet.

Nous avions eu une belle journée; mais il avait fallu tirer continuellement le canot à la cordelle. A dix heures, nos chasseurs nous rejoignirent. Ils étaient de fort mauvaise humeur. Depuis six jours nous n'avions pas touché à nos anciennes provisions; mais nous avions consommé deux rennes, quatre cygnes, quarante-cinq oies et une très-grande quantité de poisson. Il faut observer que j'avais avec moi dix

1789. juillet.

hommes et quatre femmes. J'avais toujours vu les hommes du nord (1) manger avec beaucoup d'appétit ; mais ceux qui m'accompagnaient en montraient bien davantage depuis que nous étions entrés dans le fleuve. Il ne m'était pas possible de croire que ce fût par gourmandise, car j'avais senti mon appétit augmenter comme le leur.

---

(1) Les Canadiens blancs.

CHAPITRE VI.

Les voyageurs continuent à remonter le fleuve Mackenzie.

Nous partîmes à cinq heures du matin. Bientôt nous fûmes forcés d'avoir recours à la cordelle. Le courant était si fort, que nos pagayes ne suffisaient pas pour nous le faire refouler. Nous dépassâmes une petite rivière, sur les bords de laquelle les Eskimaux et les autres sauvages vont chercher du caillou. Ses écores sont formées d'un rocher mou, très-élevé, presqu'à pic, et tacheté de rouge, de verd et de jaune. L'eau qui le mine continuellement en détache beaucoup de parties qui se brisent en tombant, et ressemblent à des ardoises, mais sont bien moins dures. J'y trouvai des mor-

1789. juillet. vend. 24.

1789. juillet. ceaux de pétrole, qui, quoique beaucoup plus friable que la cire jaune, en avait l'apparence. Le chef anglais me dit que beaucoup de rochers pareils à ceux qui étaient là, se trouvaient dans le pays qui s'étend derrière le lac de l'Esclave, et où les Chipiouyans vont chercher du cuivre.

A dix heures, nous prîmes tous nos gens à bord, et nous refoulâmes le fleuve avec un vent arrière. A midi, nous aperçûmes une hutte sur la plage; et bientôt après, nous vîmes une partie des sauvages en désordre, qui s'enfuyaient dans les bois. Trois hommes seulement nous attendaient à quelque distance, tenant à la main leur arc et leurs flèches, et paraissant prêts à s'en servir. C'est là du moins ce qu'ils voulaient nous faire craindre; car ils pinçaient sans cesse la corde de l'arc, en nous faisant signe de ne pas avancer.

Le chef anglais, qui pouvait un peu se faire entendre d'eux, leur parla

long-tems pour les convaincre qu'ils ne devaient pas se défier de nous ; mais ils ne consentirent à s'approcher, que lorsqu'ils virent que je m'avançais avec un présent de grains de collier.

1789. juillet.

En voyant la voile de notre canot, les naturels nous avaient pris pour des Eskimaux, qui se servent aussi de voile. Ils se défiaient beaucoup de nos projets, et ils nous questionnèrent pour tâcher de les pénétrer. Lorsqu'ils virent dans notre canot des vêtemens, des arcs et d'autres objets des Indiens-querelleurs (1), ils pensèrent que nous avions tué quelques-uns de ces sauvages, et que c'était-là le fruit de notre victoire. Ils me parurent être de la même nation que les Indiens-querelleurs ; mais ils craignirent sans doute de le dire. Toutes leurs questions nous prouvèrent qu'ils ignoraient absolu-

(1) Degouthie dinies.

1789. juillet.

ment que nous avions déjà paru dans ces contrées.

Quoique nous eussions vu leurs femmes s'enfuir à notre approche, ils ne voulurent pas avouer qu'ils en avaient avec eux; ils nous assurèrent, au contraire, qu'ils les avaient laissées à une distance considérable, avec ceux de leurs amis qui étaient occupés à la chasse des rennes.

Il y avait fort peu de tems que ces sauvages étaient en cet endroit. Leur hutte n'était pas encore achevée, et ils n'avaient pas commencé à faire sécher du poisson. Je leur donnai un couteau et quelques grains de collier, en échange d'un de ces coins ou ciseaux de corne, dont ils se servent pour fendre le bois. Un de mes Indiens ayant cassé sa pagaye, voulut s'emparer d'une des leurs; mais celui à qui elle appartenait s'y opposa vivement; et comme je m'avançai sur-le-champ pour empêcher que mon Indien

commît un acte d'injustice, le naturel s'empressa de me témoigner sa gratitude. Nous restâmes une heure et demie avec ces sauvages.

1789. juillet.

Le chef anglais passa tout ce tems-là dans le bois. Il trouva une partie des objets que les naturels y avaient cachés; mais il ne put parvenir à découvrir leurs femmes. Il emporta ce qu'il trouva, et je n'en fus instruit qu'après notre départ. Si je l'avais su plutôt, je n'aurais certes pas manqué de dédommager amplement ceux à qui appartenaient les choses volées. Le chef anglais exprima avec beaucoup d'amertume son mécontentement de ce que les naturels s'enfuyaient à notre aspect, et cachaient leurs effets et leurs jeunes femmes. Il dit qu'il était indigné contre ces esclaves, et qu'il était bien fâcheux pour lui d'être venu dans un pays si éloigné du sien, sans y voir à son gré les habitans et recevoir quelque chose d'eux.

1789. juillet. Depuis dix heures du matin jusqu'à six heures du soir, nous nous servîmes de la voile et des pagayes. A sept heures, nous nous arrêtâmes pour passer la nuit. A peine nous étions sur le rivage, que nous reçumes la visite d'un Indien que nous avions vu à notre premier passage, et qui résidait un peu plus haut. Il nous quitta à neuf heures. Le tems était clair et serein.

sam. 25. Nous nous embarquâmes le matin à trois heures un quart. A sept heures, nous arrivâmes à la hutte du naturel qui était venu nous voir la veille. Il nous parut qu'il y avait eu là plus d'une famille d'Indiens, et nous soupçonnâmes celui que nous connaissions d'avoir fait quelques rapports défavorables à ses compagnons, pour les engager à fuir notre approche. Leur feu n'était pas encore éteint, et on voyait beaucoup de poissons dispersés autour de leur demeure.

Il faisait excessivement chaud. Le courant était beaucoup moins rapide, et nous le refoulâmes la plus grande partie de la journée, avec nos seules pagayes. Nous vîmes à une certaine distance, un pays montueux ; mais les bords de la rivière étaient bas et couverts d'arbres. Nous y remarquâmes des peupliers assez mal venus, et les premiers de leur espèce que nous eussions vus depuis que nous remontions. Un pigeon sauvage passa au-dessus de notre canot ; et nous vîmes une très-grande quantité de lièvres.

1789. juillet.

Nous aperçûmes sur le bord du fleuve plusieurs établissemens Indiens, que nous n'avions pas vus en descendant. Vers les sept heures du soir, l'horizon, du côté de l'ouest, devint d'un bleu d'acier, et il en partit des coups de tonnerre et des éclairs. Nous abordâmes et nous nous hâtâmes de planter nos tentes, pour nous mettre à l'abri de l'orage ; mais pendant ce

1789. juillet. tems-là, il nous assaillit avec violence, et nous craignîmes que le vent n'emportât une partie de nos effets. Il brisa dans le milieu la faitière de ma tente, qui était pourtant d'un très bon bois, et avait neuf pouces et demi de circonférence. Nous fûmes obligés de nous coucher à plat ventre pour n'être pas blessés par les pierres que le tourbillon enlevait comme des grains de sable. Heureusement que cet ouragan ne dura pas long-tems. Le tems demeura couvert, et la pluie ne tarda pas à tomber.

dim. 26. Il plut depuis le samedi soir jusqu'au dimanche à quatre heures du matin. En voyant cesser la pluie, nous nous remîmes en route. A huit heures, nous prîmes terre près de trois grandes cabanes d'Indiens. Les habitans étaient encore endormis. Ils montrèrent beaucoup d'inquiétude et de frayeur quand nous les éveillâmes, bien que la plupart d'entr'eux nous eussent déjà vus. Leurs cabanes étaient remplies de

poisson qu'ils avaient suspendu pour le faire sécher. 1789. juillet.

Comme nous avions besoin de provisions, nous envoyâmes les jeunes Indiens visiter les filets, et ils nous rapportérent beaucoup de ces gros poissons blancs (1) désignés sous le nom de *poisson inconnu*. Il y avait aussi des poissons dont la forme était ronde et la couleur verdâtre, ainsi que d'autres qui étaient blancs; et nous les trouvâmes tous d'un goût excellent. Quelques grains de collier et quelques autres bagatelles parurent à ces sauvages un paiement généreux. Ils aiment beaucoup toute espèce de fer travaillé. Mes gens achetèrent d'eux beaucoup de choses pour de petits morceaux d'étain.

Parmi ces Indiens, il y en avait cinq ou six que nous n'avions plus vus. Nous y remarquâmes entr'autres un Indien *côte-de-chien*, qui s'était éloigné de son pays à la suite d'une querelle

---

(1) Ce n'est pas le même que le poisson blanc, appelé *ticamang*.

1789. juillet.

particulière. Le chef anglais entendait la langue de ce sauvage comme la sienne propre. Voici ce qu'il me raconta de la conversation qu'ils eurent ensemble.

D'après ce que cet Indien avait appris des Indiens-lièvres, avec qui il vivait alors, il y a une autre rivière au-delà des montagnes du sud-ouest, qui porte ses eaux dans le *Belhoullaï-Tou*, et est infiniment plus considérable que celle où nous avons navigué. Les habitans des bords de cette rivière sont très-grands, très-méchans, et tuent les autres hommes en les regardant. Ils ont des canots plus grands que les nôtres. Ceux qui vivent à l'embouchure, chassent une espèce de castor dont la fourrure est presque rouge, et sont fréquemment visités par des gens qui viennent dans de grands canots. Comme on ne peut pas se rendre par eau du pays des Indiens-lièvres aux bords de cette rivière, les naturels qui y sont allés ont traversé les montagnes.

L'Indien-côte-de-chien ayant rapporté qu'il y avait des castors dans le pays où il se trouvait, je lui fis dire qu'il fallait qu'il en prît, ainsi que ses hôtes, et qu'ils feraient bien d'aller aussi à la chasse des martres, des renards, des *mangeurs de castor* (1), et des autres animaux, parce qu'ils pourraient en aller vendre les peaux chez les Indiens de sa nation (2), qui tiraient de nous des marchandises d'Europe, que nous portions dans le voisinage de leur pays.

1789. juillet.

Ce sauvage désirait savoir si nous reviendrions dans le fleuve. Il nous dit qu'en le remontant cette fois-ci, nous ne trouverions que peu d'Indiens le long de ses bords ; parce que tous les jeunes hommes étaient allés à la chasse des rennes, près du lac des Eskimaux,

(1) C'est le nom que ces sauvages donnent aux petits loups.

(2) Les Indiens-côte-de-chien.

1789. juillet.

qu'il nous assura de nouveau n'être qu'à peu de distance. En nous parlant des Eskimaux, il nous les peignit comme des hommes perfides, cruels, qui avaient récemment massacré un Indien de sa nation. Il ajouta que cette nation avait formé le projet de se venger, et qu'elle l'exécuterait, à moins que les meurtriers ne payassent convenablement le prix du sang qu'ils avaient versé.

Mes Indiens avaient grande envie d'emmener une femme qui était avec les naturels; mais comme ceux-ci ne voulaient pas la leur céder, j'interposai mon autorité pour empêcher qu'elle fût enlevée. Certes, en cette occasion, j'eus besoin de joindre à l'autorité beaucoup de vigilance; car mes Indiens étaient toujours prêts à s'emparer de ce qu'avaient ceux que nous rencontrions, sans leur offrir aucun dédommagement.

Vers midi, nous dépassâmes l'em-

bouchure d'une rivière assez considérable qui venait du côté de l'est. Un des naturels qui nous accompagnait, nous dit qu'on lui donnait le nom de rivière *du Chemin d'hiver*. Ce jour-là le fleuve n'était pas difficile à remonter le long de ses bords, parce qu'il y avait divers remous. Nous nous servîmes de la voile pendant quelques heures, et à sept heures et demie nous prîmes terre.

1789. juillet.

Le tems était très-beau. Nous nous mîmes en route à deux heures du matin. A sept heures, nous abordâmes non loin des cascades, et vîmes aussi des cabanes de trois familles d'Indiens. Nous y trouvâmes peu d'habitans, parce que vraisemblablement l'Indien-lièvre, qui nous avait devancés la veille, était cause que les autres avaient pris la fuite à notre approche. Nous avions vu, à notre premier passage, quelques-uns de ces Indiens, qui nous avaient promis alors d'aller chercher

lundi 27.

1789. juillet.

leurs fourrures, qui étaient sur les bords d'un lac voisin, et d'attendre notre retour. Mais nous les trouvâmes tout aussi dépourvus de pelleteries qu'ils l'étaient auparavant. Ils avaient beaucoup de poisson sec, dont une certaine quantité était empaquetée dans de l'écorce de bouleau.

Pendant les deux heures que nous restâmes avec ces sauvages, je tâchai de recueillir quelques notions sur la grande rivière dont l'Indien-côte-de-chien m'avait parlé la veille. Ils me dirent qu'ils n'étaient point allés au-delà des montagnes, et qu'ils ne connaissaient cette rivière que par le rapport de leurs amis ; mais qu'on leur avait assuré que cette rivière coulait vers le midi (1) et était beaucoup plus large que celle qui baignait les champs où ils vivaient. Ils ajoutèrent que nous

---

(1) L'expression des sauvages est *vers le soleil du milieu du jour*. (*Note du traducteur*).

trouverions à quelque distance, des habitans des montagnes, qui étaient descendus sur les bords du fleuve pour se procurer du poisson; et que, sans doute, ces montagnards connaissaient bien l'autre grande rivière, objet de mes questions.

1789. juillet.

Je fis présent de quelques grains de verroterie à l'un de ces Indiens, pour l'engager à esquisser sur le sable une image du pays voisin. Aussitôt il se mit à tracer cette singulière carte. Sans chercher à marquer exactement le cours des deux rivières, il traça une très-longue pointe de terre entr'elles, et il les représenta toutes deux se jetant dans le grand lac, à l'extrémité duquel on voyait, suivant ce qu'il avait appris des Indiens d'une autre nation, un *Belhoullaï-Caouinn* (1). J'imaginai que ce fort devait être celui d'Ounalaschka; que par conséquent la rivière de l'ouest était

(1) Une forteresse des hommes blancs.

1789. Juillet. celle de Cook; et qu'enfin le grand lac, ou plutôt la mer, où nous avions reconnu l'île de la Baleine, communiquait avec le détroit de Norton.

J'offris à ce sauvage de le récompenser généreusement s'il voulait traverser avec moi les montagnes, et me conduire au bord de la grande rivière. Il le refusa, en me disant que les Indiens dont il m'avait déjà parlé, et qui pêchaient dans le voisinage, étaient beaucoup plus en état que lui d'exécuter cette entreprise.

L'un des naturels avait le dos couvert d'ulcères; et, autant que je pus m'en apercevoir, le seul soulagement que recevait ce malheureux, était dû à une femme qui, avec un paquet de plumes, chassait continuellement les mouches qu'attiraient les plaies.

A dix heures du matin, nous attérîmes près des cabanes des Indiens montagnards. J'avertis mes gens de se préparer à passer là le reste de la

journée. Je voulais me concilier la bienveillance des Indiens, afin qu'ils répondissent, sans aucune réserve, à toutes les questions que je pourrais leur adresser. Cependant je faillis à être frustré de tout ce que j'espérais, par un accident qui avait eu lieu avant mon arrivée. Les jeunes chasseurs qui me précédaient, ayant abordé près des cabanes des naturels, ceux-ci avaient saisi leur canot avant qu'ils débarquassent, et l'avaient tiré sur la plage avec tant de force, qu'il s'était brisé. Mes gens étaient prêts à punir cet acte de violence; mais heureusement j'arrivai assez à tems pour les arrêter.

1789. juillet.

La boussole variait là de 29 degrés à l'est.

A quatre heures après-midi, ayant fait assembler les naturels, je chargeai mon interprète de les haranguer. Mais le long discours qu'il leur tint ne nous valut pas beaucoup de renseignemens. Ils ne nous apprirent de la grande

—— rivière coulant à l'ouest, que ce que
1789. nous en savions déjà ; et la peinture
juillet. qu'ils firent des habitans de ses bords, était encore plus absurde et plus ridicule que celle qu'en avaient faite les Indiens-lièvres. Ils dirent que ces habitans étaient d'une stature gigantesque; qu'ils possédaient des ailes dont ils ne se servaient pourtant pas pour voler, et qu'ils se nourrissaient de grands oiseaux qu'eux seuls pouvaient tuer facilement, et par lesquels des hommes ordinaires seraient infailliblement dévorés s'ils osaient en approcher. Ils ajoutèrent que les gens de la nation qui vivaient à l'embouchure de la grande rivière, avaient le pouvoir extraordinaire de lancer des regards qui donnaient la mort, et que chacun d'eux mangeait à ses repas un grand castor tout entier.

Ils ajoutèrent que de très-grands canots venaient à l'embouchure de la rivière. Ils ne prétendaient pas

avoir vu eux-mêmes toutes ces choses ; elles leur avaient été racontées par des Indiens de quelques autres tribus. Pour eux, contens de chasser les petits buffles blancs sur la première montagne, ils ne se hasardaient pas, dirent-ils, à aller au-delà, parce que toutes les fois que quelqu'un d'eux était rencontré par les habitans des autres montagnes, ils cherchaient à le massacrer.

1789. juillet.

Ils me dirent que les sources de toutes les rivières tributaires des deux grandes, étaient séparées par des chaînes de montagnes. Certes, je restai persuadé que ces sauvages connaissaient beaucoup mieux le pays qu'ils ne disaient, ou bien que mon interprète, qui était déjà las de voyager, me cachait une partie de leurs réponses, de peur qu'elles ne m'engageassent à entreprendre quelque nouvelle excursion.

Notre entretien était à peine achevé, que les naturels se mirent à danser ;

1789. juillet.

exercice qu'ils aiment beaucoup, et qui, avec celui de sauter, est leur seul amusement. Tous, jeunes et vieux, mâles et femelles, ne cessèrent que lorsqu'ils furent épuisés de fatigue. Ils accompagnaient leurs danses par des cris, à l'imitation de ceux des rennes, des ours et des loups.

Quand la danse fut finie, j'engageai le chef anglais à faire encore quelques questions aux naturels; mais il n'en tira rien de nouveau. Je pris alors un air courroucé; je déclarai que je les soupçonnais de me cacher ce qu'ils savaient; et que s'ils ne s'empressaient pas de me répondre sans déguisement, je forcerais l'un d'eux à venir le lendemain matin avec moi, pour m'indiquer le chemin qui conduisait à l'autre grande rivière. Aussitôt ils parurent tous extrêmement affligés, et ils répondirent d'une voix très-faible, qu'ils ne savaient rien de plus que ce qu'ils m'avaient dit, et que si j'em-

menais l'un d'eux, ils mourraient tous. ——
Ils essayèrent de persuader à mon in- 1789.
terprète de demeurer avec eux, en juillet.
l'assurant qu'ils l'aimaient autant qu'eux-mêmes; et que s'il continuait à me suivre, il serait tué. La proposition de ces sauvages, appuyée par les sollicitations des femmes de l'interprète, ne laissa pas que de faire beaucoup d'effet sur lui; mais il s'efforça de me le cacher.

Je vis alors que tant que je demeurerais-là, ce serait en vain que je chercherais des renseignemens sur le pays, ainsi que sur la grande rivière coulant à l'ouest. Mais j'espérai en recevoir dans la rivière du lac de l'Ours, où je comptais trouver les naturels qui m'avaient promis d'y attendre mon retour. Ces derniers m'avaient déjà parlé de la grande rivière de l'ouest; mais j'y avais fait peu d'attention, parce que je croyais alors que mon interprète les comprenait mal, ou que

1789. juillet. c'était une invention par le moyen de laquelle, et de leurs autres mensonges, ils comptaient m'empêcher de descendre le fleuve.

Les naturels nous fournirent une grande quantité de poisson sec et de poisson frais. Ils nous cueillirent autant de baies (1) que nous en voulûmes; et pour tout cela nous leur donnâmes, suivant l'usage, des grains de verroterie, des couteaux, des alènes et de l'étain. J'achetai d'eux quelques peaux de castor, animal qu'ils me dirent être fort commun dans le pays. Ils ajoutèrent qu'il y avait peu d'élans et de buffles.

Ils paraissaient inquiets pour quelques-uns de leurs jeunes gens qui étaient allés à la chasse des oies, et ils nous conjurèrent de ne leur faire aucun mal. Leurs chiens étaient si importuns autour de notre bagage, et

---

(1) Hurtle-berry.

mes représentations à ce sujet deve- 1789.
naient si inutiles auprès des maîtres, juillet.
que le soir je tuai un de ces animaux d'un coup de pistolet. Dès que les naturels entendirent le coup et virent leur chien mort, l'allarme fut générale parmi eux. Les femmes chargèrent leurs enfans sur leur dos, et s'enfuirent dans les bois. Je donnai ordre à mon interprète de leur expliquer la cause de ce que je venais de faire, et de les assurer qu'ils n'avaient rien à craindre pour eux-mêmes. La femme à qui appartenait le chien paraissait très-chagrine, et déclara que la perte de cinq enfans qui étaient morts l'hiver précédent, ne l'avait pas tant affectée que celle de cet animal. Mais sa douleur ne dura pas longtems : quelques grains de collier suffirent pour la dissiper. De même que ces sauvages savent passer de la tristesse à la joie, ils passent aussi facilement de la joie à la tristesse, et

—— feignent à leur gré la plus vive dou-
1789. leur. Le matin nous trouvâmes les
juillet. femmes en pleurs, parce qu'elles appréhendaient que nous ne les emmenassions. Certes, ces femmes ne pouvaient pas être agréables aux yeux d'un Européen; mais quelques-uns de mes gens remarquèrent en elles des charmes secrets qui les leur firent désirer, et je crois bien qu'ils trouvèrent moyen de dissiper leurs craintes et de triompher de leur retenue.

Je vis sur la partie la plus élevée du rivage, beaucoup de réglisse en fleur, et j'en arrachai quelques racines qui étaient grosses et fort longues. Les naturels ignoraient les propriétés de cette plante, et par conséquent n'en faisaient aucun usage.

mardi 28. A quatre heures du matin, je donnai des ordres pour le départ. Tandis qu'on chargeait mon canot, je me rendis avec le chef anglais dans les cabanes des Indiens. La plupart de

ces sauvages s'en étaient allés pendant la nuit; et ceux que nous y trouvâmes, dirent qu'ils étaient malades, et ne voulurent pas se lever. Cependant dès qu'ils furent convaincus que nous ne voulions pas les emmener, ils se portèrent bien, et ils sortirent de leurs cabanes pour nous prier de visiter leurs filets placés un peu plus haut, et de prendre tout le poisson qui y était. Nous profitâmes de cette offre, et prîmes autant de poisson qu'il nous en fallait.

1789. juillet.

Peu de tems après avoir quitté ces Indiens, nous abordâmes dans un endroit où il y avait deux cabanes remplies de poisson, mais point d'habitans. Ils avaient sans doute pris le parti de se cacher avec les autres. En fouillant dans ces cabanes, mes chasseurs trouvèrent diverses choses qu'ils voulurent emporter. Je les laissai faire, et je déposai des grains de verroterie et des alènes, pour prix de ce qu'ils

prenaient. Mais ils ne pouvaient pas
1789. concevoir la nécessité d'un pareil acte
juillet. de justice, quand les propriétaires des effets pris n'étaient pas présens. Je pris un filet, et je mis à la place un grand couteau. Le filet avait quatre brasses de long, et trente-deux mailles de haut. On pouvait le poser bien plus facilement dans les remous, que les nôtres qui étaient fort grands.

Nous étions alors dans l'endroit que les Indiens disaient être une cascade, et nos pagayes nous suffisaient pour refouler le courant; de sorte qu'il ne devait pas être si fort là que dans beaucoup d'autres parties du fleuve. S'il l'eût été, et qu'il eût fallu nous servir de la cordelle, nous aurions été très-embarrassés, parce que l'écore qui est vis-à-vis est en partie hérissée de rochers escarpés qui ne laissent pas de passage entr'eux et l'eau. Ces rochers sont couverts de nids d'hirondelle. Le tems était extrêmement chaud. A onze

heures nous fûmes contraints de nous arrêter pour donner un suif au canot. 1789. juillet.

A midi nous nous remîmes en route, et à une heure nous attérîmes près d'un feu que nous jugeâmes avoir été allumé par les jeunes gens qu'on nous avait dit être allés à la chasse des oies. Mes chasseurs trouvèrent le canot et le gibier de ces Indiens, cachés dans le bois ; et bientôt après ils découvrirent les Indiens eux-mêmes, qu'ils menèrent au bord du fleuve. Sur deux cents oies qu'ils avaient, nous en choisîmes trente-six qui paraissaient encore assez fraîches ; le reste était gâté et exhalait une horrible puanteur. Ces sauvages tuent le gibier sans le vider, ce qui fait qu'il se corrompt plutôt ; et il y a apparence que lorsqu'il est dans un état de putréfaction, ils ne le mangent pas moins.

Nous payâmes les oies que nous avions prises, et nous poursuivîmes notre route. A sept heures du soir, le

1789. juillet. tems se couvrit. A huit heures nous prîmes terre, à neuf le tonnerre éclata avec beaucoup de force. Il fut suivi d'une pluie abondante, et d'un ouragan qui abattit nos tentes, et faillit à emporter notre canot, quoiqu'il fût attaché à des arbres avec une bonne corde. L'orage dura deux heures. Nous fûmes trempés jusqu'aux os.

merc. 29. Le mardi, le tems était nébuleux et la chaleur insupportable. Le mercredi matin, nous ne pouvions pas trouver assez de vêtemens pour nous garantir du froid. A quatre heures et un quart, nous cinglâmes avec un vent arrière, qui, quoique nous eussions à refouler un courant très-fort, nous faisait faire beaucoup de chemin.

A dix heures nous fûmes rendus aux écueils; et nous nous servîmes de la cordelle pour y remonter, en longeant la rive occidentale. Le courant était-là beaucoup plus rapide

que lors de notre premier passage. L'eau avait baissé de plus de cinq pieds ; de sorte que nous vîmes plusieurs basses que nous n'avions pas aperçues en descendant.

1789. juillet.

L'un de mes chasseurs courut risque d'être noyé, en traversant une rivière qui a son embouchure sur la rive occidentale du fleuve, et est, après la rivière de la Montagne, la plus considérable de celles qui lui portent de ce côté-là, le tribut de leurs eaux.

Nous eûmes toute la journée un vent de nord très-fort et très-froid. Nous ne nous arrêtâmes le soir qu'à huit heures un quart. Nos chasseurs tuèrent une grosse oie, et en attrapèrent plusieurs jeunes.

jeudi 30.

La pluie tomba toute la nuit. A quatre heures du matin, nous nous mîmes en route. Le tems était couvert, mais moins froid que la veille. Le vent avait passé au nord-ouest; de

1789. juillet. sorte que nous allâmes à la voile la plus grande partie de la journée. Vers les sept heures du soir, nous attérîmes et plantâmes nos tentes.

Ce jour-là nos chasseurs tuèrent onze vieilles oies, et quarante jeunes, qui à peine commençaient à voler. Le chef Anglais était extrêmement irrité contre un de ses jeunes compagnons. Je ne pus apprendre en détail d'où provenait sa colère : mais je sus qu'elle avait pour cause la jalousie, et que cette jalousie était fondée.

Depuis deux ou trois jours, nous mangions de la racine de réglisse, plante qui croît en abondance sur les bords du fleuve. Nous nous aperçûmes que c'était un puissant astringent.

vendr. 31. Nous ne pûmes nous embarquer qu'à neuf heures du matin ; parce que la pluie qui tombait depuis la veille, ne s'arrêta qu'à cette heure-

là. Le vent et le tems étaient les mêmes que le jour précédent. Vers les trois heures après midi le tems s'éclaircit, le vent se calma, et il fit très-chaud. A cinq heures le vent tourna à l'est, et l'air devint froid. 1789. juillet.

Nous vîmes beaucoup de framboises et de grosses groseilles, et une autre espèce de baies qu'on nomme *poires* (1).

Les hauts-fonds de sable et de gravier, qui occupaient une partie de la rivière à quelque distance des écores, retardèrent beaucoup notre marche. Dans d'autres endroits les bords de la rivière étaient très-élevés, et composés d'un mélange de terre noire et de sable, dont il se détachait souvent des masses ; ce qui découvrait une

---

(1) Sans doute que les *coureurs de bois* du Canada ont donné à cette baie le nom de *poire*, parce qu'elle a quelque ressemblance avec de petites poires. (*Note du traducteur*).

1789. juillet.

glace solide à un pied au-dessous de la surface du sol.

Nous nous arrêtâmes pour planter nos tentes, à sept heures trois quarts. Pendant notre marche nos chasseurs avaient tué sept oies.

Nous fîmes usage de notre maïs. Depuis que nous remontions le fleuve, nous n'avions encore consommé de nos provisions que la ration de trois jours.

Mon intention était, lorsque nous serions rendus au dernier écueil, de remonter le fleuve en longeant la rive méridionale, afin de reconnaître s'il n'y avait pas quelques rivières un peu considérables qui vinssent de l'ouest. Mais les bancs de sable étaient si nombreux et le courant si rapide, que je fus obligé de passer du côté opposé, où les remous nous permettaient de suivre une ligne plus directe, et de jeter souvent nos filets.

CHAPITRE VII.

Continuation du voyage. Retour au fort Chipiouyan.

Dès les trois heures du matin nous nous embarquâmes. Le vent soufflait du sud-est; le tems était beau, mais froid. A trois heures après midi, nous traversâmes le fleuve, pour tirer le canot à la cordelle. Nous vîmes là des cabanes, qui ne paraissaient avoir été abandonnées que la veille. A cinq heures nous rencontrâmes une famille Indienne, établie sur le bord du fleuve. Elle était composée d'un homme, deux femmes et plusieurs enfans. Nous ne l'avions pas vue à notre premier passage.

1789. août. sam. 1.er

Ces Indiens nous dirent qu'ils n'avaient que peu de poisson, et que les

1789. août. seules personnes de leur tribu, qui fussent en ce moment dans le voisinage, étaient un homme de leur famille qui chassait, et les habitans d'une cabane située sur l'autre rive du fleuve. Je m'aperçus que mon interprète répugnait beaucoup à faire les questions que je lui dictais ; et je l'attribuai à la crainte qu'il avait que les notions que je pourrais acquérir ne l'empêchassent de revoir, cette saison, le pays d'Athabasca. Nous le laissâmes s'entretenir avec l'Indien, et nous plantâmes nos tentes dans le même endroit où nous avions passé la nuit, le 5 du mois précédent.

Bientôt le chef Anglais vint avec le naturel, s'asseoir auprès de mon feu. Le dernier me dit que le premier guide que nous avions pris pour descendre le fleuve, avait repassé, et que nous trouverions trois familles de sa tribu au-delà de la rivière du lac de l'Ours. A l'égard de la grande rivière de l'ouest,

il ne savait que ce qu'il en avait entendu dire aux autres Indiens. Ce fut la première nuit, depuis notre départ d'Athabasca, où il y eut assez d'obscurité pour que nous pussions voir les étoiles. 1789. août.

Nous partîmes à trois heures du matin, en tirant le canot à la cordelle. Je marchais avec mes chasseurs, parce qu'ils allaient plus vite que mon canot, et que je les soupçonnais de vouloir arriver avant moi aux cabanes des naturels. J'observai en route plusieurs petites sources minérales, qui sortaient du pied d'une montagne; et je vis sur la plage beaucoup de blocs de minerai. dim. 2.

Quand nous fûmes rendus sur le bord de la rivière du lac de l'Ours, j'ordonnai à l'un de mes jeunes chasseurs, d'attendre mon canot ; et je pris sa place dans le petit canot pour gagner l'autre rive. La rivière du lac de l'Ours avait en cet endroit, deux

1789. août. cent cinquante pas de large. Son eau était claire et verdâtre. En débarquant sur l'autre rive, je vis que les naturels y avaient été très-récemment, car les traces de leurs pas étaient encore toutes fraîches sur le sable.

Je continuai à marcher jusqu'à cinq heures après-midi. Alors j'aperçus plusieurs colonnes de fumée le long du rivage. Comme j'imaginais que je trouverais les naturels autour des feux, je hâtai le pas pour les joindre, et mes compagnons en firent autant; mais nous fûmes trompés dans notre attente. A mesure que nous avançâmes, nous sentîmes une forte odeur de soufre, et bientôt nous reconnûmes que c'était l'effet d'un grand incendie. Des Indiens dont les débris des cabanes se voyaient encore dans le voisinage, avaient, sans doute par mégarde, mis le feu à une mine de charbon; La plage en était encore couverte; et le chef Anglais en ramassa quelques-uns

des plus noirs, pour en faire de la peinture. Il me dit, à cette occasion, que c'était avec ce minéral que les Indiens teignaient leurs tuyaux de plume en noir. 1789. août.

Nous attendîmes là mon canot, qui n'arriva qu'au bout d'une heure. A dix heures et demie, nous vîmes plusieurs marques qui avaient servi aux Indiens. C'étaient des morceaux d'écorce d'arbre, attachés à des perches, et dirigés vers un bois, vis-à-vis duquel il y avait un ancien chemin qui paraissait avoir été fréquenté depuis peu. La plage était aussi couverte des traces des Indiens. Un peu plus loin, nous trouvâmes les poteaux de cinq cabanes, qui étaient encore plantés. Nous abordâmes et nous déchargeâmes le canot. Je fis alors partir en avant un de mes gens avec les deux jeunes chasseurs, pour voir s'ils pourraient trouver quelques naturels à un jour de marche de l'endroit où nous étions. J'invitai le chef anglais à être de cette expédition;

1789. août.

mais il me répondit qu'il était trop fatigué, et que d'ailleurs il y serait inutile. C'était la première fois qu'il ne s'empressait pas de faire ma volonté ; et je ne pus attribuer son refus qu'à la jalousie, quoique j'eusse pris toutes les précautions nécessaires pour qu'il ne pût pas être jaloux des Canadiens.

Les montagnes vis-à-vis desquelles nous nous trouvions, et qu'à notre premier passage nous avions vues couvertes de neige, n'en conservaient pas la moindre trace.

Nous posâmes deux filets. A onze heures du soir, le Canadien et les chasseurs revinrent. Ils étaient allés jusqu'aux premières cabanes des naturels, où ils avaient trouvé quatre feux récemment abandonnés. Pour s'y rendre, il leur avait fallu faire le tour de plusieurs petits lacs, que les naturels traversent dans leurs canots. Les cabanes étaient situées sur le bord d'un

lac, trop considérable pour qu'ils osassent entreprendre de le côtoyer; ce qui fut cause qu'ils n'allèrent pas plus loin. Ils virent dans les petits lacs beaucoup d'habitations de castor, ainsi que plusieurs de ces animaux. Ils en tuèrent un dont le poil était long, indication certaine de l'approche du froid. Ils virent aussi beaucoup d'anciennes traces d'élan et de renne. Les maringouins commençaient à diminuer, ce qui nous prouvait que c'était le tems où les rennes quittaient les plaines pour se retirer dans les bois. Je craignis que les naturels ne fussent déjà rendus sur les montagnes, ou dans les environs, pour tendre des lacs à ces animaux, et que nous ne pussions pas en trouver un seul sur les bords du fleuve.

1789. août.

Nous nous embarquâmes à quatre heures du matin, et fîmes voile avec un fort vent d'ouest. Le tems était froid et nébuleux. A midi, il s'éclaircit

lun. 3.

et devint très-beau. Le courant était
1789. beaucoup plus rapide. Les eaux avaient
août. tellement baissé, que nous apercevions
chaque jour des écueils qui n'étaient
pas visibles à notre premier passage.

Nos chasseurs tuèrent plusieurs oies, beaucoup plus grosses que la plupart de celles que nous avions déjà vues. Nous aperçûmes le long du fleuve quelques stations des naturels. A huit heures, nous nous arrêtâmes jusqu'au lendemain.

mar. 4. Nous nous remîmes en route à quatre heures du matin. Le tems était calme et beau. Il avait tombé beaucoup de rosée pendant la nuit, et le froid s'était fait vivement sentir. A neuf heures, nous fûmes obligés de nous arrêter pour goudronner le canot. Il faisait alors extrêmement chaud. Nous vîmes au bord du fleuve beaucoup de traces de rennes. A cinq heures du soir, nous plantâmes nos tentes et nous posâmes nos filets. Ce jour-là, nous re-

foulâmes un courant très-fort, et nous avions de la peine à marcher sur la plage, à cause des grosses pierres dont elle était semée. 1789. août.

Nous levâmes nos filets sans y trouver un seul poisson. L'eau avait tellement baissé, que nous ne pouvions plus profiter des remous pour pêcher. Cependant le courant n'en était pas moins rapide. On marchait toujours avec difficulté sur la plage. L'air était devenu si froid, que le violent exercice que nous faisions ne nous réchauffait pas. Nous doublâmes plusieurs pointes où nous n'aurions pas pu passer, si le canot eût été chargé. Nous étions si fatigués que nous nous arrêtâmes à six heures du soir. merc. 5.

Mes chasseurs tuèrent deux oies. Les femmes qui se tenaient dans le canot étaient continuellement occupées à faire des souliers de peau d'élan pour les hommes, parce qu'ils en usaient chacun une paire par jour.

1789. août. jeu. 6. La pluie nous empêcha de partir d'aussi bonne heure que de coutume. Nous fîmes voile à six heures et demie, avec un fort vent arrière qui, avec le secours des pagayes, nous fit faire beaucoup de chemin.

Nous nous arrêtâmes à six heures du soir pour attendre nos Indiens, que nous n'avions pas vus de toute la journée. A sept heures et demie, ils arrivèrent très-fatigués et très-mécontens. Depuis deux jours, nous n'avions pas aperçu une seule cabane.

vend. 7. Nous nous embarquâmes à trois heures et demie du matin. Peu après nous vîmes sur la plage deux rennes. Nous ralentîmes notre marche. Mais nos chasseurs s'étant mis à courir, parce que chacun d'eux voulait approcher ces animaux le premier, ils les effrayèrent et ne purent les joindre. Ils tuèrent ensuite une femelle de la même espèce. Ses jambes de derrière étaient couvertes de blessures. Nous

jugeâmes qu'elle avait été mordue par les loups, qui sans doute avaient dévoré son faon. Ses pis étaient encore remplis de lait; l'un des jeunes Indiens le fit couler dans du maïs bouilli, qu'il mangea ensuite avec grand plaisir, prétendant que c'était un mets délicieux.

1789. août.

Vers les cinq heures après-midi, nous vîmes courir un animal sur la plage; mais nous ne pûmes pas distinguer si c'était un renard gris ou un chien. Peu après, nous nous arrêtâmes pour passer la nuit, à l'embouchure d'une petite rivière, pensant que nous pourrions découvrir quelques naturels dans les environs.

Je donnai ordre à mes Indiens de bien nettoyer leurs fusils, et je leur distribuai du plomb et de la poudre, pour qu'ils allassent le lendemain à la chasse. Je leur recommandai en même tems de tâcher de découvrir s'il n'y avait pas quelques naturels dans

1789. août. les montagnes voisines. Je trouvai à la lisière du bois un petit canot, dans lequel il y avait un arc et une pagaye. Il avait été réparé cette année-là, et l'écorce dont il était fait me parut bien mieux travaillée que tout ce que j'avais vu en ce genre.

Ce jour-là, nous avions rencontré plusieurs cabanes abandonnées. Le courant était très-fort, et autour des pointes que formait l'écore en divers endroits, il avait la rapidité des cascades.

sam. 8. La pluie tomba toute la nuit, et ne cessa que l'après-midi. Elle fut suivie d'un vent d'ouest très-fort et très-froid. Mes Indiens ne partirent pour la chasse qu'à trois heures, et ils revinrent à huit sans rapporter le moindre gibier. Ils virent beaucoup de traces de rennes, mais elles étaient anciennes. Ils rencontrèrent aussi un sentier que l'un d'eux suivit jusqu'à une certaine dis-

tance, et qui paraissait n'avoir pas été fréquenté depuis long-tems. 1789.

La pluie recommença à tomber, et dura jusqu'au lendemain. août.

A trois heures du matin, nous nous remîmes en route. Le tems était froid et nébuleux ; mais vers les dix heures il se radoucit, et les nuages se dissipèrent. Nous vîmes encore un canot à côté du bois. L'un des chasseurs tua un chien extrêmement maigre. dim. 9.

Nous remarquâmes divers endroits où les naturels avaient allumé du feu. Ces sauvages ne restent pas long-tems sur les bords du fleuve, et ils changent de place et passent d'une rive à l'autre, suivant ce qui convient à leurs projets. Nous vîmes d'un côté du fleuve un sentier correspondant à un autre qui était sur la rive opposée. Depuis la nuit dernière, l'eau avait augmenté. Nous refoulâmes un courant très-fort toute la journée. A sept heures,

nous attérîmes et plantâmes nos tentes.

1789. août. lundi 10.

Nous rentrâmes dans notre canot dès les trois heures du matin. Le tems était très-beau. Un vent léger soufflait du sud-est. Mes Indiens nous devançaient, afin de pouvoir s'arrêter pour chasser. A dix heures, nous abordâmes vis-à-vis des montagnes, à la vue desquelles nous nous étions trouvés le 2 juillet. Je voulus bien déterminer la variation de la boussole en cet endroit; mais cela ne me fut pas possible, parce que je ne pouvais pas compter sur la précision de ma montre.

Un de nos chasseurs nous rejoignit, après s'être vainement fatigué.

Comme les montagnes près desquelles nous nous trouvions étaient les dernières un peu considérables que nous dussions voir au sud-ouest du fleuve, je fis traverser le canot de ce côté-là, afin de pouvoir en parcourir une. Il était près de quatre heures

après-midi quand je débarquai, et je m'occupai, sans perte de tems, de l'exécution de mon projet. Mes Canadiens étant trop fatigués pour céder à la curiosité de me suivre, je me fis accompagner par un des jeunes Indiens. Mon entreprise faillit à nous coûter cher à l'un et à l'autre. Nous entrâmes d'abord dans une forêt de sapins-spruces, si épaisse que nous avions beaucoup de peine à avancer. Après une heure de marche, nous eûmes moins de taillis, et nous nous trouvâmes au milieu des plus beaux bouleaux blancs et des plus magnifiques peupliers qui eussent jamais frappé mes regards. Le terrein allait ensuite en montant, et était couvert de petits pins. Ce fut là que nous découvrîmes les montagnes que nous avions perdues de vue depuis notre départ du canot; mais quoique nous eussions déjà marché trois heures, elles ne nous paraissaient pas plus rapprochées.

1789. août.

1789. août. Le jeune Indien témoigna alors un vif desir de s'en retourner. Ses souliers et ses guêtres étaient en pièces, et il tremblait d'être obligé de marcher la nuit dans les mauvais chemins où nous venions de passer. Cependant je continuai à avancer, résolu de rester sur les montagnes jusqu'au lendemain.

A mesure que nous approchions de ces montagnes, le sol devenait marécageux, et nous avions de l'herbe et de l'eau jusqu'au genou. Nous marchâmes ainsi jusqu'à ce que nous ne fûmes plus qu'à un mille des montagnes. Là, j'enfonçai tout-à-coup jusqu'aux aisselles; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je parvins à me dégager. Je vis bien alors qu'il n'était pas possible de traverser le marais, et que son étendue ne me permettait pas d'en faire le tour. Je repris le chemin de notre débarcadaire, et j'y arrivai vers minuit, excessivement fatigué.

Nous vîmes sur la plage la trace des pas des naturels, ainsi que des cabanes situées près du bois, qui paraissaient n'avoir été construites que depuis cinq ou six jours. Nous aurions volontiers continué à suivre ce côté du fleuve; mais n'ayant pas vu nos chasseurs depuis la veille au matin, nous traversâmes sur la rive opposée, après plus de deux heures de marche, c'est-à-dire, à cinq heures précises. Nous en rencontrâmes presqu'aussitôt deux qui nous cherchaient. Ils n'avaient tué qu'un castor et quelques lièvres. Ils nous dirent que le bois était si épais qu'on ne pouvait pas y poursuivre le gibier. Ils avaient trouvé sur le bord du fleuve plusieurs cabanes désertes. Selon eux, les naturels nous ayant aperçus lorsque nous descendions le fleuve, avaient formé le dessein de nous éviter à notre retour, et c'était cause que nous en rencontrions si peu.

1789. août. mardi 11.

1789.
août.

Je priai le chef anglais de venir avec moi sur l'autre rive, pour tâcher de découvrir quelqu'un des naturels dont j'avais vu les traces et les cabanes. Il s'en excusa, et me proposa d'y envoyer ses jeunes compagnons. Mais je ne pouvais pas me fier à eux, et je commençai à le soupçonner lui-même. Ils craignaient tous, plus que jamais, que je n'obtinsse des renseignemens qui m'engageassent à aller visiter la grande rivière dont il était si souvent parlé, et que je ne leur proposasse de me suivre. J'appris d'un de mes Canadiens que le chef anglais, ses femmes et les deux autres jeunes Indiens avaient formé le projet de se séparer de moi avant d'arriver au lac de l'Esclave, et de se rendre dans le pays des Indiens-castors. Le Canadien ajouta que le chef anglais retournerait vers le milieu de l'hiver dans le lac de l'Esclave, où il avait donné rendez-vous à quelques Indiens de sa tribu, qui étaient partis

au printems pour une expédition guer- 1789.
rière.

Nous traversâmes le fleuve, et nous nous mîmes à la recherche des naturels jusqu'à midi, que nous cessâmes de voir leurs traces. Nous imaginâmes qu'ils avaient passé sur la rive orientale. Nous vîmes plusieurs chiens sur l'une et l'autre rive. L'un des jeunes Indiens tua un loup que mes Canadiens mangèrent de fort bon appétit. Mes chasseurs apportèrent ce jour-là plusieurs jeunes oies qui commençaient à voler depuis peu. Nous nous arrêtâmes à huit heures du soir pour passer la nuit. Nous avions perdu quatre heures en traversant le fleuve différentes fois. Le tems fut très-beau toute la journée.

août.

Dès les trois heures du matin, nous nous mîmes en route. Je donnai ordre aux jeunes chasseurs de traverser le fleuve, et de suivre l'autre rive, afin que s'il restait quelques naturels sur

merc. 12.

ses bords, nous pussions les rencon-
1789. trer. Nous observâmes sur la plage di-
août. vers endroits où il y avait eu du feu. Nous vîmes aussi du feu dans les bois.

A quatre heures, nous trouvâmes des cabanes qui n'avaient été abandonnées que le matin. Les traces des habitans se voyaient dans différentes parties du bois. Jugeant qu'ils ne pouvaient pas être bien loin, je proposai au chef anglais de venir avec moi pour tâcher de les découvrir. Il n'en avait pas trop d'envie. Cependant il vint, et nous fîmes plusieurs milles dans les bois sans trouver ce que nous cherchions. Le feu s'était étendu dans une grande partie de ce canton, et avait brûlé un sol épais de trois pouces, et composé d'une terre noire et légère. La froide argile qui restait était si dure, que nos pas n'y faisaient pas la moindre empreinte.

A dix heures, nous fûmes de retour de notre inutile excursion. Mes chas-

seurs tuèrent sept oies. Nous eûmes plusieurs ondées, accompagnées de tonnerre et de vent. Pendant mon absence, mes gens posèrent les filets. 1789. août.

En levant nos filets, nous n'y trouvâmes pas un seul poisson. Nous partîmes à trois heures et demie du matin, avec un très-beau tems. Nous dépassâmes plusieurs endroits où les naturels avaient fait du feu, et leurs traces se voyaient tout le long de la plage. jeudi 13.

A sept heures, nous vînmes vis-à-vis de l'île où nous avions caché du pemican. Je chargeai deux de mes Indiens d'aller le chercher; et ils me le rapportèrent. Ces provisions nous étaient d'autant plus agréables, qu'elles nous mettaient plus à même de nous passer de celles que nous procurait la chasse, et de remonter le fleuve sans perdre du tems. Bientôt nous aperçûmes, à trois lieues de distance, sur la rive sud-ouest, de la fumée qui ne paraissait pas provenir de l'embrâsement des bois. Les chas-

1789. août.

seurs qui nous précédaient ne la virent point, parce qu'ils étaient occupés à poursuivre une troupe d'oies. Leurs coups de fusil furent sans doute entendus ; car tout-à-coup la fumée disparut, et nous vîmes beaucoup de naturels courir sur le rivage, et quelques-uns gagner leurs canots.

Nous étions vis-à-vis d'eux. Nous ne pûmes pas traverser le fleuve en ligne directe, attendu que le courant était extrêmement rapide. J'ordonnai à mes chasseurs de faire tous leurs efforts pour joindre les naturels, de leur parler et de les engager à m'attendre. Mais aussitôt que le petit canot de mes chasseurs prit le large, les naturels, effrayés, se hâtèrent de haler les leurs à terre et de s'enfuir dans les bois.

Il était dix heures lorsque nous arrivâmes auprès de leurs canots, qui étaient au nombre de quatre. Les naturels étaient si épouvantés, qu'ils

avaient laissé sur la plage, non-seulement ces canots, mais beaucoup d'autres objets. Je fus très-fâché contre mes chasseurs qui, au lieu de tâcher de joindre les naturels, s'amusaient à partager ce qu'ils avaient trouvé. Je grondai sévèrement le chef anglais, et je lui ordonnai de courir soudain, avec ses jeunes compagnons et mes gens, à la poursuite des fugitifs. Mais la peur avait rendu ces derniers trop légers pour qu'on pût les atteindre. Nous rencontrâmes dans le bois plusieurs de leurs chiens, dont quelques-uns nous suivirent jusqu'à notre canot.

1789. août.

Le chef anglais, sensible à mes reproches, me témoigna combien il en était fâché. C'était précisément ce que je désirais. Je saisis cette occasion pour lui dire que, depuis quelque tems, j'étais moi-même très-mécontent de lui. Je lui observai que j'avais fait beaucoup de chemin et beaucoup de dépenses, sans

1789. août.

atteindre le but de mon voyage, et que je le soupçonnais de me cacher la plus grande partie de ce que disaient les naturels sur l'intérieur du pays, de peur d'être obligé de me suivre plus loin. J'ajoutai que sa jalousie l'empêchait non-seulement de tuer du gibier, mais de tâcher de découvrir les habitans des lieux où nous passions; et que cependant ni moi ni mes gens, nous ne ne lui avions jamais donné le moindre sujet de se défier de nous.

Ce discours l'irrita beaucoup. Il me reprocha de lui dire de mauvaises paroles. Il soutint qu'il n'était pas jaloux; qu'il ne m'avait jamais rien caché des réponses des naturels, et que quant au mauvais succès de sa chasse, on ne devait l'imputer qu'à la nature du pays et au peu de gibier qu'il y avait. Il me déclara en même-tems, que quoiqu'il manquât de poudre et de plomb, il ne m'accompagnerait pas plus loin, parce qu'il vivrait comme les *Escla-*

ves (1) et demeurerait avec eux. Ces paroles furent accompagnées d'amères et bruyantes lamentations, qu'imitèrent aussitôt ses femmes et ses compagnons, en disant pourtant que leurs larmes ne coulaient que pour leurs amis morts. 1789. août.

Je les laissai se désoler pendant deux heures. Mais comme je ne pouvais guere me passer d'eux, je finis par tâcher de les calmer, et par inviter le chef Anglais à changer de résolution. Il fit d'abord le difficile; puis il se rendit, et nous nous embarquâmes.

Les objets laissés sur la plage par les Indiens, étaient des arcs, des flèches, des lacs pour prendre des élans, et des lacets pour prendre des lièvres. Il y avait aussi des gamelles d'écorce d'arbre, quelques fourrures de martre et de castor, de

(1) C'est le nom qu'on donne aux Indiens de cette partie de l'Amérique.

1789. août.

vieilles robes de peau de castor, et un petit manteau de peau de lynx. Leurs canots grossièrement faits avec de l'écorce de sapin-spruce, pouvaient porter deux ou trois personnes. Je fis mettre ces canots à l'ombre, et je distribuai aux jeunes chasseurs la plupart des autres objets. Le chef anglais n'en voulut point. Je laissai à la place et pour prix de ces choses, du gros drap, quelques petits couteaux, une lime, deux briquets, un peigne, des alènes, des bagues et des grains de collier. Je fis en même-tems placer une peau de martre sur un moule convenable, étendre une peau de castor sur un chassis, et attacher un racloir à cette dernière. Nos Indiens prétendirent que ces objets seraient perdus, parce que les naturels étaient si effrayés qu'ils ne reviendraient pas en cet endroit. Nous passâmes là six heures. Lorsque nous partîmes, trois des chiens que nous avions trouvés

dans les bois, continuèrent à nous suivre tout le long de la plage. 1789.

Nous nous arrêtâmes à huit heures et demie, et nous plantâmes nos tentes non loin de l'embouchure de la rivière de la Montagne. Tandis que mes gens déchargeaient le canot, j'allai me promener sur la plage. J'examinai les hauts fonds que le décroissement de la rivière avait mis à découvert depuis mon premier passage. Ils étaient blancs et couverts d'une substance saline. Je fis inviter le chef anglais à venir souper avec moi. Un ou deux coups de rum dissipèrent sa tristesse et son mécontentement. Il m'apprit que lorsque les chefs chipiouyans avaient versé des larmes, une de leurs coutumes était d'aller à la guerre pour effacer la honte attachée à cette faiblesse féminine; et qu'au printems suivant il ne manquerait pas de se conformer à l'usage. Il déclara en même tems que son inten-

août.

1789. août. tion était de rester avec moi aussi long-tems que j'aurais besoin de lui. Quand il se retira, j'eus soin de lui faire emporter un peu de la liqueur consolante, pour empêcher le retour de son chagrin.

Ce jour-là le tems fut très-beau. Mes Indiens tuèrent trois oies.

vend. 14. A quatre heures un quart nous rentrâmes dans notre canot, et nous refoulâmes la rivière de la Montagne jusqu'à deux milles au-dessus de l'endroit où nous avions reconnu ses eaux. Le sol était embrasé des deux côtés de cette rivière. En la traversant, je sondai, et je trouvai cinq brasses d'eau, puis quatre brasses et demie, et trois brasses et demie. Son eau était extrêmement vaseuse, et formait une longue trace noirâtre dans les eaux du fleuve, à l'occident de la cascade qui est dans l'est. Certes, il est très-extraordinaire que les eaux des deux rivières coulent dans le même

lit jusqu'à une si grande distance, sans se confondre, et qu'elles ne se mêlent véritablement que lorsque l'étrécissement de ce lit les y force. 1789. août.

Nous vîmes dans plusieurs endroits des cabanes abandonnées par les Indiens. Nous dépassâmes une rivière affluente qui venait du côté du nord, et paraissait être navigable. Nous nous arrêtâmes ce jour-là à cinq heures et demie du soir. Il y avait sur le rivage une grande abondance de ces baies que les Canadiens appellent *poires*. Ce sont des graines un peu plus grosses que des pois, d'une couleur purpurine, et d'un goût un peu fade. Nous vîmes aussi beaucoup de fraises et de groseilles.

Nous poursuivîmes notre route depuis trois heures du matin jusqu'à cinq heures et demie du soir. Nous vîmes beaucoup de cabanes d'Indiens le long du fleuve, jusques dans l'endroit où la plage était trop étroite samedi 15.

—— pour qu'on pût y en construire. Là,
1789. les bords du fleuve s'élevaient à une
août. hauteur considérable, et les remous se multipliaient. Mes chasseurs tuèrent douze oies, et on recueillit beaucoup de baies. Il fit très-chaud toute la journée.

dim. Nous partîmes à trois heures trois
16. quarts; et après cinq heures de marche, nous dépassâmes l'endroit où nous avions couché le 13 juin. Là, les bords du fleuve sont plus bas, et son lit s'élargit. La campagne qui s'étend au nord est plane, et le sol y est composé d'une terre noire mêlée de cailloux. On y voit entremêlés le tremble, le peuplier, le bouleau blanc, le sapin et beaucoup d'autres espèces d'arbres.

Le courant s'était tellement ralenti, que nous allions aussi vîte en le refoulant, que si nous avions navigué dans une eau dormante. A midi nous dépassâmes trois cabanes, les seules

que nous vîmes dans la journée. L'air était aussi chaud que la veille. 1789. août.

Nous nous remîmes en marche à trois heures et demie du matin. Nous remarquâmes trois établissemens d'Indiens. La construction particulière de ces cabanes nous fit juger qu'elles étaient l'ouvrage des *Indiens-couteau rouge*, quoique cette nation n'eût pas coutume de porter ses pas de ce côté-là. lundi 17.

J'avais donné ordre aux jeunes Indiens de nous précéder, afin qu'ils eussent le tems de chasser. A dix heures nous les joignîmes. Ils avaient tué cinq jeunes cygnes. Le chef anglais m'apporta un aigle, trois grues, deux oies et un petit castor.

Nous abordâmes, à sept heures du soir, dans l'endroit où nous avions planté nos tentes le 9 juin.

A quatre heures du matin je fis partir tous mes Indiens pour la chasse; car nos provisions tiraient à leur fin. mardi 18.

1789. août.

Nous ne nous mîmes en route qu'à six heures et demie. Nous traversâmes le fleuve pour longer la rive septentrionale, qui est très-basse, et qu'on peut à peine distinguer quand on est sur la rive opposée. Nous n'y arrivâmes qu'un peu avant midi. D'après une observation solaire, je déterminai la latitude du point où nous nous trouvions, à 61 deg. 33 min. nord. Nous étions à près de cinq milles au nord du principal chenal du fleuve.

Nous remarquâmes les traces des buffles et les endroits où ils s'étaient couchés. C'était près de l'embouchure d'une rivière sortant des monts Cornus, qui n'étaient qu'à peu de distance. Nous nous arrêtâmes à cinq heures après midi. Tandis qu'on déchargeait le canot, le chef anglais nous rejoignit. Il apportait la langue d'une femelle de buffle. Aussitôt je fis partir quatre Canadiens avec les Indiens pour aller chercher le reste de

l'animal. Ils ne revinrent qu'à la nuit; mais ils avaient cinq oies de plus. Ils me dirent avoir vu beaucoup de pas d'hommes empreints sur le sable, dans une île qui était vis-à-vis de nous. Le tems continuait à être très-beau. ——— 1789. août.

Les Indiens partirent de nouveau pour la chasse. Nous goudronnâmes le canot, ce qui fut cause que nous ne nous embarquâmes qu'à cinq heures et demie du matin. A neuf heures, nous nous arrêtames pour attendre nos chasseurs. J'observai là que la boussole variait de 20 deg. à l'est. merc. 19.

Mes gens se firent de nouvelles pagayes et radoubèrent le canot. Les chasseurs arrivèrent assez tard, sans avoir pu trouver des bêtes fauves. Leur chasse consistait en trois cygnes et autant d'oies. Les femmes cueillirent des baies, qui abondaient sur le rivage.

Nous nous embarquâmes à quatre heures du matin, et nous remontâmes jeudi 20.

1789. août. le fleuve en longeant la rive septentrionale. Le courant était beaucoup plus fort de ce côté-là ; mais je voulais voir la rivière qu'on m'avait assuré, à mon premier passage, sortir du pays des *Indiens-castors*, et se jeter dans le fleuve vers l'endroit où nous étions. Je ne vis point là de rivière affluente, et il y a apparence que ce qu'on m'en avait dit se rapportait à celle que j'avais vu le mardi.

Le courant était extrêmement rapide. Nous gagnâmes le côté d'une île voisine ; il y était plus rapide encore. Il avait presque l'impétuosité d'une cascade.

Nous trouvâmes sur le bord de l'eau, une alène et une pagaye. La première fut reconnue pour appartenir aux Knisteneaux. J'imaginai qu'elle avait été perdue par quelqu'un des compagnons du chef Merde-d'ours qui, au printems, était allé faire la guerre dans ces contrées, et avait traversé à son retour le pays d'Athabasca. Peut-

être que ce chef et les siens furent cause que nous vîmes si peu d'indigènes sur les bords du fleuve. 1789. août.

Le tems était sombre et froid ; et nous le trouvions d'autant plus désagréable, qu'il avait été précédé par de très beaux jours.

Nous plantâmes nos tentes à sept heures et demie du soir, sur la rive septentrionale, dans un endroit où la campagne environnante était basse et plane. Nos Indiens tuèrent cinq jeunes cygnes et un castor. Il y avait apparence de pluie.

Le vent d'est soufflait très-fort ; il faisait froid, et il tombait fréquemment des ondées, ce qui nous obligea de rester sous nos tentes. L'après-midi, mes chasseurs suivirent les traces d'un élan ; mais ils ne purent pas le joindre. vend. 21.

Le vent passa à l'ouest, soufflant toujours avec force, et le froid continua. Cependant nous nous mîmes en sam. 22.

—— route ; et quoique la voile fût à demi-
1789. carguée, nous atteignîmes, en trois
août. heures, l'entrée du lac de l'Esclave. Pour faire le même chemin à la pagaye, nous aurions au moins été huit heures. Les Indiens n'arrivèrent que quatre heures après nous. Le vent était si impétueux, qu'il n'aurait pas été prudent de se hasarder dans le lac : aussi abordâmes-nous pour passer la nuit. Nous posâmes un de nos filets.

Les femmes cueillirent beaucoup de fruits des espèces dont j'ai déjà fait mention. Les Indiens tuèrent deux cygnes et trois oies.

dim. En levant nos filets, nous n'y trou-
23. vâmes que cinq petits brochets. A cinq heures, nous nous embarquâmes, et nous entrâmes dans le lac, en suivant le même chenal par lequel nous en étions sortis. Il eût été plus court de côtoyer la rive du sud-ouest ; mais nous ne savions pas s'il y avait beaucoup de poisson ; au lieu que nous étions sûrs

d'en prendre abondamment de l'autre côté. D'ailleurs, j'espérais trouver mes gens dans l'endroit où je m'étais séparé d'eux, attendu que je leur avais donné ordre d'y rester jusqu'à la fin de la saison.

1789. août.

Nous fîmes beaucoup de chemin à la pagaye, dans une grande baie, afin de pouvoir gagner le vent; et comme nous avions oublié notre mât, nous abordâmes pour en couper un autre. Dès que nous fûmes en état de nous servir de la voile, nous cinglâmes avec beaucoup de rapidité. A midi, le vent était si impétueux et la houle si forte, que la vergue d'en bas cassa; mais heureusement le mât résista, et nous eûmes le tems de ronster la vergue avec une perche, sans être obligé d'amener la voile. Il entra beaucoup d'eau dans le canot. Mais si le mât eût cédé, il est très-probable que nous aurions été submergés.

Notre navigation continua à être fort

1789. août. périlleuse, le long d'une côte basse que nous avions sous le vent, et nous ne pûmes aborder qu'à trois heures après-midi. Deux hommes furent continuellement occupés à jeter l'eau qui entrait dans le canot. Par bonheur, nous parvînmes à doubler une pointe qui nous abritait contre le vent et la houle. Nous débarquâmes pour passer la nuit, et pour attendre nos Indiens.

Nous posâmes les filets. Nous fîmes une vergue et un mât, et nous donnâmes un suif au canot. Quand nous visitâmes les filets, nous y trouvâmes six ticamangs (1) et deux brochets. Les femmes cueillirent beaucoup de baies. A l'entrée de la nuit le tems se radoucit.

lundi 24. Le matin, nous trouvâmes dans les filets quatorze ticamangs, dix brochets et deux truites. A cinq heures, nous fîmes voile avec une légère brise du sud; mais nous ralentîmes notre mar-

---

(1) Poissons blancs.

che, parce que nos Indiens restaient de l'arrière. A onze heures, nous débarquâmes pour faire cuire le dîner et sécher nos filets. A quatre heures après-midi, nous découvrîmes un grand canot à la voile, précédé de deux autres petits canots. Nous les eûmes bientôt approchés, et nous reconnûmes M. Leroux. Il était depuis vingt-cinq jours en partie de chasse, avec un Indien suivi de sa famille.

1789. août.

L'intention de M. Leroux était de descendre jusqu'au bas du lac, et d'y laisser une lettre pour m'informer de ce qu'il avait fait. Ne voyant point venir d'Indiens dans l'endroit où je l'avais laissé, il s'était rendu dans le lac de la Martre, où il avait rencontré des *Indiens-esclaves*, avec dix-huit petits canots. Il avait acheté de ces Indiens cinq paquets de fourrures, qui étaient, pour la plupart, des peaux de martre. Quatre *Indiens castors*, qui étaient encore avec eux, leur avaient

vendu la plus grande partie de ces
1789. pelleteries.
août. Les Indiens-castors dirent à M. Leroux que leurs camarades avaient beaucoup plus de fourrures qu'eux ; mais que quoiqu'ils eussent été prévenus qu'on devait venir dans le pays pour échanger des marchandises contre ces fourrures, ils n'osaient pas les exporter. M. Leroux leur fit présent à chacun de deux ciseaux pour couper la glace, et de quelques autres choses, et il les congédia en leur recommandant de conduire leurs amis dans le lac de l'Esclave, où il se proposait de rester pendant l'hiver.

Nous posâmes trois filets, et en peu de tems nous eûmes pris vingt poissons de différentes espèces. Le soir, le chef anglais arriva. Il nous raconta, d'un air très-triste, qu'il avait couru très-grand risque de se noyer, en essayant de nous suivre ; et que les jeunes chasseurs n'avaient pas été

moins en péril que lui. Le canot de ces derniers avait été brisé par la houle, à peu de distance du rivage; mais comme il était plat, ils s'en servirent pour se sauver. Le chef anglais ajouta qu'ils pleuraient et se désolaient, dans la crainte que je ne les attendisse pas. Il témoigna en même tems qu'il appréhendait qu'ils ne pussent pas raccommoder leur canot. Le soir, je distribuai du rum à mes gens, pour leur faire oublier un peu leurs fatigues.

1789. août.

Nous nous levâmes un peu tard. Nos filets ne contenaient que peu de poisson. Mais M. Leroux fit part de ses provisions à mes gens. A onze heures, arrivèrent les jeunes Indiens, qui se plaignirent de ce que je les avais laissés si loin de moi. Ils avaient tué deux cygnes, l'un desquels ils m'apportèrent. Toute la journée, le vent souffla du sud avec tant de violence, que nous n'osâmes pas nous

mardi 25.

1789. août. mettre en route; d'ailleurs, nous avions à faire une très-longue traversée. A midi, je pris la hauteur du soleil, et je trouvai que nous étions à 61 deg. 29 min. de latitude septentrionale. Il nous fut impossible de visiter nos filets. L'après-midi, le ciel s'obscurcit. Il y eut des éclairs et de très-forts coups de tonnerre. Le vent passa à l'ouest, et souffla avec une extrême impétuosité.

mer. 26. La pluie tomba depuis le mardi au soir, jusqu'au mercredi à huit heures du matin, sans que le vent perdît de sa force. Les Indiens allèrent à la chasse, et ne revinrent que le soir; mais ils ne rapportèrent aucune espèce de gibier. L'un d'eux avait manqué un élan. L'après-midi, la pluie et le tonnerre recommencèrent.

jeudi 27. Nous mîmes à la voile à quatre heures du matin. A neuf, nous abordâmes pour préparer notre manger, et attendre M. Leroux et les Indiens.

A onze heures, nous nous rembarquâmes avec un tems calme et beau. A quatre heures après-midi, il se leva une légère brise du sud. Nous en profitâmes, et à cinq heures nous attérîmes pour planter nos tentes. 1789. août.

Nous posâmes aussitôt nos filets. Le chef anglais et ses compagnons étaient presque épuisés de fatigue. Le premier m'avait témoigné dès le matin, qu'il désirait s'arrêter pour se rendre ensuite dans le pays des Indiens-castors, m'assurant en même tems qu'il reviendrait dans le cours de l'hiver à Athabasca.

Le vent souffla très-fort toute la nuit, ainsi que le matin; de sorte qu'il ne nous fut pas très-facile de tirer nos filets; mais nous fûmes payés de notre peine par la quantité de ticamangs et de truites que nous y trouvâmes. L'après-midi, le vent augmenta encore. Deux de mes Canadiens, qui étaient allés cueillir des baies, virent deux vend. 28.

— élans, ainsi que des traces de buffle et
1789. de renne.
août. Vers le coucher du soleil, nous entendîmes deux coups de fusil, et nous vîmes du feu sur l'autre rive de la baie. Aussitôt nous allumâmes aussi un grand feu, afin qu'on pût nous apercevoir. Quand nous fûmes couchés, nous entendîmes encore un coup de fusil; mais celui-ci était parti très-près de nous. Peu de tems après, le chef anglais arriva, trempé jusqu'à la peau. Il me dit, avec un air un peu confus, que le canot de ses jeunes compagnons était en pièces, et qu'ils avaient perdu leurs fusils, ainsi qu'un renne qu'ils avaient tué le matin. Il ajouta qu'ils n'étaient qu'à peu de distance de nous, et me pria de leur envoyer du feu, parce qu'ils mouraient de froid et de faim. Mais peu après, ces jeunes gens arrivèrent, ainsi que les femmes du chef anglais : nous leur donnâmes des vêtemens pour se changer.

J'envoyai les Indiens à la chasse. Ils ——
ne tuèrent rien. Ils me déclarèrent 1789.
alors qu'ils ne voulaient pas rester plus août.
long-tems avec moi, de peur de se samedi
noyer. 29.

Nous nous embarquâmes à une dim.
heure du matin ; mais avant de nous 30.
mettre en route, nous levâmes nos filets, dans lesquels nous trouvâmes une grosse truite et vingt-un ticamangs.

Avec le soleil se leva une bise légère, qui nous fit arriver à deux heures après-midi à la maison de M. Leroux. Il était déjà tard lorsque lui et nos Indiens nous y joignirent.

Conformément à la promesse que j'avais faite aux Indiens, je leur donnai un assortiment d'ustensiles de fer, du plomb, de la poudre, du tabac et quelques autres objets, pour les récompenser des fatigues et des dangers qu'ils avaient essuyés en m'accompagnant.

1789. août. J'invitai le chef anglais à se rendre dans le pays des Indiens-castors, pour les engager à venir vendre leurs pelleteries à M. Leroux, que je me proposais de laisser pendant l'hiver dans le lac de l'Esclave. Le chef m'avait déjà promis de se trouver dès le mois de mars à Athabasca, avec beaucoup de fourrures.

lundi 31. Je passai la nuit à tracer des instructions pour M. Leroux, et à faire les préparatifs nécessaires pour partir dès le matin.

Nous prîmes quelques provisions, et à cinq heures nous nous embarquâmes avec un tems calme et très-beau. Peu après, nous fûmes obligés d'aborder dans une petite île, pour fermer une voie d'eau, occasionnée par un coup de flèche qu'avait tiré quelqu'enfant indien dans la partie du canot qui était immédiatement au-dessous de la lame. Tandis que cette

réparation se faisait, nous fîmes cuire du poisson. 1789. août.

A midi, il se leva un vent du sud-est, qui nous était absolument contraire; de sorte que notre marche fut très-ralentie. Je déterminai la latitude de l'endroit où nous étions à 62 deg. 15 min. nord. Nous débarquâmes à sept heures du soir, et nous plantâmes nos tentes.

A cinq heures du matin, nous nous remîmes en route. Le tems était tranquille et beau. Vers midi, nous dépassâmes l'île à la Cache. Mais nous ne pûmes pas découvrir la terre que nous avions vue à notre premier passage. sept. mar. 1.

Nous trouvant à cinq heures après-midi à la hauteur des îles de Carre-bœuf, nous découvrîmes une terre au sud quart d'ouest, qui s'étendait à une très-grande distance, et que nous jugeâmes être la rive du lac opposée à celle que nous longions. Nous nous

arrêtâmes à six heures et demie du
1789. soir. Il tonnait, et tout semblait nous
sept. annoncer un changement de tems.

mer. 2. Nous eûmes beaucoup de vent et de pluie, durant la plus grande partie de la nuit. A cinq heures et demie du matin, la pluie cessa. Nous fîmes douze milles, et dans ce trajet il entra beaucoup d'eau dans le canot. A midi, le vent se calma. J'observai la hauteur du soleil, et je déterminai la latitude à 61 deg. 36 min. nord.

A trois heures après-midi, il se leva une légère brise d'ouest, qui devint bientôt très-forte. Nous hissâmes la voile, et nous fîmes vingt-quatre milles pour nous rendre à la pointe du vieux fort (1). Nous y arrivâmes à sept heures et demie du soir, et nous nous y arrêtâmes jusqu'au lendemain. En passant là, nous abrégeâmes notre

---

(1) Le fort de l'Esclave.

route de trois lieues ; et certes nous n'avions pas espéré de traverser le lac en aussi peu de tems. 1789. sept.

Pendant toute la nuit, le vent souffla avec impétuosité. A quatre heures du matin, nous entrâmes dans notre canot. Nous mîmes trois heures à faire cinq milles ; et cependant nous ne nous arrêtâmes pas, et nous étions garantis de la houle par un long banc de sable. Nous entrâmes dans la petite rivière, où le vent ne pouvait pas nous retarder. Il tomba ce jour-là plusieurs ondées. Nous plantâmes nos tentes à six heures du soir. jeu. 3.

Le matin, le ciel était chargé de nuages. Nous nous embarquâmes à cinq heures. A dix, le tems s'éclaircit. Nous vîmes quelques oiseaux aquatiques. A sept heures, nous prîmes terre pour passer la nuit. ven. 4.

La matinée fut nébuleuse, comme la veille. A cinq heures, nous nous mîmes en route. A huit heures, il sam. 5.

tomba une pluie très-forte. Demi-heure
1789. après nous gagnâmes le rivage, et
sept. nous y passâmes le reste de la journée.

dim. 6. Il plut toute la nuit, et le vent de nord souffla avec violence. Nous vîmes plusieurs vols de gibier marin, qui se rendaient du côté du midi. A six heures du matin, la pluie diminua un peu. Nous nous embarquâmes. Bientôt il plut encore avec violence. Malgré cela, nous aimâmes mieux nous mouiller que de ne pas profiter d'un vent arrière qui nous faisait aller très-vîte. Nos chasseurs tuèrent sept oies. Nous plantâmes nos tentes à six heures et demie du soir.

lun. 7. Nous partîmes à cinq heures du matin, ayant le vent debout, et recevant de tems en tems des ondées. A trois heures après-midi, notre canot heurta contre un tronc d'arbre qui était dans le fond de la rivière, et il fut plein d'eau avant que nous pussions gagner la terre. Il nous fallut deux

heures pour le radouber. A sept heures du soir, nous nous arrêtâmes jusqu'au lendemain. 1789. sept.

Nous nous remîmes en route à quatre heures et demie du matin. Le brouillard était très-épais, et ne se dissipa qu'à neuf heures. Le tems devint alors très-beau. A trois heures après-midi, nous arrivâmes au *portage des Noyés*. Nous campâmes après avoir passé ce portage, afin de faire sécher nos vêtemens, dont une partie était presque pourrie. mar. 8.

Nous nous embarquâmes à cinq heures du matin. En passant le portage *du Chitique*, les hommes qui portaient notre canot l'endommagèrent. Mais mon guide le radouba, tandis qu'on charriait le reste du bagage. Nous le goudronnâmes ensuite au portage de *la Montagne*. Lorsque nous eûmes passé tous les portages, nous campâmes près de la rivière du Chien. Il n'était que quatre heures après-midi; mais nous étions excessivement fati- mer. 9.

1789. sept. gués. Nous donnâmes un nouveau suif au canot, et nous fîmes des pagayes pour remplacer celles que nous avions brisées en refoulant le courant sur les écueils.

Un cygne fut la seule proie de nos chasseurs.

Jeudi 10. Toute la nuit, il y eut beaucoup de pluie et de vent. Le matin, la pluie cessa de tomber, et le vent augmenta. A cinq heures et demie, nous nous remîmes en route. Le vent soufflait du nord-ouest. A sept heures, nous hissâmes la voile. Dans le courant de la matinée, il tomba plusieurs ondées et de la grêle, et l'après-midi il neigea. Le vent était en même tems très-fort. A six heures du soir, nous attérîmes près d'une cabane des Knisteneaux, où il y avait trois hommes, cinq femmes et divers enfans.

Ces sauvages revenaient d'une expédition guerrière ; et l'un d'eux était très-malade. La disette et la faim les avaient forcés de se séparer de leur

compagnons, dans le pays où ils combattaient. Ayant ensuite rencontré une famille ennemie, ils l'avaient exterminée. Ils ignoraient absolument ce qu'étaient devenus leurs amis; et ils disaient qu'ils devaient avoir regagné la rivière de la Paix, ou qu'ils étaient morts de faim. 1789. sept.

Je donnai une médecine au malade (1), et un peu de poudre et de plomb à ceux qui se portaient bien.

---

(1) Ce Knisteneau s'était imaginé que les gens de la tribu ennemie l'avaient ensorcelé, et il désespérait d'en revenir. Les sauvages sont si superstitieux, que cette idée suffisait pour le faire mourir. Je profitai de ce préjugé, et je lui promis de le guérir, à condition qu'il ne ferait plus la guerre à des malheureux sans défense. Il y consentit. Quand je lui donnai ma médecine, qui n'était que du baume de Tarlington, délayé dans de l'eau, je lui dis qu'elle perdrait toute sa vertu s'il n'était pas sincère dans ses promesses. Enfin il guérit, me tint parole, et me témoigna toujours beaucoup de reconnaissance.

(*Note de l'auteur.*)

1789. sept. Ils en avaient grand besoin, car depuis six mois, ils ne vivaient que du gibier qu'ils tuaient avec l'arc et la flèche. Ils paraissaient avoir extrêmement soufferts.

vend. 11. Il gela très-fort pendant la nuit, et il tomba un peu de neige. Nous rentrâmes dans nos canots à quatre heures et demie du matin, et marchâmes jusqu'à six heures du soir. Nous passâmes la nuit dans l'endroit où nous avions couché le 3 juin.

sam. 12. Le tems était nébuleux et très-froid. Nous étant mis en route à huit heures, avec un vent de nord-est, nous entrâmes dans le lac des Montagnes. A dix heures le vent tourna à l'ouest, et quoique très-fort, il ne le fut pas assez pour nous obliger à prendre des ris. Nous arrivâmes à trois heures après midi au fort Chipiouyan, où je trouvai M. Macleod, et cinq Canadiens occupés à construire une nouvelle maison. Ce fut là que se termina mon voyage, qui avait duré cent deux jours.

SECOND VOYAGE D'ALEX^DRE^ MACKENZIE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ du fort Chipiouyan. Route jusqu'au fort que les Anglais ont construit sur l'un des bras affluens de la rivière de la Paix.

APRÈS avoir fait les préparatifs nécessaires pour remonter la rivière de la Paix, je partis du fort Chipiouyan. Quoiqu'il me fallût le reste de la saison pour aller jusqu'à notre établissement le plus éloigné sur l'un des bras affluens de cette rivière, je résolus de m'y rendre, parce que je voulais ensuite franchir les montagnes qui sont au-delà pour tenter de nouvelles découvertes. Tout le chemin que je pou- 1792. octobr. 10.

vais faire pendant cette saison, était
1792. octobr. autant de gagné pour mon nouveau voyage.

Je laissai à M. Roderic Mackenzie, l'administration de nos établissemens au fort Chipiouyan ; et je me fis suivre par deux canots chargés de tous les articles qu'on emploie pour faire des échanges avec les Indiens.

Je cinglai à l'ouest pour gagner l'un des bras du lac des Montagnes, bras qu'on nomme la *rivière du Pin*, et qui communique avec celle de la Paix. J'attendis l'arrivée des autres canots à l'entrée de la rivière du Pin. Je voulais prendre une partie des provisions que j'y avais mises, parce que je prévoyais qu'ils ne pourraient pas aller aussi vîte que le mien.

12. Nous entrâmes à sept heures du matin dans la rivière de la Paix, en gouvernant toujours à l'ouest. Il paraît certain que le plat pays qui se trouve entr'elle et le lac des Montagnes, jus-

qu'à la rivière de l'Elan, est formé par le rapport des terres et du limon que charrient ces deux grandes rivières. On y voit plusieurs lacs, dont les principaux sont le lac de l'*Eau claire*, qui est le plus profond, le lac *Vassieu* et le lac *Athabasca*, le plus vaste des trois. Le nom de ce dernier signifie, dans la langue des Knisteneaux, un pays bas, marécageux, et sujet aux inondations. L'Athabasca et le Vassieu sont à présent si peu profonds, qu'il y a tout lieu de croire que la continuation des dépôts vaseux des deux rivières dont je viens de parler, les changera bientôt en vastes forêts.

1792. octobr.

Ce pays est si plane, qu'en certains tems il est entièrement submergé, ce qui occasionne le flux et le reflux périodique des eaux entre le lac des Montagnes et la rivière de la Paix.

Nous vînmes à la pointe de la Paix, d'où, suivant le rapport de mon in-

— terprète, la rivière tire son nom. Ce
1792. fut-là que les Indiens-castors et les
octobr. Knisteneaux terminèrent leur guerre.
13. Le vrai nom de la rivière et de la pointe est celui du pays qu'ils se disputaient (1).

Lorsque les Knisteneaux envahirent ce pays, ils trouvèrent les Indiens-castors établis dans les environs du portage de la Loche. La tribu voisine était celle des Indiens qu'ils appelèrent les *Esclaves*. Ces deux nations furent chassées de leur territoire. La dernière descendit la rivière qui, sortant du lac des Montagnes, coule vers le nord-ouest, et qui, dès-lors, reçut dans la partie où s'établirent les fugitifs, le nom de *rivière de l'Esclave*. Les Indiens-castors remontèrent l'autre bras affluent de la rivière ; et quand ils firent la paix avec les Knisteneaux, la pointe où ils traitèrent fut reconnue

(1) L'Oungigah.

pour limite entre le territoire des deux nations. 1792.

En poursuivant mon voyage, je ne trouvai pas le courant aussi rapide que je m'y étais attendu. Il est vrai que la saison n'était peut-être pas celle où je pouvais bien juger de la vîtesse, et de l'état ordinaire de la rivière, car les eaux étaient extrêmement basses. La riviere ne me parut pas avoir, dans la partie où je naviguai, plus d'un quart de mille de large. octobr.

Le tems était sombre et froid, ce qui rendait le voyage assez désagréable. Malgré cela, nous ne ralentîmes pas notre marche, et le 17 nous arrivâmes aux cascades. La rivière a, en cet endroit, environ quatre cents pas de large, et la cascade vingt pieds de chute. Le premier portage est de huit cents pas; et le second, qui se trouve un mille plus loin, a un peu plus de deux tiers de mille de longueur. 17.

Nous vîmes au bout de ce dernier
1792. portage, plusieurs feux qui nous fi-
octobr. rent juger que les canots (1) destinés pour ces contrées, et partis du fort Chipiouyan quelques jours avant nous, ne pouvaient pas être bien loin. Le tems continuait à être très-froid. Il tomba pendant la nuit plusieurs pouces de neige.

18. Le matin, dès que nous fûmes au-delà des cascades, nous profitâmes d'un vent de nord-est qui nous était extrêmement favorable pour hisser la voile, et nous refoulâmes le courant avec beaucoup de vîtesse. Avant midi nous dépassâmes l'embouchure de la rivière du Gueux (2). De là nous longeâmes la grande île, à l'extrémité de laquelle nous nous arrêtâmes pour coucher.

Il gelait très-fort. Tout nous an-

(1) M. Finlay les conduisait.

(2) Loon-River.

nonçait si bien le commencement de l'hiver, que je craignis d'être arrêté par les glaces. Aussi nous nous mîmes en route le 19, à trois heures du matin, et à huit heures nous débarquâmes au vieux fort. — 1792. octobr. 19.

La route d'Athabasca au vieux fort ayant été relevée et décrite par M. Vandrieul, autrefois attaché au service de la Compagnie du nord-ouest, je ne crus pas avoir besoin de l'observer avec une attention particulière. Je dirai seulement ici que du lac des Montagnes aux cascades, il faut en général gouverner à l'ouest, en mettant le cap tantôt un peu vers le nord, tantôt un peu vers le sud. Des cascades au vieux fort, on se dirige à l'ouest-sud-ouest.

De l'entrée de la rivière aux cascades, le pays est presque par-tout plat et couvert de bois, à l'exception d'un petit nombre d'endroits où l'on ne voit que de l'herbe. Dans les endroits où le rivage est très-bas, le sol

—— 1792. octobr. est gras, parce qu'il est composé de limon déposé par la rivière, et de feuilles, d'herbes et de branchages pourris. Ailleurs, c'est un mélange d'argile jaunâtre et de petits cailloux. Vis-à-vis des cascades, il y a, dit-on, de chaque côté de la rivière, d'immenses plaines où paissent de nombreux troupeaux de buffles.

Les canots partis avant nous s'étaient arrêtés, la nuit précédente, dans l'endroit où nous couchâmes; et la négligence des gens qui les conduisaient, était cause que le feu avait consumé la grande maison. Nous arrivâmes assez à tems pour empêcher qu'il se communiquât aux autres bâtimens.

Nous continuâmes à remonter la rivière. Nous fîmes un mille un quart en nous dirigeant au sud-ouest quart d'ouest, un mille au sud quart d'est, trois milles au sud-ouest quart de sud, un mille à l'ouest quart de sud, deux

milles au sud-sud-ouest, quatre milles au sud, sept milles et demi au sud-ouest, un mille au sud quart d'ouest, deux milles et demi au nord-nord-ouest, cinq milles un quart au sud, un mille et demi au sud-ouest, trois milles et demi au nord-est quart d'est, et un mille au sud-est quart d'est.

1792. octobr.

Nous joignîmes M. Finlay. Il campait près du fort où il devait résider pendant l'hiver. Il s'occupa, sans tarder, des préparatifs nécessaires pour nous recevoir le lendemain d'une manière convenable.

Quoique j'eusse habité le pays d'Athabasca depuis 1787, je n'avais pas encore vu un seul des naturels du canton où je venais d'arriver.

20\. A six heures du matin, nous débarquâmes devant la porte de M. Finlay, au bruit des salves et des cris de joie des Indiens, qui étaient enchantés de pouvoir bientôt boire à leur gré du rum, dont ils étaient privés depuis

—— le commencement du mois de mai;
1792. car il est d'usage, dans cette partie de
octobr. l'Amérique, de ne vendre ni donner du rum aux sauvages pendant l'été. Il n'y avait là, en ce moment, qu'un chef avec sa tribu; mais on y attendait, à chaque instant, deux autres peuplades. En effet, elles arrivèrent
22. le 21 et le 22, à l'exception d'un chef de guerre et de quinze hommes.

Les Indiens n'ayant pas tardé à témoigner le désir d'être régalé de rum, je les rassemblai au nombre de quarante-deux chasseurs, ou hommes en état de porter les armes. Je leur donnai quelques avis qui pouvaient leur être avantageux ainsi qu'à nous, et j'accompagnai ma harangue d'un baril contenant neuf galons de rum mélangé, et d'une certaine quantité de tabac. Je leur observai, en même tems, que comme je ne les visiterais pas souvent, je jugeais à-propos de leur faire de plus grandes générosités que

celles auxquelles ils étaient accoutumés.

1792. octobr

Le nombre des habitans de ce canton s'élève à environ trois cents, parmi lesquels on compte soixante chasseurs. Quoique leur langue annonce qu'ils sont de la race des Chipiouyans, ils ne leur ressemblent ni par leur extérieur, ni sur-tout par leurs coutumes; car ils ont adopté celles de leurs premiers ennemis, les Knisteneaux. Ils parlent même la langue de ces derniers; ils se coupent les cheveux, se peignent le visage, s'habillent comme eux, et ont la même passion pour les liqueurs fortes et le tabac. Toutefois ce que je viens de dire ne peut s'appliquer qu'aux hommes, car les femmes de cette peuplade sont beaucoup moins parées que celles des Knisteneaux, et même que celles des Chipiouyans. Je ne pus voir sans étonnement le contraste que m'offraient l'extérieur propre et décent des hommes,

— et la saleté des femmes. Peut-être faut-
1792. il dire aussi que cela ne provient que
octobr. de l'extrême soumission et de l'abaissement dans lesquels on les retient ; car je remarquai que les deux femmes d'un chef, plus libres et mieux traitées que ne l'étaient celles des autres, avaient aussi un air plus propre et plus agréable. Je parlerai, par la suite, avec un peu plus d'étendue sur le même sujet.

Toute la journée le tems fut très-variable ; et la nuit il gela très-fort. L'épaisseur de la glace m'annonçait qu'il fallait me hâter de poursuivre ma route. Je renouvelai mes exhortations aux Indiens, pour les engager à se bien conduire. Je laissai à M. Finlay des instructions sur ce que je désirais qu'il
23. fît ; et le 23 au matin, je partis au bruit de la mousquéterie qui m'avait salué à mon arrivée.

Depuis deux jours, j'avais expédié mes deux canots chargés, en recom-

mandant à ceux qui les conduisaient de faire route sans m'attendre. Nous fîmes un mille et demi au sud-sud-est, trois quarts de mille au sud, sept milles et demi à l'est, quatre milles et demi en tournant graduellement à l'ouest, trois milles au sud-est quart de sud, trois milles et demi au sud-est, trois milles pour gagner la longue pointe à l'est-sud-est, un mille un quart au sud-ouest, quatre milles trois quarts à l'est quart de nord, trois milles et demi à l'ouest, un mille à l'ouest-sud-ouest, cinq milles et demi à l'est quart de sud, trois milles trois quarts au sud, trois milles au sud-est quart de sud, trois milles à l'est-sud-est, un mille à l'est-nord-est. Nous vîmes alors une rivière affluente à notre droite. Nous continuâmes notre marche, deux milles et demi à l'est, demi-mille à l'est-sud-est, sept milles et demi au sud-est quart de sud, deux milles au sud, trois milles et demi au sud-sud-

1792. octobr.

1792. octobr.

est, en dépassant une île, un mille au sud quart d'ouest. Là, nous vîmes encore à notre droite un ruisseau affluent. Nous fîmes ensuite un mille et demi à l'est, cinq milles au sud, quatre milles et demi au sud-est quart de sud, un mille au sud-ouest, quatre milles et demi au sud-est quart d'est, demi-mille à l'ouest-sud-ouest, six milles trois quarts au sud-ouest, un mille et demi au sud-est quart de sud, un mille et demi au sud, deux milles au sud-est quart de sud, trois quarts de milles au sud-ouest, deux milles et demi au sud-est quart de sud, un mille trois quarts à l'est quart de sud, deux milles au sud, un mille et demi au sud-est, trois milles au nord-est, et quelques centaines de pas au sud-ouest quart d'ouest, pour atteindre nos établissemens de l'année précédente. Nous nous avançâmes ensuite quatre milles à l'est-nord-est, un mille trois quarts au sud-sud-est, un demi-

mille au sud, trois quarts de mille au sud-est quart de sud, un mille au nord-est quart d'est, trois milles au sud, un mille trois quarts au sud-sud-est, quatre milles et demi au sud quart d'est, trois milles au sud-ouest, deux milles au sud quart d'est, un mille et demi au sud quart d'ouest, deux milles au sud-ouest, quatre milles et demi au sud quart d'ouest, un mille et demi au sud-ouest, et trois milles au sud quart d'est. 1792. octobr.

Là, nous arrivâmes à la fourche de la rivière. Le bras affluent, du côté de l'est, était deux fois plus considérable que le bras occidental. Nous remontâmes ce dernier, en gouvernant six milles au sud-ouest quart d'ouest; et le premier novembre nous abordâmes dans l'endroit où je me proposais de passer l'hiver. nov. 1er.

Nous eûmes durant tout le voyage un tems très-désagréable; il faisait si froid, que je craignis sans cesse d'être

1792. nov.

arrêté par les glaces. Si je ne le fus pas, je ne le dus qu'aux efforts continuels de mes pagayeurs ; aussi, à leur arrivée, ils étaient presque épuisés de fatigue. Cependant leur travail n'était pas encore fini ; car nous ne trouvâmes pas une seule cabane pour nous loger. Il est vrai que là je pouvais les mieux nourrir et leur procurer plus d'agrémens qu'en route.

Nous trouvâmes en cet endroit deux hommes qui y avaient été envoyés au printems, pour équarrir le bois nécessaire à la construction d'une maison, et préparer des palissades pour l'entourer. Ils avaient avec eux le principal chef des Indiens de ce canton. C'était un vieillard d'environ soixante-dix ans, qui nous attendait avec impatience, et nous reçut avec les plus grandes marques de satisfaction et de respect. A en juger par la poudre que lui et ses guerriers consommèrent à notre arrivée, ils n'avaient certainement pas

manqué de munitions durant l'été. 1792. nov.

Des cascades jusqu'à l'endroit où nous abordâmes, les bords de la rivière sont presque par-tout très-hauts. Les endroits bas qu'on y voit sont des pointes de terre formées par les dépôts de la vase, et maintenant couvertes d'arbres. Les écores où il y a des éboulemens, offrent un mélange d'argile et de cailloux. Il y a aussi quelques endroits où la terre est noire et franche.

Dans l'été de 1788, on défricha un petit coin de terre, près du vieux fort, dans un endroit élevé de trente pieds au-dessus de la rivière, et on y sema des navets, des carottes et des panais. Les navets vinrent d'une grosseur prodigieuse, et les carottes et les panais réussirent fort bien. On y planta aussi des patates qui eurent le même succès, et des choux qui périrent faute de soin. L'hiver suivant, la personne chargée de ces cultures, laissa geler

les patates qu'on gardait pour semence;
1792. nov. et depuis ce tems-là on n'y en a pas porté d'autres. Il n'est pas douteux que si l'on cultivait la terre de ces contrées avec un peu de soin, on ne la trouvât très-fertile.

Lorsqu'à la fin de 1787, j'arrivai à Athabasca, M. Pond qui était établi sur les bords de la rivière de l'Elan, avait un des plus beaux potagers que j'aie vus dans aucune partie du Canada.

Les bords de la rivière de la Paix produisent, dans la partie où j'étais, non-seulement tous les arbres qu'on voit au-dessous des cascades, mais le cyprès, le bois de flèche et l'épine. De l'un et de l'autre côté s'étendent de vastes plaines qu'on ne peut pas voir de la rivière même, et dans lesquelles abondent les buffles, les élans, les loups, les renards et les ours.

Du côté du couchant, et à une distance considérable, s'élève une chaîne

de montagnes qui, vis-à-vis du pied des cascades, prend une direction oblique. Cette chaîne est fréquentée par d'immenses troupeaux de daims qui ne sont inquiétés que quand les Indiens vont de ce côté-là chasser le castor, et que pour varier leur nourriture, ils joignent à la viande de ce dernier animal celle du premier. La chaine dont je parle, se nomme les *Montagnes du daim*. 1792. nov.

Nous avions devant notre résidence de très-belles prairies, où paissaient diverses espèces d'animaux, et qu'ornaient des bosquets de peupliers semés au hasard.

Dès que ma tente fut dressée, je fis rassembler les Indiens ; je leur donnai à chacun un rouleau de quatre pouces de tabac du Brésil, avec un coup de rum, et j'allumai leur pipe. Comme ils avaient souvent importuné mon prédécesseur, je leur dis qu'ayant entendu parler de leur mauvaise con-

1792. nov.

duite, je venais pour savoir si les rapports qu'on m'avait faits étaient vrais. J'ajoutai que je me ferais un devoir de les traiter avec bonté tant qu'ils le mériteraient; mais que je leur montrerais une sévérité inflexible, s'ils manquaient aux égards que j'avais droit d'attendre d'eux.

Je leur fis alors présent d'une certaine quantité de rum, que je leur recommandai de ménager; et j'y joignis un peu de tabac, en signe de paix. Ils me firent les réponses les plus satisfaisantes; et après avoir témoigné combien ils étaient fiers de me voir dans leur pays, ils se retirèrent.

Je m'occupai de mon établissement. Je vis avec plaisir que les deux hommes qui étaient là depuis le printems, pour couper et équarrir du bois, avaient employé leur tems avec autant d'activité que d'adresse. Ils avaient préparé assez de palissades de dix-

huit pieds de long, et de sept pouces de diamètre, pour faire une enceinte de cent vingt pieds carrés. En outre, ils avaient fouillé un fossé de trois pieds de profondeur, pour y planter les palissades. Le bois de charpente, les planches et tout ce qu'il fallait pour la construction de la maison, étaient également prêts.

1792. nov.

Cependant les arrangemens que j'eus à prendre avec les Indiens, à qui il fallait donner les choses nécessaires pour la chasse d'hiver, ne me permirent de travailler à nos établissemens que le 7 novembre. Aussitôt tous mes gens furent employés à construire le fort, la maison et les magasins. La rivière avait commencé à charrier des glaçons le jour précédent, que nous appelâmes le dernier de la navigation.

7.

Le vent souffla du sud-ouest, et il tomba de la neige. Le 16, les glaçons s'arrêtèrent dans le bras oriental de la

11. 16.

—— rivière, qui n'était qu'à environ une
1792. lieue de notre établissement, en tra-
nov. versant la pointe de terre au-dessus de
la fourche; mais ils continuèrent à flot-
22. ter sur le bras occidental jusqu'au 22.
Alors la rivière prit, et nous pûmes la
traverser sur la glace, avec la certi-
tude que nous jouirions de cet avan-
tage jusques vers la fin d'avril. Cela
nous parut d'autant plus heureux,
que nos subsistances dépendaient de
nos chasseurs; et que tant qu'il y avait
eu des glaces flottantes, ils n'avaient
pas pu traverser la rivière. Mais bien-
tôt ils nous fournirent autant de viande
fraîche qu'il nous en fallait. Mes gens
n'y trouvaient d'autre inconvénient
que d'être obligés de porter sur leurs
épaules les animaux qu'on tuait, en
attendant qu'il y eût assez de neige
pour pouvoir les charrier sur des traî-
neaux.

27. Le 27, il gela si fort que les haches
de mes ouvriers cassaient comme

du verre. Le tems fut très-variable jusqu'au 2 décembre. Ce jour-là mon thermomètre (1) fut dérangé, et il me devint inutile. On trouvera dans l'appendice (2) une table météorologique, qui se termine à cette époque et commence au 16 novembre. 1792. décem.

Dépourvu de presque tous les secours qui contribuent tant aux agrémens de la vie, et sont un des principaux avantages de la civilisation, je fus obligé de me servir de mon jugement et de mon expérience pour beaucoup de choses qui n'avaient aucun rapport avec mes habitudes, ni même avec l'entreprise que j'avais résolu d'exécuter. Je me trouvais au milieu de gens qui n'avaient pas la moindre connaissance des remèdes qu'il faut employer dans les maladies

(1) De Farenheit.

(2) *Voyez* à la fin du 3e. volume, le no. 1.

1792. déc. et les accidens auxquels l'homme est exposé dans toutes les parties du globe, soit qu'il peuple les cités, soit qu'il habite un désert. Ils étaient même étrangers à cette médecine primitive qui sait exercer l'art de guérir par la seule vertu des simples, et qui se trouve souvent chez les nations sauvages. Tout cela fut cause que je devins à-la-fois médecin et chirurgien.

Il se présenta à moi une femme avec une tumeur au sein, où l'on avait déjà fait avec une pierre tranchante, plusieurs incisions, dans le vain espoir de la soulager. Je lui ordonnai des cataplasmes; je la pansai ensuite avec de l'onguent; je fis sur-tout laver bien ses plaies, et elle guérit.

Un homme qui travaillait dans le bois, sentit tout-à-coup une douleur si vive dans la première jointure du pouce, qu'elle le mit hors d'état de tenir sa hache. En examinant son bras, je vis une raie rouge d'un demi-pouce

de large qui allait depuis le pouce jusqu'à l'épaule. L'homme souffrait beaucoup et sentait déjà le frisson. Cette maladie était hors de la portée de ma science ; mais il fallait faire quelque chose pour tranquilliser l'esprit du malade. Je fis, en conséquence, essayer d'un léger liniment de rum et de savon ; mais il n'eut presque pas d'effet. Le malade battit la campagne toute la nuit ; et le matin non-seulement la raie rouge de son bras était augmentée, mais il commençait à avoir des pustules sur le corps et des douleurs dans l'estomac. Je songeai alors qu'il pourrait être nécessaire de lui tirer un peu de sang, et je hasardai, pour la premiére fois de ma vie, de me servir de la lancette. Cette saignée eut tout le succès que je pouvais espérer. Le malade passa la nuit suivante assez tranquillement, et il recouvra en peu de tems sa santé et sa vigueur premières.

1792.
déc.

1792. décem. Le froid se faisait sentir avec la plus grande force, je fus extrêmement surpris, en parcourant les bois dans une saison si rigoureuse, d'être salué par le chant des oiseaux, et de voir qu'ils déployaient une vivacité qui semblait ne devoir être l'effet que d'une douce température.

Le mâle de cette espèce d'oiseaux est un peu moins gros qu'un rouge-gorge. Il a le dessus du corps d'un fauve délicat, et le cou, la gorge et le ventre rouges. Ses ailes sont noires, bordées de jaune, et traversées par deux raies blanches. Sa queue est mélangée et sa tête couronnée d'une huppe. La femelle est plus petite que le mâle. La couleur de son plumage est fauve; mais elle a sur le cou une teinte d'un jaune brillant.

Je ne doute pas que ces oiseaux ne soient les habitans indigènes de ces climats, ainsi que d'autres petits oiseaux gris, que j'y ai vus.

CHAPITRE II.

Séjour sur les bords de la rivière de la Paix. Détails sur les sauvages.

Le 23 décembre j'abattis mes tentes, et j'allai demeurer dans la maison qui venait d'être achevée. J'employai aussitôt mes gens à construire d'autres maisons pour se loger. Nous avions assez de matériaux pour bâtir cinq maisons; chacune de dix-sept pieds de long sur douze de large.

1792. décem. 23.

Les habitans d'un climat plus doux que celui des bords de la rivière de la Paix, regarderaient comme un grand malheur d'être exposés au grand air, vers la fin de décembre; mais là on s'y accoutume, et il est nécessaire de décrire en partie ce que mes gens

souffrirent sans murmurer, pour en donner quelque idée.

1792. décem.

Les hommes qui étaient avec moi, avaient quitté, au commencement de mai, la rivière de la Paix, et s'étaient rendus dans le lac Pluvieux avec des canots chargés de pelleteries. La longueur de ce voyage et les difficultés qu'on y éprouve, exigent beaucoup de courage et de patience. Mes nouveaux compagnons ne s'étaient pas reposés aussi long-tems que de coutume sur les bords du lac Pluvieux. Ils y avaient pris une cargaison d'articles d'échange, et ils avaient navigué presque nuit et jour, pour regagner la rivière de la Paix. Ils y étaient de retour depuis deux mois, continuellement occupés d'un travail fatigant, et n'ayant qu'un simple appentis pour se mettre à l'abri de la neige et du froid. Telle est la vie que mènent ces hommes. On les voit travailler avec effort et sans relâche, jusqu'à ce

qu'une vieillesse prématurée ne leur en laisse plus la force. 1792.

Les Canadiens observèrent que le 25, le 26 et le 27 décembre, la température était telle que nous devions nous attendre à la voir pendant trois mois. Le 29, le vent soufflait, sans force, du nord - est, et le tems était nébuleux, lorsque nous entendîmes dans l'air, un bruit semblable à un tonnerre éloigné. Tout - à - coup le tems s'éclaircit du côté du sud-ouest, et il s'y leva un vent impétueux, qui dura jusqu'à huit heures. Peu après qu'il eut commencé, l'air devint si chaud, que la neige qui était sur la terre fondit, et que la glace se couvrit d'eau, comme lorsqu'il dégèle au printems. Le tems fut calme depuis huit heures jusqu'à neuf : alors le vent passa au nord-est, et souffla avec non moins de violence que celui du sud-ouest. Le ciel se chargea de nuages ; il plut, il grêla pendant toute la nuit et la

décem. 27. 29.

journée suivante ; puis il tomba beaucoup de neige. Un de mes Canadiens, qui en 1780 (1), avait passé l'hiver au fort Dauphin, me dit qu'il y faisait le même tems.

1792. décem.

1793. janv. 1er.

Le premier jour de l'an, les Canadiens, conformément à l'usage établi parmi eux, me réveillèrent avec le bruit de leur mousquéterie. En retour de leurs salves et de leurs complimens, on a coutume de les régaler de rum, et quand on a de la farine, on fait des gâteaux qu'on leur distribue. J'en avais, et je suivis la coutume.

A mon arrivée sur les bords de la rivière de la Paix, j'avais trouvé un jeune Indien, à qui un fusil, en crevant, avait fait perdre l'usage de la main droite. Le pouce était estropié de manière qu'il ne tenait plus que par un petit morceau de chair. Quand

(1) Ce fut alors que la petite vérole s'y fit sentir pour la première fois.

on me présenta ce malheureux Indien, sa plaie était en si mauvais état, et elle exhalait une odeur si infecte, qu'il fallait tout mon courage pour l'examiner. Ses amis avaient fait tout ce qu'ils avaient pu pour le guérir : mais comme leurs remèdes consistaient à chanter autour de lui et à lui souffler sur la main, on doit bien imaginer que sa blessure n'en allait pas mieux. Je craignais beaucoup d'entreprendre une telle cure : mais comme le jeune homme risquait de perdre la vie, si l'on ne le soignait pas, je hasardai ma reputation chirurgicale, et je me chargeai de le traiter.

1793. janv.

Je fis un cataplasme, avec de la peau de racine de sapin-spruce, que je posai sur la plaie, après l'avoir bien lavée avec du suc de la même racine. Ce remède fit beaucoup souffrir l'Indien; mais au bout de quelques jours, la blessure se nettoya si bien, que toute la chair putréfiée disparut.

1793. janv.

Je voulais beaucoup alors achever de séparer le pouce de la main, parce que je savais bien qu'il fallait le couper avant la guérison de la plaie : mais le jeune homme refusa de me laisser employer le fer, jusqu'à ce que, par l'application du vitriol, j'eus réduit presqu'à la grosseur d'un fil, le morceau de chair auquel pendait le pouce. Quand cette opération fut faite, la plaie se ferma plus vîte que je ne l'espérais.

L'onguent dont je me servis en cette occasion, était fait avec du baume du Canada, de la cire et du suif de chandelle, qu'on faisait dégoutter dans de l'eau. Enfin, j'eus le bonheur de guérir si bien le jeune Indien, que vers les fêtes de Noël, il fut en état d'aller à la chasse, et de me rapporter la langue d'un élan. Il ne se montra jamais ingrat; et quand il me quitta, je reçus les témoignages de la plus vive reconnaissance, non-seulement

de sa part, mais de celle des autres Indiens de sa tribu, qui s'en allaient avec lui. Il est vrai que je ne lui avais épargné ni tems ni soins. Pendant un mois entier je pansai sa plaie trois fois par jour. 1793. janv.

Dans la matinée du 5 janvier, le tems fut calme, clair et très-froid. Le vent passa au sud-ouest; et l'après-midi il commença à dégeler. J'avais déjà remarqué à Athabasca, que le vent de sud-ouest ne manquait jamais de nous amener un tems clair et doux, et que le vent de nord-est, nous portait toujours de la neige. Ces effets sont encore bien plus sensibles sur les bords de la rivière de la Paix. Quatre heures d'un fort vent de sud-ouest suffisent pour produire un dégel; et si le vent tourne au nord-est, il est accompagné de givre et de neige. C'est donc au vent de sud-ouest qu'il faut attribuer le peu de neige que je vis dans cette partie de l'Amérique. 5.

1793. janv. Ce vent chaud vient de l'Océan pacifique, et quoiqu'il passe par-dessus des montagnes couvertes de neige, la distance n'est pas assez longue pour qu'il ait le tems de se refroidir.

Nous avions auprès de nous plusieurs Indiens. L'un d'eux ayant appris la mort de son père, se rendit en silence dans sa cabane, et se mit à tirer des coups de fusil. Il était déjà nuit. Des coups de fusil me surprirent d'autant plus à cette heure-là, qu'ils étaient souvent répétés. Je chargeai mon interprète d'en aller demander la cause. L'Indien qui tirait les coups de fusil, lui répondit que c'était une coutume parmi les siens à la mort d'un proche parent, et que par-là ils avertissaient leurs amis de ne pas venir près d'eux, et de ne pas chercher à les consoler, parce qu'ils ne se souciaient plus de la vie.

Le chef, qui se trouvait être parent du mort, se présenta à moi avec son

bonnet de guerre sur sa tête, coiffure que les Indiens ne portent que dans les grandes solemnités, ou quand ils se préparent à combattre. Il me confirma ce que m'avait rapporté l'interprète (1). Les femmes seules versent des larmes à la mort de leurs parens. Les hommes regardent les moindres signes de sensibilité et d'affection, comme un manque de courage et une pusillanimité.

1793. janv.

Les Indiens me racontèrent qu'ils étaient allés chasser auprès d'un grand lac, appelé par les Knisteneaux le lac de l'Esclave, nom qu'il devait aux premiers habitans de ses bords. Ils

(1) Quand ces Indiens boivent ensemble, et que l'un d'eux n'a d'autre moyen de se procurer du rum qu'en le payant avec son fusil, il le présente à l'autre. Mais alors il le fait partir, et j'imagine que c'est pour prouver qu'il est en bon état, et pour fixer la quantité de rum qu'il doit recevoir en échange.

1793. janv. me dirent que ce lac était très-vaste, et situé à cent vingt milles à l'est de nos établissemens, sur la rivière de la Paix. Il est parfaitement connu des Knisteneaux, qui habitent une partie des plaines qu'arrose la Saskatchiouayne ; car lorsqu'ils allaient autrefois porter la guerre du côté de la rivière de la Paix, ils se rendaient dans le lac de l'Esclave, et y laissaient leurs canots. De là il y a un sentier battu qui conduit à la fourche, ou plutôt au bras oriental de la rivière. C'était leur chemin de guerre.

10. Parmi les sauvages qui vinrent me visiter, étaient deux Indiens-*montagne-rocheuse*, qui m'assurèrent que ceux à qui on avait donné cette dénomination, ne la méritaient pas, attendu qu'ils avaient toujours habité le voisinage de l'endroit où nous étions. Pour prouver ce qu'ils avançaient, ils dirent que les Indiens avec qui ils se trouvaient en ce moment,

ne connaissaient nullement le pays situé du côté des montagnes, non plus que la navigation de la rivière. Les Indiens-castors, continuèrent-ils, occupaient déjà une grande partie de leur territoire, et les forceraient bientôt de se retirer jusqu'au pied des montagnes. Ils prétendirent qu'ils étaient les vrais et seuls indigènes du pays qu'ils habitaient, ajoutant que celui qui s'étendait de là jusqu'aux montagnes offrait par-tout, ainsi que le haut de la rivière, le même aspect que les environs de ma résidence; que ce pays était rempli d'animaux, mais que la navigation de la rivière était interrompue près des montagnes et dans les montagnes mêmes, par des écueils multipliés et de grandes cascades.

1793. janv.

Ces Indiens m'apprirent aussi qu'on trouvait du côté du midi (1) une autre

(1) Vers le soleil du milieu du jour.

1793. janv. grande rivière, qui courait vers le sud, et sur les bords de laquelle on pouvait se rendre en peu de tems, en traversant les montagnes.

Les Indiens m'apportèrent beaucoup de pelleteries. Le peu de neige qui tombait, favorisait singulièrement les chasseurs de castors; parce qu'on distinguait sans peine les traces de cet animal, depuis sa cellule aux endroits où il allait se cacher.

12. Le 12 janvier, mon chasseur arriva. Il avait laissé sa belle-mère, quoiqu'elle fût veuve depuis peu de tems, et qu'elle eût trois enfans en bas âge, avec un quatrième prêt à naître.

La femme du chasseur raconta cela aux autres femmes, et avoua que sa mère était en grand danger de périr, pour avoir été abandonnée de cette manière; mais elle n'en parut pas plus touchée. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, sans paraître sentir combien était coupable sa barbare

négligence, cette femme n'aurait pas manqué, si sa mère était morte, de pousser des cris lamentables, et de se couper une ou deux phalanges du doigt, pour marque de son affliction.

1793. janv.

Les Indiens considèrent l'état d'une femme en couche, comme un des maux les moins dangereux auxquels la nature humaine est sujette ; et il faut avouer que la facilité avec laquelle leurs femmes accouchent, semble, à quelques égards, justifier cette insensibilité. Ils changent fréquemment de résidence, et alors il n'est pas rare qu'une femme se trouve en mal d'enfant dans le milieu du chemin, qu'elle accouche sans que ses compagnons de voyage daignent y faire attention, et qu'avant qu'ils aient achevé de s'arranger pour passer la nuit, elle les rejoigne avec son enfant sur le dos.

Je craignis ce jour-là qu'il ne se passât un événement fâcheux, que

1793. janv.

j'eus le bonheur de prévenir. Deux jeunes Indiens jouant ensemble à un de leurs jeux, prirent dispute, et s'enflammèrent tellement, qu'ils tirèrent leurs couteaux. Je parus et j'empêchai que cette querelle n'eût des suites sanglantes. Cependant ils étaient si fort en colère, qu'après que je les eus sévèrement réprimandés et fait sortir de chez moi, ils restèrent plus d'une demi-heure dans le fort, se regardant l'un l'autre avec un air féroce et un sombre silence.

Le jeu qui avait causé cette querelle, se nomme le jeu de *la gamelle;* et voici comme on y joue :

L'on a une gamelle, c'est-à-dire, un plat de bois ou d'écorce d'arbre, et six petites plaques de métal, de bois ou de pierre, rondes ou carrées, et dont les surfaces sont de différente couleur. Celui qui tient la gamelle y met ces plaques, les remue bien, les fait sauter en l'air, et les rattrape dans

la gamelle. Le gain dépend du nombre des plaques qui présentent la même couleur. S'il y en a trois, le coup recommence; s'il y en a deux ou quatre, la gamelle change de main. 1793. janv.

Le 13, un Indien vint me trouver, et m'offrit un singulier exemple de superstition. Il me demanda un remède pour frotter ses jarrets et ses hanches, parce que depuis cinq hivers, il ne pouvait presque pas se servir de ses jambes et de ses cuisses. Il attribuait cette maladie à la cruauté qu'il avait eue de mettre le feu à une vieille cellule de castor, dans laquelle il avait trouvé une louve et deux petits, qui furent consumés dans cet incendie. 13.

L'hiver était si doux pour le climat, que les cygnes ne quittèrent notre canton qu'au commencement de janvier, et que vers le milieu du mois, le sol n'était couvert que de très-peu de neige. Cependant, aux environs de

l'entrepôt situé au-dessous du nôtre (1),
1793. la neige avait un pied et demi d'é-
janv. pais.

28. Le 28 janvier, les Indiens commencèrent à faire les souliers avec lesquels ils marchent sur la neige ; car la neige qui venait de tomber, les leur rendait nécessaires.

févr. 2. Non loin de nous était une cabane dont les habitans mouraient de froid et de faim. Ils venaient de perdre un de leurs proches parens ; et suivant la coutume, ils avaient jeté loin d'eux tout ce qui leur appartenait, et troqué leurs vêtemens contre du rum, parce que, sans doute, ils ne voulaient conserver rien qui leur rappelât la mémoire du mort. Dans ces occasions, les Indiens détruisent tout ce qui a appartenu à la personne décédée, à l'exception pourtant de ce qu'ils placent dans sa tombe. Nous avons eu assez de

---

(1) Soixante-dix lieues moins loin.

peine à leur faire comprendre que quand un homme meurt endetté, il faut employer les pelleteries qu'il laisse à payer ses dettes. Mais ceux qui sentent la justice de ce principe et qui s'y soumettent, ne laissent jamais paraître plus de pelleteries qu'il n'en faut pour acquitter les engagemens de leur parent mort.

1793. fév.

Le 8 février, je m'occupai à déterminer la longitude de ma résidence. Ce jour-là un de mes gens qui avait passé quelque tems avec les Indiens, vint m'apprendre qu'un de ces derniers l'avait menacé de le poignarder. Quand il se plaignit de cela à l'homme avec qui il demeurait, et à qui je l'avais recommandé, celui-ci lui répondit qu'il était bien imprudent de jouer et de se disputer avec les jeunes Indiens, hors de sa cabane, où personne n'oserait venir lui chercher querelle ; et que s'il eût perdu la vie là où il etait allé, on n'aurait pu l'at-

tribuer qu'à sa folie. Ainsi, parmi ces
1793. enfans de la nature, la cabane d'un
fév. homme est son château-fort, et cet asyle protecteur n'est jamais violé.

mars. 16. Un froid rigoureux dura depuis le commencement de février jusqu'au 16 mars. Ce jour-là, le vent souffla du sud-ouest, et soudain la température devint plus douce.

22. Le 22, un loup s'avança jusqu'au milieu des cabanes des Indiens, et fut sur le point d'emporter un enfant.

J'observai, pour la seconde fois, la planète de Jupiter et ses satellites, afin de pouvoir déterminer la longitude. Dès le 13, nous avions aperçu quelques oies, qui, dans ces contrées, sont toujours les avant-coureurs
avril. du printems. Le premier avril, mes
1er. chasseurs en tuèrent cinq. Je n'avais pas encore vu dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, du gibier marin à une époque si peu avancée. Le tems, devenu très-doux depuis une

quinzaine de jours, semblait promettre qu'il continuerait. Le 5, on ne voyait plus de neige. 1793. avril.

5. L'on me réveilla à quatre heures du matin, pour m'annoncer qu'un jeune Indien venait d'être tué. Je me rendis aussitôt dans les cabanes, où je trouvai deux femmes occupées à plier le corps du mort (1) dans une pelisse de castor, que je lui avais prêtée quelques jours auparavant. Il avait été frappé de quatre coups de dague, dont chacun aurait suffi pour le tuer. On lui en avait plongé deux dans le cou, un troisième dans le côté gauche de la poitrine, et un quatrième dans les reins. Il en avait reçu, en outre, deux sur la tête.

Le meurtrier, qui avait chassé pour moi durant tout l'hiver, s'était enfui; et l'on m'assura que plusieurs parens

---

(1) Cet Indien se nommait *la Perdrix Blanche*.

du mort étaient à sa poursuite. Voici
1793. ce qui donna lieu à cet événement
avril. funeste.

Ces deux Indiens étaient amis depuis quatre ans. Mon chasseur avait trois femmes. Son ami étant devenu amoureux de l'une de ces femmes, le chasseur la lui céda, avec la condition expresse qu'il pourrait la réclamer comme sa propriété, lorsqu'il le jugerait à-propos. Cet arrangement dura pendant trois ans de suite, au bout desquels le mari s'avisa d'être jaloux et de reprendre sa femme. Les deux amans trouvèrent le moyen de se voir : mais leurs rendez-vous furent découverts, et le mari maltraita si fort sa femme, que l'autre résolut de la lui enlever. L'exécution de ce projet fut cause de sa mort. L'enlèvement des femmes est très-commun parmi les Indiens ; et il se termine presque toujours par quelque horrible catastrophe.

Cependant tous les Indiens établis auprès du fort, s'éloignèrent à la hâte et en désordre ; et le soir, il n'en restait pas un seul. — 1793. avril.

Les Indiens-castors et les Indiens-montagne-rocheuse, qui vinrent trafiquer avec nous durant l'hiver, n'étaient guère qu'au nombre de cent cinquante hommes en état de porter les armes ; et dans ce nombre, les deux tiers s'appelaient eux-mêmes Indiens-castors. Ces derniers ne diffèrent des autres que parce qu'ils ont plus ou moins adopté les mœurs et les coutumes des Knisteneaux. Ils ont, ainsi que je l'ai déjà observé, la passion des liqueurs fortes ; et dans les momens de réjouissance et d'ivresse, ils donneraient volontiers tout ce qu'ils ont pour s'en procurer.

Quoique les Indiens-castors vivent en paix avec les Knisteneaux de ce canton, d'après l'accord qui, comme on l'a vu plus haut, a donné son nom

1793. avril.

à la pointe et à la rivière, ils ne sont ni amis ni alliés des autres tribus de la même nation, qui ont chassé loin devant eux les indigènes des bords de la Saskatchiouayne et du Missinipi, et se sont joints dans le haut de cette dernière rivière, qui prend là le nom de rivière du Castor. De là, les Knisteneaux se sont avancés à l'ouest par le lac de l'Esclave, et ils ont souvent renouvelé ces excursions guerrières jusqu'en l'année 1782, tems où les Indiens-castors se procurèrent des fusils.

Si dans leurs expéditions, les Knisteneaux ne rencontraient pas les Indiens-castors, ils marchaient toujours droit à l'ouest jusqu'à ce qu'ils pussent exercer leur aveugle fureur et leur brigandage sur les Indiens-montagne-rocheuse, qui, n'ayant point d'armes à feu, ne pouvaient pas leur résister. Toutes les marchandises d'Europe que recevaient ces derniers avant 1780,

leur venaient des Knisteneaux et des Chipiouyans, qui les avaient achetées au fort Churchill, et les leur faisaient payer un prix extravagant. 1793. avril.

Lorsqu'en 1786, les marchands du Canada se rendirent, pour la première fois, sur la rivière de la Paix, les habitans de ces contrées n'employaient contre les animaux que l'arc et le lacs. Mais à présent, ils ne se servent guère du premier, et ils ne connaissent plus le second. Ils conservent une grande crainte pour les Knisteneaux, leurs ennemis naturels; mais depuis qu'ils sont bien armés, ceux-ci leur donnent le titre d'alliés.

Les hommes de la tribu des Indiens-castors ont très-bonne mine, et aiment singulièrement la parure. Les femmes ne paraissent pas s'en soucier, et sont les esclaves des hommes. La polygamie est établie chez eux, ainsi que parmi tous les autres sauvages de l'Amérique septentrionale. Ils sont très-enclins à

1793. avril.

la jalousie, et cette passion a fréquemment chez eux des suites funestes. Cependant, malgré leur vigilance et leur sévérité, il est rare que les femmes n'aient pas quelque amant qui, en l'absence du mari, exige la même soumission et exerce la même tyrannie que lui.

Les inclinations amoureuses sont très-précoces chez ces Indiens : ils s'y livrent quelquefois dès l'âge de onze à douze ans. Les femmes ne sont pas très-fécondes ; ce qu'il faut attribuer, en grande partie, à leurs fatigues continuelles. Elles partagent, avec quelques petits chiens qu'elles ont, tout le travail qui, dans les autres pays, est réservé aux bêtes de somme. Souvent on voit des hommes ne porter que leur fusil, tandis que leurs femmes et leurs filles charrient de si pesans fardeaux, que s'il en tombe une partie, elles ne sont pas en état de la recharger; et alors les hommes ne daignent

pas même la ramasser pour elles. Aussi, lorsqu'elles sont en voyage, les voit-on fréquemment s'appuyer, avec leur charge, contre un arbre, pour pouvoir un peu reprendre haleine. Lorsqu'elles arrivent dans l'endroit où leurs despotes veulent s'arrêter, elles se hâtent de planter des perches courbes, se joignant par le haut, et formant un ceintre qui a de douze à quinze pieds de diamètre à sa base; puis elles les couvrent avec des peaux d'élan préparées et cousues ensemble. Pendant qu'elles s'occupent de ce travail, les hommes restent tranquillement assis, et s'amusent à fumer leur pipe, s'ils ont du tabac. Toutefois, l'état de sujétion et d'esclavage dans lequel ces femmes sont retenues, n'empêche pas qu'elles n'aient beaucoup d'influence sur l'esprit des maris. Leur ascendant ne devient nul que pour ce qui concerne leur propre état.

1793. avril.

Les Indiens-castors sont excellens

—— chasseurs, et la fatigue qu'ils prennent
1793. à la chasse les rend en général fort
avril. maigres. Leur religion se borne à peu de pratiques. Leurs actes de dévotion, leurs fêtes, leurs jeûnes m'ont tous paru empruntés des Knisteneaux. Ils sont plus belliqueux et plus enclins au vice que les Chipiouyans dont ils tirent leur origine : mais ils n'ont pas leur parcimonie. Dès qu'ils peuvent acheter les choses qui leur sont nécessaires, ils se montrent généreux, magnifiques ; et quand leurs moyens sont épuisés, ils deviennent d'insignes mendians. Cependant ils sont remarquables pour leur probité ; car dans toute la tribu établie près de ma résidence, il n'y avait qu'un homme et deux femmes accusés d'en manquer, et ils étaient l'objet des reproches et du mépris des autres.

Ces Indiens connaissent peu de maladies. Leur médecine se borne à bander les tempes du malade, à le

faire transpirer, à souffler sur lui et à chanter. Quand l'un d'eux meurt, tout ce qu'il possède est, ainsi que je l'ai déjà observé, détruit ou enterré avec lui. Alors les lamentations et toutes les marques de deuil sont poussées à l'excès. Les proches parens du mort se noircissent le visage, et quelquefois coupent leurs cheveux, et percent leurs bras avec des couteaux et des flèches. Les femmes font encore plus. Non-seulement elles gémissent, crient et se coupent les cheveux, mais, avec un instrument tranchant, elles se font sauter l'ongle d'un doigt, relèvent la peau jusqu'à la première jointure et tranchent la phalange. Cependant cette preuve d'une extrême affliction n'a lieu qu'à la mort d'un fils chéri, d'un mari ou d'un père. Beaucoup de vieilles femmes ont si souvent répété cette bizarre et cruelle cérémonie, qu'il ne leur reste pas un seul doigt entier. Les femmes vont

1793. avril.

1793. avril.

pleurer plusieurs années de suite sur la tombe des parens qu'elles ont perdus. Elles paraissent, ainsi que toutes les autres femmes Indiennes, aimer excessivement leurs enfans. Malgré cela, lorsqu'elles les nourrissent, elles ne se soucient pas plus de les vêtir que de se parer elles-mêmes. Elles ont une planche de deux pieds de long, sur laquelle elles étendent de la mousse, et elles y couchent leur enfant, en l'attachant avec une bande pour qu'il ne puisse pas se dégager. La mousse est changée toutes les fois qu'elle en a besoin. Le chef, que j'ai connu, avait neuf femmes et des enfans à proportion.

La première fois que les Anglais allèrent trafiquer chez cette nation, les Canadiens (1) furent accueillis avec toutes les marques d'une généreuse hospitalité et de la plus grande atten-

---

(1) Les hommes employés dans les canots.

sion ; mais leur conduite a depuis, appris aux Indiens à avoir moins d'égards pour eux, et quelquefois à les traiter avec mépris. Cette tribu diffère beaucoup des Chipiouyans et des Knisteneaux, en ce qu'elle ne veut absolument pas permettre que ses femmes communiquent avec les blancs.

Les Indiens-castors portent à l'excès l'amour du jeu. Ils jouent quelquefois plusieurs jours et plusieurs nuits de suite ; et ni la crainte de se ruiner, ni les sollicitations de leurs femmes ne peuvent les arracher à leur partie. Ils sont vifs, gais, agiles, et leur œil noir est plein de finesse et d'expression. Les hommes s'arrachent la barbe, et les femmes s'épilent toutes les parties du corps, excepté la tête. Leurs cheveux sont épais, noirs et lisses. Ils ont parmi eux plusieurs vieillards. L'un d'eux me dit qu'il se rappelait avoir vu soixante hivers ; mais en

1793. avril. général, ils ignorent le tems qu'ils ont passé sur la terre.

Un de ces Indiens me donna une idée de son âge, en me disant qu'il se ressouvenait que les collines et les plaines que nous avions en face et qu'ombrageaient de distance en distance des bosquets de peupliers, n'étaient autrefois couvertes que de mousse et ne nourrissaient d'autre animal que le renne. Le pays, continua-t-il, a insensiblement changé de face. L'élan est venu de l'est, et a été suivi par le buffle. Le renne s'est retiré du côté des montagnes, dont la chaîne s'étend parallèlement avec le cours de la rivière.

20. Le 20 avril, j'observai, pour la troisième fois, Jupiter et ses satellites. Nous étions déjà visités par nos compagnons d'été, les moustiques et les maringouins. Cependant la rivière était encore couverte de glace. Sur l'autre rive, on voyait des plaines char-

mantes. Les arbres bourgeonnaient, et plusieurs plantes commençaient à fleurir. M. Mackay m'apporta un bouquet de fleurs mouchetées, avec un bouton jaune entouré de six feuilles d'une belle couleur pourpre. Le changement d'aspect dans la nature, fut non moins prompt qu'agréable : il n'y avait que peu de jours que la campagne était encore ensevelie sous la neige. Le 25 avril, la débacle eut lieu, et nous ne vîmes plus de glace. 1793. avril. 25.

Le meurtre de l'Indien, nommé *la Perdrix-Blanche*, avait dérangé les plans arrêtés avec le reste de sa tribu pour la chasse du printems. Peu après sa mort les Indiens s'assemblèrent à quelque distance du fort, et m'envoyèrent une députation, pour me demander du rum, afin qu'ils pussent boire et pleurer la mort de leur frère. Il serait extrêmement déshonorant pour un Indien, de pleurer tant qu'il conserve sa raison ; mais dès qu'il est

ivre, il le peut sans honte. Cependant
1793. je refusai de leur donner du rum.
avril. Alors ils dirent qu'ils iraient faire la guerre. Nous fîmes ce que nous pûmes moi et mes gens, pour les détourner de ce dessein, car l'humanité et notre propre intérêt nous y engageaient; et un second message m'ayant été apporté par les hommes les plus recommandables de la tribu, j'adhérai à leur demande sous la condition expresse qu'ils resteraient paisiblement chez eux.

Pendant les premiers jours d'avril, je fus très-occupé, ainsi que mes gens, à faire les échanges avec les
mai. Indiens. Lorsque ce mois fut écoulé,
1er. je donnai ordre de radouber nos anciens canots, et je m'en procurai
8. quatre neufs; de sorte que le 8 mai, j'expédiai pour le fort Chipiouyan, six canots chargés de pelleteries et de provisions.

Je gardai alors auprès de moi, six hommes du nord, qui s'engagèrent à

m'accompagner dans le voyage que je projetais pour faire des découvertes. J'arrêtai aussi mes chasseurs ; et je terminai les affaires de l'année, pour la Compagnie du nord-ouest, en écrivant mes depêches publiques et particulières.

1793. mai.

Je déterminai enfin, d'après plusieurs observations, la latitude de ma résidence (1), à 56 deg. 9 min. nord, et sa longitude occidentale à 117 deg. 35 min. 15 sec.

Le 9 mai, je m'aperçus que mon achromètre retardait d'une heure 46 m. La moyenne proportionnelle de son retard était de 22 secondes par vingt-quatre heures. Je le réglai, ensuite je fis mettre mon canot à l'eau. Il avait vingt-cinq pieds de long en-dedans, sans compter la courbure de la poupe et celle de la proue ; vingt-six pouces 9.

(1) Le fort de la Fourche sur la rivière de la Paix.

1793. mai. de profondeur, et quatre pieds neuf pouces de large. Malgré cela il était si léger, que deux hommes pouvaient aisément le charrier dans un espace de trois à quatre milles, sans avoir besoin de se reposer.

Il entra dans ce mince canot, des provisions, des marchandises pour faire des présens, des armes, des munitions et du bagage, le tout pesant ensemble trois milliers, et dix hommes. Mon équipage était composé d'Alexandre Mackay, de Joseph Landry, de Charles Doucette (1), de François Beaulieu, de Baptiste Bisson, de François Courtois et de Jacques Beauchamp (2). J'avais, en outre, deux Indiens chasseurs et interprètes,

(1) Joseph Landry et Charles Doucette m'accompagnaient dans mon premier voyage.
(*Note de l'auteur*).

(2) On voit qu'excepté le premier, tous ces noms sont français.

l'un desquels s'appelait Cancre, nom qui lui avait été donné dans son enfance, parce qu'alors il ne faisait jamais rien.

1793. mai.

Je m'embarquai à sept heures du soir. L'interprète que j'avais eu jusqu'alors auprès de moi, et une autre personne que je laissai avec lui pour fournir des munitions aux Indiens pendant l'été, ne purent s'empêcher de verser des larmes en songeant aux dangers auxquels nous nous exposions. Mes gens ne pleuraient pas, mais ils adressaient des vœux au ciel pour en obtenir un heureux voyage.

CHAPITRE III.

Départ du fort de la rivière de la Paix. Route jusqu'aux montagnes rocheuses.

1793. mai. jendi 9. NOUS commençâmes par gouverner au sud quart d'ouest, en refoulant un courant rapide, et nous fîmes un mille trois quarts dans cette direction. Nous nous avançâmes ensuite d'un mille au sud-ouest quart de sud, et nous abordâmes à huit heures dans une île où nous restâmes jusqu'au lendemain.

vend. 10. Le tems était clair et agréable, quoique l'air fût un peu piquant. Le matin, à trois heures un quart, nous rentrâmes dans le canot. Nous fîmes trois quarts de mille au sud-ouest, un mille un quart au sud-ouest quart de sud, trois quarts de mille au sud, un quart

de mille au sud-ouest quart de sud, un mille au sud-ouest quart d'ouest, trois mille au sud-ouest quart de sud, trois quarts de mille au sud quart d'ouest, et un mille au sud-ouest.

1793.
mai.

Le canot étant trop chargé, avait fatigué et faisait de l'eau. Nous fûmes donc obligés de nous arrêter pour le décharger et lui donner un suif. Il était alors midi. Je pris la hauteur du soleil, et je déterminai la latitude du lieu où nous nous trouvions, à 55 deg. 58 min. 48 sec. nord.

Dès que le canot fut réparé, nous poursuivîmes notre voyage. Nous courûmes un mille et demi en gouvernant à l'ouest quart d'ouest. J'eus alors le malheur de laisser tomber dans l'eau ma boussole de poche. Nous fîmes ensuite un demi-mille à l'ouest, et quatre milles et demi à l'ouest sud-ouest. Là, les bords de la rivière sont montueux, escarpés, et même en quelques endroits minés par la rivière.

1793. mai. Par-tout où il y a eu des éboulemens, on voit plusieurs couches, l'une de terre rougeâtre mêlée de cailloux, l'autre de bitume, une troisième de terre grise, et au-dessous, à fleur d'eau, une couche de pierre rouge. Des sources coulent en plusieurs endroits, et la terre où elles se répandent est couverte d'une croûte blanche et saline. Ce sont des sources de sel commun.

A six heures et demie du soir, mes deux jeunes chasseurs débarquèrent. Ils tuèrent un élan et blessèrent un buffle. Nous dressâmes-là nos tentes.

De l'endroit d'où nous étions partis le matin jusques-là, la rive occidentale présente le plus beau païsage que j'aie vu. Le terrein s'élève par gradins à une hauteur considérable, et s'étend à une très-grande distance. A chaque gradin on voit de petits espaces doucement inclinés, et ces espaces sont entrecoupés de rochers perpendiculaires,

qui s'élèvent jusqu'au dernier sommet, ou du moins aussi loin que l'œil peut les distinguer. Ce spectacle magnifique est décoré de toutes les espèces d'arbres, et peuplé de tous les genres d'animaux que puisse produire le pays. Des bosquets de peupliers varient la scène, et dans les intervalles paissent de nombreux troupeaux de buffles et d'élans. Ces derniers cherchent toujours les hauteurs et les sites escarpés, tandis que les autres préfèrent les plaines.

1793. mai.

Lorsque je traversai ce canton, les femelles des buffles étaient suivies par leurs petits, qui bondissaient autour d'elles; et les femelles d'élan ne devaient pas tarder à avoir des faons. Toute la campagne se parait de la plus riche verdure. Les arbres qui fleurissent étaient prêts à s'épanouir, et le velouté de leurs branches réfléchissant le soir et le matin les rayons obliques de l'astre du jour, ajoutait à ce spec-

1793. mai. tacle une magnificence que mes expressions ne peuvent rendre.

Le rivage du côté de l'est est couvert sur le bord de l'eau, d'aunes et de saules; mais à peu de distance le terrein s'élève, et n'offre que des sapins blancs et des bouleaux.

La rivière continuait à croître; et le courant augmentant à proportion, nous nous servîmes plus souvent de nos perches que de nos pagayes.

sam. 11. Le tems était couvert, et nous avions le vent debout. Malgré cela, nous nous embarquâmes à quatre heures du matin. Nous abandonnâmes toute notre viande fraîche, à l'exception de celle que nous avions fait cuire. Le canot était trop chargé pour que nous pussions y mettre de nouvelles provisions.

Après avoir remonté un mille en gouvernant à l'ouest-sud-ouest, nous vîmes une petite rivière affluente qui sort, et qu'on nomme *Kouiscatina*

Sepy, c'est-à-dire la rivière à hautes écores. De là nous fîmes un demi-mille à l'ouest, un demi-mille au sud, trois quarts de mille au sud-ouest quart d'ouest, un mille un quart à l'ouest, un quart de mille au sud-ouest, un demi-mille au sud-sud-ouest, et un mille et demi à l'ouest quart de sud.

1793. mai.

Là je pris la hauteur du soleil, et je trouvai que nous étions à 55 degrés 56 min. 3 sec. de latit. septentrionale.

Nous continuâmes notre navigation trois milles et demi à l'ouest, un mille à l'ouest-sud-ouest. Nous vîmes dans cet espace toute la plaine en feu. Nous fîmes ensuite un mille à l'ouest, avec un vent debout si fort, qu'il entra de l'eau dans le canot, et que notre marche en fut retardée.

Nous prîmes terre : d'après trois observations solaires, je trouvai que ma montre marine était en arrière du tems apparent, de 1 h. 42 m. 10 sec.

Après avoir fait un mille un quart

1793. mai. au sud-ouest, nous rencontrâmes un chef des Indiens-castors qui chassait avec plusieurs autres sauvages. Je restai dans mon canot; et quoiqu'il fût un peu tard, je ne voulus pas coucher-là, de peur que les amis de mes deux chasseurs ne leur conseillassent de me quitter. Nous poursuivîmes donc notre route. Plusieurs Indiens nous suivirent, en courant sur la plage et conversant avec mes gens, qui faisaient tant d'attention à ce qu'ils leur disaient, qu'ils firent passer le canot sur un banc de rochers; de sorte que, malgré mes intentions, je me trouvai dans la nécessité de débarquer, pour radouber le canot et pour passer la nuit.

Je permis à mes chasseurs d'aller coucher dans les cabanes des Indiens-castors, à condition qu'ils seraient de retour à la pointe du jour. Je craignais pourtant toujours les suites de leur entretien.

Cependant avant que nous eussions achevé de réparer notre canot, le chef, un autre chasseur et plusieurs de ceux qui étaient dans les cabanes, vinrent nous joindre. Ils me dirent d'un air fort triste, qu'ils n'avaient ni assez de munitions, ni assez de tabac pour l'été. Je leur répondis qu'ils en trouveraient dans le fort, où j'avais beaucoup de l'un et de l'autre sous la garde de mon interprète, et qu'on ne leur en laisserait pas manquer s'ils s'occupaient de leur chasse avec activité et intelligence.

1793. mai.

J'eus soin de m'étendre beaucoup sur les avantages de mon expédition ; observant en même tems que son succès dépendait de la fidélité et du zèle des deux jeunes gens que j'avais pris pour mes chasseurs.

Le chef me pria de lui prêter mon canot pour traverser la rivière avec sa famille. Plusieurs bonnes raisons m'empêchaient d'acquiescer à cette

—— demande ; mais je me contentai de
1793. dire au chef que mon canot étant des-
mai. tiné à un voyage de la plus grande importance, on ne devait pas y laisser entrer des femmes. Il trouva alors mon refus très-plausible. Il était près de minuit quand nous nous séparâmes ; mais je ne le laissai pas partir sans lui faire un présent de tabac.

dim. Quelques Indiens passèrent la nuit
12. auprès de nous. Je sus par eux qu'en continuant à voyager de la même manière, nous arriverions en dix jours au pied des montagnes rocheuses.

Mes jeunes chasseurs revinrent de bon matin avec un air très-content. Leur retour me fit beaucoup de plaisir ; mais bientôt ma satisfaction fut diminuée, parce que je les vis se parer des vêtemens que je leur avais donnés avant de partir du fort ; ce qui annonçait quelque dessein caché.

A quatre heures du matin, nous nous mîmes en route. Nous fîmes trois

milles à l'ouest, en y comprenant un mille de la veille, quatre milles au nord-ouest quart de nord, deux milles et demi à l'ouest, un mille et demi au nord-ouest quart d'ouest, deux milles au nord quart d'est, un mille au nord-ouest quart d'ouest, et trois milles au nord-nord-ouest. Après nous être avancés encore d'un mille et demi au nord, nous débarquâmes sur une île. Nous fûmes visités par plusieurs Indiens; mais nous ne vîmes point de femmes : elles étaient restées dans leur camp à quelque distance de nous.

1793. mai.

Pendant les deux derniers jours de notre marche, nous trouvâmes les bords de la rivière extrêmement hauts, et s'élevant toujours davantage à mesure que nous avancions. Sur la rive occidentale ils offrent, en divers endroits, des rochers blancs, escarpés et d'une excessive hauteur. Notre vue étant arrêtée par ces obstacles, nous n'aperçûmes pas autant d'animaux que

1793. mai. dans la journée du 10. Entre ces bords élevés la rivière est plus étroite, et on rencontre fort peu d'îles. Nous n'y en vîmes que quatre. L'eau avait là, d'un bord à l'autre, de deux à trois cents pas; et plus bas elle avait au moins deux fois cette largeur, et était semée d'îles.

Nous tuâmes un élan, et nous tirâmes plusieurs autres animaux sans quitter le canot.

La plupart des sauvages qui étaient venus nous visiter étant des Indiens-montagne-rocheuse, je tâchai de tirer d'eux quelques renseignemens sur la route que nous devions suivre. Mais ils prétendirent ne pouvoir pas m'en donner, assurant qu'ils ne connaissaient nullement le pays au-delà de la première montagne. Ils pensaient que la force du courant et les cascades nous empêcheraient d'aller par eau jusqu'au pied des montagnes; et ils étaient extrêmement étonnés de la

célérité avec laquelle nous avions déjà remonté une partie de la rivière. 1793. mai.

Je demandai avec empressement des nouvelles d'un vieillard qui m'avait donné quelques notions sur le pays situé au-delà du territoire de sa nation ; et je fus très-fâché d'apprendre qu'on ne l'avait pas vu depuis plus d'une lune. Cet homme était allé autrefois faire la guerre au-delà des montagnes rocheuses, sur les bords d'une grande rivière, dont il m'avait dit qu'une fourche se trouvait entre les montagnes. Il m'avait recommandé de suivre le bras méridional de celle où j'étais, en me disant qu'il fallait la journée de marche d'un jeune homme pour se rendre ensuite par terre à l'autre grande rivière. Pour preuve de la vérité de ce qu'il avançait, le vieillard voulait que son fils, qui était allé avec lui dans ce pays, m'accompagnât ; et en conséquence, il me l'envoya au fort quelques jours avant mon départ ; mais

—— la veille même que je m'embarquai, le
1793. jeune homme profita de la nuit pour
mai. s'en aller. Il fut débauché par un autre jeune Indien qui s'était offert à moi pour chasseur, et que j'avais refusé.

Je crus devoir répéter aux Indiens-montagne-rocheuse ce que j'avais dit au chef de l'autre tribu, à l'égard des avantages qui pouvaient résulter de mes découvertes. Je voulais qu'ils exhortassent mes jeunes chasseurs à ne pas m'abandonner ; car, sans eux, je ne pouvais continuer mon voyage.

lundi La première personne qui se pré-
13. senta à moi ce jour-là, était le jeune homme qui avait fait déserter le fils du vieillard dont je viens de parler. En tout autre tems, ou dans un autre lieu, je n'aurais pas manqué de le faire repentir de sa conduite envers moi ; mais dans la situation où je me trouvais, je ne lui reprochai pas même de m'avoir débauché un chasseur, de

peur qu'il n'exerçât la même influence sur les deux qui me restaient, et dont le service m'était indispensable. Il me dit qu'il ignorait ce qu'était devenu le déserteur, et il m'offrit de nouveau de m'accompagner à sa place, chose à laquelle il n'etait nullement propre. 1793. mai.

Le tems était nébuleux, et nous étions menacés de pluie. Les Indiens me pressèrent vivement de passer la journée avec eux. Ils tâchaient de m'engager à rester, en me disant que l'hiver se faisait encore sentir dans les montagnes rocheuses. Mais j'avais à cœur de ne pas perdre de tems. Je donnai du tabac au chef, pour un peu de viande dont il m'avait fait présent, et je m'embarquai à quatre heures du matin. Mes jeunes chasseurs ne purent s'empêcher de témoigner le chagrin qu'ils éprouvaient en se séparant de leurs amis pour un tems aussi long que celui que devait durer notre voyage. Mais je les assurai que dans

trois lunes nous serions de retour, et nous poussâmes au large.

1793. mai.

Nous fîmes un demi-mille à l'ouest-nord-ouest, un mille et demi à l'ouest-sud-ouest, trois milles à l'ouest quart de nord, deux milles et demi au nord-ouest quart d'ouest, un demi mille au sud-ouest quart d'ouest, un mille et demi au sud-sud-ouest, et un mille et demi au sud-ouest. Là, je pris la hauteur du soleil, et je trouvai que nous étions à 56 deg. 17 min. 44 sec. de latitude septentrionale.

Nous gouvernâmes encore un mille et demi au sud-ouest, trois quarts de mille au sud quart d'ouest, trois milles et demi au sud-ouest quart de sud, et deux milles et demi à l'ouest-sud-ouest. Ici les deux rivages s'abaissaient; ils étaient mieux boisés, et on y voyait beaucoup d'animaux. La rivière avait de trois à cinq cents pas de largeur, et elle était remplie d'îles et de basses. Après avoir fait trois milles de plus,

nous abordâmes. Il était sept heures du soir. 1793. mai.

Dans l'endroit d'où nous étions partis le matin, était l'embouchure d'une rivière prenant sa source dans le nord. Il y avait aussi plusieurs îles, ainsi que divers ruisseaux affluens des deux cotés de la rivière, mais trop peu considérables pour en faire une mention particulière. Nous remarquâmes sur la plage l'empreinte des pieds de quelques gros ours, dont quelques-unes avaient jusqu'à neuf pouces de large et une longueur proportionnée. Nous vîmes aussi dans une île un des repaires de ces animaux, qui avait cinq pieds de haut, six de large et dix de profondeur. Les Indiens donnent à ces grottes le nom d'*Ouatie*. Ils craignent beaucoup cette grande espèce d'ours, qu'ils appellent l'ours terrible, et ils ne l'attaquent jamais, à moins qu'ils ne soient trois ou quatre contre un.

Nos chasseurs étaient déjà allés par

1793. mai.

terre beaucoup plus loin que nous n'étions ; mais ils ne connaissaient pas la rivière. L'un d'eux me dit qu'en revenant une fois d'une expédition guerrière, la troupe dont il faisait partie avait construit des canots un peu au-dessous de notre station. Tout ce jour-là le vent souffla du nord, et quelquefois avec violence.

Les craintes que j'avais relativement à mes Indiens, n'étaient pas tout-à-fait sans fondement. Le plus âgé me raconta que la nuit précédente son oncle lui avait tenu ce discours : — « Mon neveu, votre départ rend mon « cœur malade. Les hommes blancs « vous dérobent à nous. Ils vont vous « conduire au milieu de nos ennemis. « Vous ne nous serez jamais rendu. « Si vous n'étiez pas avec le chef (1),

(1) Les Indiens de cette nation, ainsi que tous ceux qui vivent au-delà du lac Ouinipic, donnent le nom de *chef* aux agens de la Compagnie du nord-ouest.

« je ne sais pas ce que je ferais : mais « il désire que vous le suiviez, et vous « devez le suivre. »

1793. mai. mardi 14.

Le tems était très-beau et l'air piquant. Nous nous embarquâmes à quatre heures et demie. Nous gouvernâmes un mille et demi au sud quart d'ouest, demi-mille au sud-ouest quart de sud. Alors nous fûmes obligés de décharger le canot pour le goudronner, ce qui nous retint une heure. Nous fîmes ensuite un mille et demi au sud-ouest.

J'observai la hauteur du soleil, qui me donna 56 deg. 11 min. 19 sec. de latitude septentrionale. Nous continuâmes notre route deux milles et demi à l'ouest-sud-ouest, et nous vîmes l'embouchure de la rivière de l'Ours, rivière considérable qui vient de l'est. Nous fîmes alors trois milles et demi à l'ouest, un mille et demi au sud-sud-ouest, et quatre milles et demi au sud-ouest. A sept heures du soir, nous

1793. mai. abordâmes dans une île où nous passâmes la nuit.

Dans le commencement de cette journée, nous ne trouvâmes pas le courant si fort qu'il avait été jusqu'alors ; mais l'après-midi il devint extrêmement rapide, et un grand nombre d'îles obstruait le lit de la rivière.

Nous continuâmes à voir beaucoup d'animaux. Le terrein sur la rive occidentale, offre un aspect inégal, mais il paraît très-propre aux castors ; aussi aperçûmes-nous plusieurs de ces animaux dans la rivière. Le pays est couvert de bois, et plusieurs ruisseaux mêlent leurs eaux tributaires à celles de la rivière.

Une oie fut ce jour-là tout ce que tuèrent mes chasseurs. Nous vîmes de la fumée, mais à une très-grande distance de la rivière.

merc. 15. La pluie ne nous permit de partir qu'après six heures du matin. Nous fîmes d'abord trois quarts de mille au

sud-ouest quart d'ouest, en dépassant une rivière affluente qui était à notre gauche. Ensuite nous gouvernâmes deux milles et demi à l'ouest quart de sud. Les bords de la rivière étaient très-escarpés ; le courant avait beaucoup de rapidité. Nous poursuivîmes notre route un mille et demi dans la même direction, deux milles à l'ouest-sud-ouest, en laissant à droite l'embouchure d'une rivière, un mille et demi à l'ouest quart de sud, un mille à l'ouest nord-ouest, et deux milles à l'ouest quart de nord. Là commençait une haute chaîne de montagnes. Nous fîmes encore trois milles à l'ouest, en louvoyant à angles droits ; après quoi nous prîmes terre et plantâmes nos tentes.

La nuit précédente, la rivière augmenta de plus de deux pouces : et sa croissance avait toujours été de même depuis notre départ du fort. Le vent d'ouest-sud-ouest souffla très-fort toute

1793. mai.

la journée ; ce qui, joint à la force du courant que nous refoulions, ralentit beaucoup notre marche. Plus nous avancions, plus nous trouvions d'îles. Le rivage, du côté du sud, était couvert de bois épais, qui s'étendaient au loin. Il y a aussi, dans cette partie, beaucoup de ruisseaux affluens.

A l'embouchure de la dernière rivière que nous dépassâmes, nous vîmes beaucoup de bois coupé, une partie par les castors, l'autre par la hache. Mes gens prétendirent cependant qu'aucun des Indiens de notre connaissance n'avait abattu ce dernier.

A droite de la rivière, le pays s'élève avec beaucoup d'irrégularité, et le sol est très-varié. Là le terrein est argileux ; ici ce sont des rochers escarpés ; ailleurs on voit des espaces rouges, verds, jaunes. En quelques endroits, le païsage n'est ni moins superbe ni moins riant que celui que nous vîmes le second jour de notre

voyage ; et l'on y voit également paître de nombreux troupeaux d'élan et de buffles, que ne troublent point les chasseurs. Nous vîmes sur une île une grande quantité de bouleaux blancs, arbre dont l'écorce sert à faire les canots. 1793. mai.

Le tems étant très-beau, nous nous embarquâmes à quatre heures du matin, et nous fîmes trois milles à l'ouest quart de nord. Là, les montagnes semblaient devoir arrêter notre marche, et unerivière considérable y avait plusieurs embouchures. Suivant le rapport des Indiens-montagne-rocheuse, cette rivière se nomme la rivière du Nerf. Cette situation serait très-propre pour un fort ou une factorerie. Il y a beaucoup de bois, et tout semble annoncer que le pays environnant abonde en castors. Quant à d'autres animaux, on ne peut pas douter qu'il n'y en ait considérablement ; le buffle et l'élan s'y voient à chaque pas, soit dans jeudi 16.

1793. mai.

les plaines, soit sur les montagnes.

Nous continuâmes à faire route trois milles et demi à l'ouest-nord-ouest, un mille et demi au nord-ouest, deux milles au sud-ouest quart d'ouest (1), demi-mille à l'ouest quart de nord, trois quarts de mille à l'ouest-nord-ouest, en laissant à notre droite l'embouchure d'une petite rivière, un mille et demi au nord-ouest, demi-mille à l'ouest quart de nord, un mille et demi à l'ouest quart de sud et un mille à l'ouest. A sept heures, nous nous arrêtâmes.

M. Mackay et un des jeunes chasseurs blessèrent mortellement un buffle et tuèrent deux élans, dont nous n'emportâmes qu'une partie. Au-dessus de l'endroit où nous campâmes, s'étendait une immense plaine, adossée à une haute chaîne de montagnes qui, en quelques parties, n'offraient

---

(1) Nous étions alors à 56° 16′ 54″ de latitude nord.

à l'œil que des rocs stériles, et partout ailleurs étaient tapissées d'une brillante verdure, et ornées de bosquets de bouleaux blancs et de peupliers. Les animaux sont si nombreux dans ce canton, qu'il y a des endroits aussi foulés et aussi couverts de fiente, que la cour d'une étable. Le sol est noir et léger. Nous vîmes ce jour-là deux ours énormes.

1793. mai.

Il gela pendant la nuit. Le matin l'air était très-froid. Nous poursuivîmes notre route trois milles et demi à l'ouest-nord-ouest, deux milles et demi à l'ouest quart de sud, un mille et demi au sud-ouest quart d'ouest, trois quarts de mille à l'ouest, un mille un quart à l'ouest-sud-ouest, un mille et demi au sud-ouest quart de sud.

vend. 17.

A deux heures après-midi, nous découvrîmes au sud-ouest quart de sud, les montagnes rocheuses, avec leurs sommets couverts de neige. Leur aspect nous faisait d'autant plus de

—— plaisir, que nous en jouissions bien
1793. plutôt que nous ne l'avions espéré.
mai. Nous dépassâmes une petite rivière affluente qui coulait à notre droite; et après avoir fait encore six milles au sud-ouest quart de sud, nous nous arrêtâmes à l'heure accoutumée, c'est-à-dire à sept heures du soir.

M. Mackay, qui suivait le canot à pied, ayant tiré sur un buffle, eut le canon de son fusil crevé entre ses mains; mais comme c'était près de la mire, il ne fut point blessé. Nous aperçûmes sur les hauteurs de l'autre côté de la rivière, un buffle qui frappait l'air et la terre de ses cornes, et courait avec impétuosité; mais nous ne pûmes pas savoir quelle était la cause de sa furie. Mes chasseurs pensèrent qu'il avait été percé d'une flèche.

Nous rencontrâmes dans la journée plusieurs écueils où l'eau courait avec une extrême rapidité. Nous vîmes un troisième ours.

Il gela encore très-fort pendant la nuit. Nous nous embarquâmes à quatre heures du matin ; mais à peine avions-nous fait deux cents pas, qu'un accident arrivé au canot, nous retarda de trois quarts d'heure. Nous gouvernâmes un mille trois quarts au sud quart d'ouest, trois mille au sud-ouest quart de sud, un mille un quart au sud-ouest quart d'ouest, trois quarts de mille à l'ouest quart de sud, demi-mille au sud-ouest, un mille à l'ouest quart de sud, un mille et demi au sud quart d'ouest, trois milles et demi au sud-sud-ouest. Ici nous vîmes à notre droite un ruisseau dont l'eau se mêlait à celle de la rivière. Nous heurtâmes un tronc d'arbre caché sous l'eau. Les bords de la rivière étaient très-hauts ; il n'y avait point d'endroit où nous pussions décharger le canot. Nous prîmes le parti de mettre tout ce qu'il portait sur le devant ; alors la partie qui avait touché se trouva au-

1793. mai. sam. 18.

1793. mai.

dessus de l'eau; et de cette manière nous gagnâmes un lieu où nous mîmes la cargaison à terre.

Il fallut deux heures pour radouber le canot. Pendant qu'on s'en occupait le tems s'obscurcit. Il y eut des éclairs, du tonnerre, de la pluie. Malgré cela nous fîmes encore un mille dans la même direction que nous suivions lorsque le canot toucha. A six heures du soir la pluie augmenta, et nous força de nous arrêter pour le reste de la nuit.

A midi, nous avions abordé dans une île, où nous vîmes huit cabanes, construites de l'année précédente. Les Indiens y avaient préparé de l'écorce pour faire cinq canots. L'on voyait le chemin par où ils avaient passé en suivant la montagne; car il y avait, tout le long, des branches d'arbres coupées et d'autres brisées. Ils avaient aussi dépouillé des arbres de leur double écorce, parce que la

seconde fait partie de leur nourriture. 1793.

Toute la journée nous eûmes à refouler un courant extrêmement rapide; et en quelques endroits il était dangereux de longer les bords, parce qu'il y roulait souvent de grosses pierres du haut des écores. Il nous parut que les animaux traversaient fréquemment cette partie de la rivière ; car presque tous les dix pas, nous vîmes sur les deux rives des sentiers qui se répondaient. mai.

Nous aperçûmes ce jour-là un hérisson et deux cormorans. Le sol était fouillé en plusieurs endroits, par les ours qui y avaient déterré des racines.

Il plut très-fort une partie de la nuit. Le matin le tems s'éclaircit, et nous nous embarquâmes à l'heure ordinaire (1). Comme il y avait appa- dim. 19.

(1) A quatre heures.

1793. mai.

rence qu'on aurait à remonter contre un courant très-fort, M Mackay, mes deux chasseurs et moi, nous allâmes par terre, afin d'alléger le canot. Nous montâmes des collines couvertes de cyprès, et ayant fort peu de taillis. Nous trouvâmes un sentier battu; et avant d'avoir fait un mille, nous rencontrâmes un troupeau de buffles dont les femelles étaient suivies par leurs petits. Je ne permis pas que mes chasseurs tirassent sur ces animaux, de peur que les coups de fusil n'effrayassent les naturels qui pouvaient être dans les environs. Nous étions déjà si près des montagnes, que nous espérions voir à tout moment quelqu'un de leurs habitans.

Nous lachâmes notre chien contre les buffles, et il eut bientôt pris un des plus jeunes. Tandis que mes chasseurs l'écorchaient, nous entendîmes deux coups de fusil tirés du canot. C'était un signal de rappel. Nous y

répondîmes. On tira un troisième coup. Alors nous nous hâtâmes de descendre la colline, emportant notre veau, et traversant un bois très-épais.

1793.
mai.

Quand nous fûmes en bas, nous trouvâmes un de mes gens, qui me dit que le canot était un peu au-dessous, au pied d'un rocher où l'eau courait avec une excessive rapidité, et que comme il y avait plus haut diverses cascades, on serait obligé de décharger le canot et de le transporter par terre.

Je me rendis sur-le-champ au canot. J'étais d'autant plus fâché qu'on eût perdu tant de tems, que j'avais recommandé de remonter la rivière aussi haut qu'on le pourrait. Les derniers Indiens que nous avions vus, nous avaient prévenus qu'à la première montagne, il y avait une suite d'écueils et de cascades qu'ils n'essayaient jamais

de remonter, et où ils avaient une
1793. journée de marche par terre.
mai. Mes gens s'imaginaient que ce portage n'était déjà qu'à peu de distance de l'endroit où ils venaient de s'arrêter; et ce qui les induisait en erreur, c'est qu'ils voyaient un sentier qui conduisait sur une colline où il y avait sept à huit cabanes construites de l'année précédente.

Ce qu'on m'avait dit des écueils, était parfaitement exact. Cependant il me parut qu'en traversant la rivière, ce qui, je l'avoue, n'était pas sans danger avec un canot aussi chargé que le mien, on pouvait encore remonter aussi loin que nous distinguions le cours de l'eau. En conséquence, nous tentâmes de traverser, et nous réussîmes. Alors nous tirâmes le canot à la cordelle, en longeant une île, à l'extrémité de laquelle nous parvînmes sans beaucoup de difficulté: mais ensuite ne pouvant pas

faire usage de la cordelle, et essayant de doubler la pointe de l'île avec nos pagayes, nous fûmes emportés avec tant de violence contre les bords pierreux de la rivière, que le canot se trouva très-endommagé. Nous ne négligeâmes rien pour le réparer, et pour faire sécher les objets qui en avaient le plus prompt besoin; puis nous transportâmes le tout de l'autre côté de la pointe, et nous étant rembarqués, nous fîmes environ trois-quarts de mille.

1793. mai.

Nous ne pouvions absolument pas continuer à refouler le courant de ce côté de la rivière; et il était excessivement dangereux d'entreprendre de la traverser, parce que le courant avait la plus grande rapidité, et pouvait nous emporter au milieu des cascades qui se trouvaient immédiatement au-dessous, et nous auraient engloutis et mis en pièces. De ce côté la rivière étant bordée de rochers escarpés et

1793. mai.

minés par l'impétuosité du courant, nous n'eûmes d'autre parti à prendre que de reculer par le même chemin, ou d'essayer encore de traverser. L'on voit là plusieurs rochers isolés, et en partie tapissés de verdure, lesquels ayant été rongés aux trois quarts au niveau de l'eau, et par la force du courant, et probablement aussi par les glaces, ressemblent à de très-grands guéridons, portés sur d'assez minces pieds. Ils sont très-hauts et servent de retraite aux oies; nous y en vîmes du moins qui couvaient. En allant d'un de ces rochers à l'autre, nous nous avançâmes loin du bord, et ensuite nous achevâmes de traverser la rivière assez heureusement. M. Mackay et mes chasseurs, qui nous contemplaient du haut d'un rocher, furent pendant tout ce tems-là, dans une crainte continuelle de nous voir périr; et l'on peut dire que leur salut dépendait un peu de notre conserva-

tion. Il faut avouer aussi que le danger était beaucoup augmenté, par le poids de tous les objets que portait le canot. 1793. mai.

Quand nous eûmes traversé, nous trouvâmes le courant du côté de l'ouest, presqu'aussi fort que celui de l'autre bord. Mais les rochers escarpés qui hérissaient l'écore étant un peu moins hauts, nous pûmes haler le canot avec une cordelle de soixante brasses. Par ce moyen, nous arrivâmes au-dessous de la plus haute cascade que nous eussions encore vue dans cette rivière.

Nous déchargeâmes le canot, et nous transportâmes tout ce que nous avions à cent vingt pas de distance, en passant par-dessus un rocher pointu. Quand le canot fut rechargé, moi et ceux de mes gens qui n'avaient pas besoin d'y rester, nous suivîmes le bord de la rivière, qui était là et aussi loin que nous pouvions le distinguer,

1793. mai.

composé d'argile, de pierre et de gravier jaune. J'étais si élevé au-dessus de la rivière, que les hommes qui conduisaient le canot et doublaient une pointe, ne purent pas m'entendre lorsque je leur criai de toute ma force, de mettre à terre une partie de la cargaison pour alléger le canot.

Je ne pus alors m'empêcher d'éprouver beaucoup d'anxiété, en voyant combien mon entreprise était hasardeuse. La rupture de la cordelle ou un faux pas de ceux qui la tiraient, auraient fait perdre le canot et tout ce qui était dedans. Il franchit l'écueil sans accident; mais il fut bientôt exposé à de nouveaux périls. Des pierres, les unes grosses, les autres petites, roulaient sans cesse du haut des rochers; de sorte que ceux qui halaient le canot au-dessous, couraient le plus grand risque d'être écrasés. En outre, la pente du terrein les exposait à tomber dans l'eau à chaque pas. En

les voyant je tremblais; et quand je les perdais de vue, mon inquiétude ne me quittait pas. 1793. mai.

En traversant la forêt, nous passâmes près d'une enceinte qu'avaient pratiquée les naturels pour y tendre des lacs et prendre des élans, et qui était si étendue que nous ne pûmes pas en voir le bout. Les arbres de cette forêt étaient des sapins-spruces, des bouleaux et des peupliers, les plus grands que j'aie jamais vus. Après avoir marché quelques heures, nous nous retrouvâmes sur le bord de la rivière, dans un endroit où l'écore est basse et presqu'au pied d'une montagne. C'est entre cette écore et une chaîne de monts, que coule la rivière. Là, son lit a environ cent pas de large; mais un peu au-dessous elle se précipite entre des rochers escarpés, où elle n'a pas plus de la moitié de cette largeur.

J'attendis là quelque tems avec beau-

1793. mai.

coup d'appréhension, l'arrivée du canot; et voyant qu'il ne venait pas, j'envoyai au-devant M. Mackay avec un des chasseurs. Pendant ce tems-là je remontai le long des bords de la rivière avec l'autre chasseur, pour reconnaître le pays.

Quand j'eus fait un mille et demi, je vins dans un endroit où la rivière court entre des rochers escarpés d'une excessive hauteur, et offre une suite d'écueils et de cascades. Alors je retournai sur mes pas; et lorsque je fus dans l'endroit où j'avais quitté M. Mackay, je vis mes gens qui charriaient le canot sur une petite pointe de rocher. Je les joignis à l'entrée de l'étroit canal dont j'ai parlé un peu plus haut. Ils avaient eu beaucoup de peine à venir jusques-là. Le canot avait été endommagé et réparé. Mais leur courage ne les abandonnait pas. Quand nous eûmes passé le portage, nous continuâmes notre route en tirant le

canot à la cordelle jusqu'à l'endroit où j'étais déjà allé. Là nous traversâmes la rivière et nous plantâmes nos tentes.

1793.
mai.

Nous ne trouvâmes point de bois sur cette rive, parce qu'un incendie y avait tout dévoré. Des élans paissaient sur les rochers que nous avions en face, et qui étaient de plus de trois cents pieds de haut.

Voici la route que fit le canot ce jour-là : deux milles et demi au sud-sud-ouest, demi-mille au sud-ouest, un mille et demi au sud-ouest quart de sud, demi-mille au sud quart d'ouest, demi-mille au sud-ouest, et un mille et demi à l'ouest.

Des nuages qui passèrent au-dessus de notre tête, nous donnèrent de la grêle et de la pluie. Je chargeai un de mes gens d'aller avec un Indien, visiter les cascades et les écueils qui étaient au-dessus de nous. Bientôt l'Indien l'abandonna pour courir après un castor qu'il avait aperçu dans des flaques

1793. mai. d'eau sur une île pierreuse ; mais l'animal se sauva, quoique M. Mackay et l'autre Indien se missent aussi à sa poursuite. Ce ne fut pas le seul castor que nous vîmes dans le cours de cette journée ; ce qui me surprit beaucoup, à cause de l'extrême hauteur des bords de la rivière.

A l'entrée de la nuit le Canadien revint, et me dit qu'il était impossible de doubler plusieurs pointes, ainsi que de passer sous les grands rochers minés par les eaux.

lundi 20. Le tems était clair et froid. Nous nous mîmes en route à quatre heures un quart. Après avoir fait trois quarts de mille en gouvernant au sud-ouest quart d'ouest, nous gravîmes avec beaucoup de difficulté le côté d'un rocher, qui heureusement n'était pas très-dur, ce qui nous permit d'y tailler des marches dans un espace de vingt pieds. De là je sautai, au risque de me tuer, sur un petit roc qui était au-

dessous, et je reçus sur les épaules ceux qui me suivaient. De cette manière, nous passâmes quatre, et ensuite nous halâmes le canot, qui néanmoins fut très-endommagé. Par bonheur un arbre sec qui était tombé du haut des rochers, nous fournit le moyen d'allumer du feu. C'était là le seul bois qu'il y eût à un mille à la ronde.

1793. mai.

Quand le canot fut radoubé, nous continuâmes à le haler jusqu'à la première pointe. Là nous fûmes obligés de nous embarquer, parce que nous ne pouvions pas y faire usage de la cordelle. Nous remontâmes en longeant les rochers, au-delà d'une île pierreuse, et nous gagnâmes une baie dont les bords étaient couverts de sable.

Ayant vu notre canot plusieurs fois endommagé, et craignant que bientôt il ne le fût davantage, nous jugeâmes qu'il était nécessaire de nous pourvoir

d'écorce de bouleau, parce que celle
1793. que nous avions prise à notre départ,
mai. était déjà presqu'entièrement employée. J'envoyai deux de mes gens pour en chercher dans le bois voisin ; et bientôt ils revinrent avec celle qui nous était nécessaire.

M. Mackay et les deux chasseurs qui avaient débarqué après le dernier accident arrivé au canot, ne pouvaient nous rejoindre à cause des rochers escarpés qui les séparaient du rivage. En conséquence, nous remontâmes en nous servant de perches pour faire avancer le canot, jusqu'à ce que nous fûmes au-dessous d'un grand rocher à pic où nous ne trouvâmes plus de fond. Alors nous reprîmes la cordelle, quoiqu'il fût non-seulement difficile, mais dangereux de la tirer, parce qu'on était dans la nécessité de passer en-dehors des arbres qui bordaient le rocher. Cependant nous surmontâmes cette difficulté comme nous en

avions surmonté beaucoup d'autres, et M. Mackay et les Indiens nous rejoignirent. Ils avaient eu aussi des obstacles à vaincre en traversant les montagnes.

1793. mai.

Nous fûmes obligés de traverser la rivière. Le courant était si rapide, qu'une partie de mes gens, craignant que le canot ne fût englouti, se déshabillèrent pour pouvoir nager plus à l'aise. Mais heureusement ils n'en eurent pas besoin. Il entra seulement de l'eau dans le canot. Nous vînmes au pied d'une cascade où il fut nécessaire de transporter par terre une partie de la cargaison. A midi, je m'arrêtai pour prendre hauteur vis-à-vis de l'embouchure d'une petite rivière qui était à notre gauche. Pendant ce tems-là, mes gens descendirent sur le rivage pour attacher la cordelle au canot. Comme le courant ne paraissait pas très-fort, ils firent assez négligemment cette opération, ce qui fut cause que

1793. mai.

le nœud se défit. Par le plus grand bonheur, un de nos gens qui, accablé de fatigue, était resté dans le canot pour se reposer un peu, saisit le bout de la cordelle, et nous empêcha de perdre tous les moyens de poursuivre notre voyage, et même les moyens actuels de subsister. Cependant, malgré le dérangement que me causa la crainte d'un si cruel accident, et malgré un nuage qui obscurcit un instant le soleil, je déterminai la latitude avec assez d'exactitude, car j'eus occasion de le vérifier par la suite. Cette latitude est de 56 deg. nord. Notre dernier trajet fut de deux milles et un quart au sud-sud-ouest.

Nous continuâmes notre marche, non moins fatigante que périlleuse, à la cordelle, en nous dirigeant à l'ouest quart de nord. A mesure que nous avancions, le courant devenait plus rapide : aussi, dans l'espace de deux milles, nous fûmes obligés de

décharger quatre fois le canot, et de charrier par terre toute la cargaison. En plusieurs endroits, nous eûmes beaucoup de peine à empêcher que le canot ne se fracassât contre les rochers où les remous l'emportaient avec violence.

1793.
mai.

A cinq heures, nous étions rendus dans un endroit au-dessus duquel la rivière n'offrait que des écueils et des cascades. Nous mîmes à terre tout ce que portait le canot, et nous entreprîmes de le faire remonter avec la cordelle, quoique les rochers qui bordaient la rivière eussent tant de pente qu'il était très-dangereux d'y marcher. En même tems l'eau était si agitée, qu'une vague frapant la proue du canot, fit casser la cordelle, et nous plongea dans la consternation. Nous crûmes qu'il était impossible que le canot ne fût pas mis en pièces, et que ceux de nos gens qui y étaient restés ne périssent pas. Cependant, une autre vague,

—— aussi favorable que l'autre avait été fu-
1793. neste, le poussa hors du remous, et
mai. nos gens purent gagner la rive. Quoique le canot eût passé sur des rochers que les eaux qui le portaient laissèrent à sec l'instant d'après, il n'était presque pas endommagé.

Mes gens étaient encore si allarmés du péril auquel ils venaient d'échapper, qu'il eût été imprudent et inutile de leur proposer de continuer notre marche en ce moment. Tout ce que nous pouvions voir de la rivière, au dessus de nous, offrait l'aspect d'un torrent écumeux.

CHAPITRE IV.

M. Mackenzie continue à remonter la rivière de la Paix, dans les montagnes.

Je devais bien m'attendre que les obstacles et les dangers que nous rencontrions à chaque instant, décourageraient mes compagnons, et leur feraient désirer de ne pas poursuivre le voyage. Aussi, disaient-ils déjà tout bas que le seul parti qu'il nous restait à prendre, était de nous en retourner. 1793. mai.

Au lieu de faire attention à ces conseils, je priai leurs auteurs de faire en sorte de gravir la montagne, et d'y planter leurs tentes pour passer la nuit. En même tems, j'allai reconnaître la rivière avec un de mes chas-

—— seurs. Mais quoique je remontasse le
1793. long de ses bords aussi loin que le jour
mai. me le permit, je ne vis qu'une continuation d'écueils et de cascades, où il était impossible de faire passer le canot. Nous revînmes, l'Indien et moi, très-fatigués de notre course, et avec les souliers déchirés et les pieds blessés. Mes gens ayant abattu quelques arbres sur le penchant de la montagne, étaient parvenus à la gravir.

Depuis l'endroit où je pris hauteur à midi, jusqu'à celui où nous débarquâmes, la rivière n'a pas plus de cinquante pas de large, et coule entre des rochers excessivement élevés. D'énormes fragmens de ces rochers se détachent quelquefois, et tombent de si haut qu'ils se brisent en des milliers de morceaux aigus, qui forment la plage entre les pointes avancées des rocs. Dans quelques parties des écores, on voit des couches d'une substance bitumineuse, qui ressemble au char-

bon de terre. Mais quoiqu'il y en ait des morceaux très-combustibles, il s'en trouve d'autres qui résistent longtems à l'action du feu, et ne produisent pas la moindre flamme.

1793. mai.

Tout le chemin que nous fîmes par eau ce jour-là, n'aurait pas pu se faire si la rivière eût été haute comme elle l'est dans certains tems. Nous vîmes, le long de la rivière, plusieurs endroits où les Knisteneaux avaient campé dans leurs expéditions guerrières. Cela me confirma, d'une manière certaine, l'idée que j'avais déjà de cette nation : il ne faut rien moins que la barbare soif du sang qui la dévore, pour aller dans un pays presqu'inaccessible, attaquer des hommes doux, paisibles et sans défense.

M. Mackay me dit qu'en traversant la montagne, il avait vu plusieurs crevasses d'où il sortait de la chaleur et de la fumée, avec une forte odeur de

1793. mai.

soufre. Si j'eusse été assez bon physicien pour pouvoir faire des observations sur ce phénomène, je n'aurais pas manqué d'aller l'examiner.

mardi 21.

Il plut le matin jusqu'à huit heures. Comme mes gens étaient très-fatigués et un peu découragés, je les laissai reposer jusqu'à ce que la pluie cessât. J'ai déjà dit que l'état de la rivière ne nous permettait pas de tenter de la remonter, et que nous n'avions d'autre parti à prendre que de transporter par-dessus la montagne notre bagage et notre canot. Comme l'exécution de cette entreprise paraissait très-difficile, je fis partir M. Mackay avec trois autres de mes gens et les deux Indiens, pour que du sommet de la montagne, ils s'avançassent parallèlement jusqu'à ce qu'ils la trouvassent naviguable. Je leur dis que s'ils jugeaient qu'il n'y avait point de passage dans cette direction, il fallait que deux d'entr'eux vinssent m'en informer, et que les

autres continuassent à chercher le portage des Indiens. 1793. mai.

Tandis qu'une partie de mes gens était employée à cette excursion, le reste s'occupa à donner un suif au canot et à faire des manches pour nos haches. A midi, je pris hauteur, et je trouvai que nous étions à 56 d. o m. 8 s. de latitude septentrionale. A trois heures, ma montre marine était en arrière du tems apparent d'une heure 31 minutes 32 secondes.

Au soleil couchant, M. Mackay revint avec l'un des Canadiens ; et deux heures après, les autres furent aussi de retour. Après avoir traversé des bois épais, gravi des montagnes, descendu dans des vallées, ils étaient arrivés au-delà des cascades ; et suivant leur estimation, il y avait de l'endroit où nous étions, jusque-là, trois lieues. Ils étaient revenus par des chemins différens ; mais ils s'accordaient à dire que, malgré toutes les difficultés

1793. mai.

de la route, qui étaient véritablement effrayantes, on ne devait pas balancer à aller par terre. Quelque pénible que cela fût, mes gens n'en parurent pas extrêmement inquiets; et une chaudière de riz sauvage, avec du sucre, qu'on avait préparée pour les recevoir, et la portion de rum accoutumée, leur rendirent bientôt ce courage qui savait tout braver. Pleins de la résolution de triompher le lendemain des premiers obstacles qui s'offraient, ils allèrent se reposer. Pour moi, je restai debout, dans l'intention d'observer le premier satellite de Jupiter; mais le tems fut si nébuleux qu'il me fut impossible de l'apercevoir.

merc. 22. Dès la pointe du jour, nous nous préparâmes à faire un trajet qui devait nous retenir jusqu'au soir. Mes gens commencèrent par pratiquer un chemin sur la montagne. Les arbres n'étant pas très-gros, je recommandai d'abattre ceux qui gênaient, sans toutefois les

séparer du tronc ; de manière qu'ils formassent une espèce de palissade de chaque côté de la route. Nous charriâmes le bagage, du bord de l'eau dans l'endroit où nous avions couché. Ce transport était fort dangereux, à cause de la pente des rochers, car si quelqu'un des porteurs avait fait un faux pas, il serait nécessairement tombé dans l'eau.

1793. mai.

Quand le bagage fut rendu sur la montagne, toute la troupe partit, avec une sorte de crainte, pour aller chercher le canot, qui ne tarda pas à arriver aussi à côté de nos tentes. Dès que nous eûmes repris haleine, nous le portâmes au haut de la montagne, doublant et attachant la cordelle autour des arbres, à mesure que nous avancions. Un homme, qui en tenait le bout, la roulait et la faisait passer d'un arbre à l'autre ; de sorte que nous pouvons dire, avec vérité, avoir halé le canot jusqu'au sommet de la mon-

tagne. A force de travail, nous y eûmes transportés le reste de nos effets à deux heures après-midi.

1793. mai.

Je déterminai à midi la latitude à 56 deg. 0 min. 47 sec. nord. A cinq heures, mes gens prirent un chemin d'un mille de long pour descendre la montagne.

Le tems se couvrait par intervalles. Il plut, il tonna. A dix heures du soir, j'observai une émersion du second satellite de Jupiter. Mon achromètre marquait 8 h. 32 m. 20 s.; ce qui me donna la longitude de 120 deg. 29 min. 30 sec. à l'ouest du méridien de Greenwich.

jeudi 23.

Il faisait très-beau à quatre heures du matin, tems où mes gens commencèrent leurs charrois. M. Mackay, les deux Indiens et moi, nous ouvrions un chemin en avant. Jusqu'à midi, nous trouvâmes que le terrein s'élevait sans roideur, et alors il commença à s'incliner. Quoique nous fussions très-

haut, notre vue ne portait pas loin, parce que nous étions entourés de montagnes encore plus élevées, dont les sommets étaient chargés de neige. — 1793. mai.

L'après-midi, nous traversâmes un pays fort inégal; tantôt nous étions sur des hauteurs, tantôt dans des défilés étroits et profonds. Cependant, nous fîmes plus de chemin que je ne m'y attendais; ce qui n'empêcha pas que ceux qui charriaient le bagage ne nous joignissent avant quatre heures.

A cinq heures, accablés d'une fatigue qu'il est plus aisé de concevoir que de rendre, nous campâmes près d'un petit ruisseau qui sortait de dessous une grande masse de glace et de neige.

J'estime que cette pénible journée nous avança de trois milles. Le premier tiers de cette route, nous trouvâmes un pays couvert de grands arbres, sous lesquels croissait un taillis très-épais. Cependant nous y ouvrîmes

1793. mai.

sans peine un chemin, en suivant un sentier battu par les élans. Dans les deux autres milles, on voyait beaucoup d'arbres renversés, parce que quelques années auparavant ils avaient été la proie des flammes. Le terrein était couvert d'arbustes et de ronces; ce qui en rendait le passage difficile et désagréable.

Dans les bois, la terre était légère et noirâtre. Dans le pays incendié, le sol offrait un mélange de sable, d'argile et de petits cailloux. Les arbres étaient des sapins-spruces, des pins rouges, des cyprès, des peupliers, des bouleaux blancs, des saules, des aunes, des bois de flèche, des bois rouges, des liards (1), des sorbiers et des bois piquans. Je n'avais jamais vu d'arbre de cette dernière espèce. Il s'élève à environ neuf pieds de haut, croît par nœuds, sans branches, et

(1) Espèce de peuplier noir.

porte une couronne (1). Cet arbre, qui est par-tout d'une égale grosseur, n'a pas plus d'un pouce de diamètre. Il est couvert de piquans ; et il s'en attachait à nos grandes culottes, qui pénétraient quelquefois jusqu'à la peau. Il y avait aussi des groseilles, des framboises et diverses espèces de ronces.

1793. mai.

Nous continuâmes notre pénible marche, en descendant quelques pentes très-roides, et à travers une forêt de grands pins. Après avoir eu beaucoup de peine à transporter le canot dans ces chemins difficiles, nous arrivâmes à quatre heures après-midi, avec tout notre bagage, sur le bord de la rivière, à quelques centaines de pas au-dessus des cascades. D'après mon estimation, nous fîmes ce jour-là quatre milles. Certes, j'aurais me-

vendr. 24.

(1) Cette description ressemble assez à celle d'un petit palmier des Antilles, qu'on appelle *le palmier à aiguilles*. (*Note du traducteur.*)

sûré avec exactitude, la longueur de
1793. la route, si je n'avais pas continuel-
mai. lement travaillé à ouvrir le chemin. Quoi qu'il en soit, le portage des Indiens, malgré sa longueur qui, je pense, ne peut pas être de plus de dix milles, sera toujours plus sûr et plutôt passé que la route que nous eûmes le courage et la patience de faire.

Ceux de mes gens qui étaient allés reconnaître la rivière le 21, trouvèrent que l'eau avait beaucoup augmenté depuis cette époque. A environ deux cents pas au-dessus de nous, la rivière courait sans bruit, mais avec une étonnante rapidité, entre deux remparts de rochers qui n'étaient pas à plus de trente-cinq pas l'un de l'autre. Quand elle est haute, elle passe par-dessus ces rochers, et alors son lit a au moins trois fois cette largeur, et les deux côtés en sont très-élevés et sans inclinaison. Dans les rochers dont je viens de parler, on voit des trous

1793. mai.

ronds et profonds, dont quelques-uns sont remplis d'eau, et d'autres vides, mais ayant tous dans le fond de petits cailloux ronds, aussi polis que du marbre. Quelques-uns de ces creux cilindriques peuvent contenir au moins huit cents pintes d'eau.

Un peu au-dessous du premier de ces rocs, s'élargit et se forme un zig-zag; et on ne peut contempler sans frémir, la force avec laquelle l'eau est rejetée successivement d'un rocher contre l'autre. Ensuite elle trouve un canal plus droit, mais hérissé de rocs sur lesquels elle roule avec impétuosité en vagues bruyantes et écumeuses, aussi loin que l'œil puisse la suivre.

Mes jeunes chasseurs reconnurent que c'était-là l'endroit où, suivant le rapport de leurs amis, nous devions trouver une cascade semblable au saut de Niagara. Mais pour les disculper, ils dirent que ces Indiens n'étaient pas accoutumés à mentir, et que proba-

1793. mai. blement le rocher d'où tombait la cascade avait été détruit par la force de l'eau. Ce qu'il y a de certain, c'est que les gens qui m'avaient parlé de cet endroit, n'y étaient jamais allés, et que leur rapport se trouvait très-inexact.

Le grand nombre d'arbres que nous vîmes coupés avec la hache, nous fit connaître que les Knisteneaux, ou quelques-uns des autres sauvages qui se servent de cet instrument, avaient passé là.

Nous traversâmes une enceinte où l'on avait tendu des piéges : mais nous n'y vîmes point d'animaux, quoique leurs traces fussent multipliées de tous côtés.

sam. 25. La pluie tomba toute la nuit, et ne cessa qu'à midi. Nous préparâmes des perches grandes et petites, et nous mîmes le canot en ordre, ce qui nous retint jusqu'à cinq heures du soir. Je plantai dans la terre une grande per-

che, et j'y attachai un couteau, un briquet, une pierre à feu, des grains de verroterie et quelques autres objets, comme une marque d'amitié que j'offrais aux naturels. Pendant que j'arrangeais ce présent, l'un de mes chasseurs, que j'ai déjà dit s'appeler le Cancre, y joignit un petit morceau de bois verd, dont il avait mâché le bout de manière qu'il formait une brosse. Les Indiens se servent de ce petit outil pour manger la moëlle des animaux, et bien recueillir tout ce qui est dans les os. C'est aussi, suivant ce que dit le Cancre, l'emblême d'un pays où les animaux abondent. Dans le peu de tems que nous restâmes au bord de la rivière, l'eau crût d'un pied et demi.

1793. mai.

Nous nous embarquâmes, et fîmes un mille trois-quarts droit au nord-ouest. Là, nous vîmes des deux côtés de la rivière, des montagnes couvertes de neige. L'une de celles qui était au

1793. mai. midi, s'élevait à une très-grande hauteur. Nous continuâmes notre route, trois-quarts de mille à l'ouest, un mille au nord-ouest, un quart de mille à l'ouest-sud-ouest; puis nous abordâmes pour planter nos tentes.

Le Cancre tua un petit élan.

dim. 26. Le ciel était clair, et l'air piquant. Entre trois et quatre heures du matin, nous nous remîmes en route. Nous fîmes trois milles et demi à l'ouest quart de sud. Mes gens qui poussaient les perches pour faire avancer le canot, se plaignaient d'avoir froid aux mains. Nous vîmes une petite rivière affluente qui sortait du nord. Nous continuâmes à avancer, et nous fîmes un quart de mille à l'ouest-sud-ouest, un mille et demi à l'ouest-nord-ouest, et deux milles à l'ouest. Là, nous nous trouvâmes vis-à-vis de montagnes dont la double chaîne s'étendait parallèlement du nord au sud, des deux côtés de la rivière.

La partie de la rivière que nous parcourûmes presque tout ce jour-là, ainsi que la veille, avait près de quatre cents jusqu'à huit cents pas de large, et était remplie d'îles. Mais ensuite elle n'avait plus qu'environ deux cents pas ; on n'y voyait pas d'îles, et son cours était égal et rapide.

1793. mai.

Après avoir marché deux milles au sud-ouest, nous vînmes au pied d'une cascade, près de laquelle étaient les débris d'un ancien camp des Knisteneaux. Nous fîmes un mille au nord-ouest quart d'ouest, en passant entre des îles, trois-quarts de mille au sud-ouest quart d'ouest, un mille au sud-sud-est, trois milles et demi au sud-ouest, en louvoyant encore entre des îles, et un demi-mille au sud quart d'est. Là coulait à notre gauche la rivière affluente, la plus considérable que nous eussions vue depuis que nous étions au milieu des montagnes. A sept heures du soir nous nous arrêtâmes.

1793. mai.

Quoique nous eussions eu le soleil toute la journée, l'air était si froid que nos gens, qui travaillaient avec force, étaient obligés de garder leur grosse casaque de peluche. Cela doit être sans doute attribué, en partie, au voisinage des montagnes couvertes de glace et de neige; mais elles n'étaient pas assez hautes pour produire l'extrême froid que nous sentions. Il provenait plutôt de l'élévation du pays même. La plus grande hauteur des montagnes qui nous environnaient n'était pas de plus de quinze cents pieds, et en général, elles n'avaient pas la moitié de cette hauteur. Cependant, comme je ne pus pas les mesurer, je ne prétends pas que cette estimation soit exacte. Sur la base de ces montagnes, où la neige était fondue, les feuilles des arbres commençaient à pousser: un peu plus haut, tout se ressentait encore de l'hiver; et vers les sommets, il n'y avait presque pas d'arbres.

Le tems continuait à être beau. Nous nous remîmes en route à l'heure accoutumée (1). Mais bientôt nous trouvâmes des écueils et des pointes de terre qui arrêtèrent notre marche. A midi je déterminai la latitude du point où nous étions, à 56 deg. 5 min. 54 sec. nord. Les Indiens tuèrent un cerf; et un des Canadiens qui alla le chercher, courut risque d'être écrasé par une grosse pierre qui roula du haut de la montagne. 1793. mai. lundi 27.

Le ciel était chargé de nuages. Les montagnes des deux côtés de la rivière, qui la veille semblaient s'être abaissées, avaient repris leur première mardi 28.

(1) Je ne peux pas donner les détails de ma route depuis ce jour-là jusqu'au 4 juin, parce que je perdis le livre où ils étaient. Je m'endormais quelquefois dans le canot; et vraisemblablement dans quelqu'un de ces momens de sommeil, une branche d'arbre fit tomber mon livre dans l'eau. (*Note de l'auteur*).

1793. mai.

hauteur, et se rapprochaient tellement de la rivière, qu'on ne voyait que leurs flancs. Là, nous ne rencontrâmes pas d'îles. L'après-midi quelques cascades nous obligèrent de transporter par terre le canot et sa cargaison, à la distance de plusieurs centaines de pas. Près de ces cascades, nous vîmes des cabanes des naturels qui paraissaient n'avoir pas été habitées depuis quelque tems.

Il plut toute la journée, tantôt doucement, tantôt par ondées. Le soir à six heures, nous plantâmes nos tentes, environ trois milles au-delà des cascades.

merc. 29. La pluie fut si forte ce jour-là, que nous n'osâmes pas nous mettre en route. Un de nos barils de rum étant presque achevé de boire, j'achevai de le vider. Puis, j'écrivis une lettre dans laquelle je détaillai les fatigues et les dangers que nous avions essuyés jusqu'alors; et après l'avoir enveloppée

dans de l'écorce d'arbre et fait entrer dans le baril par la bonde, qui fut ensuite bien fermée, je l'abandonnai au cours de la rivière et au hasard. 1793. mai.

A la pointe du jour, nous fûmes inquiétés par les aboiemens continuels de notre chien, qui en même tems courait de côté et d'autre derrière nos tentes. Mais nous ne tardâmes pas à découvrir que tout cela avait pour cause la présence d'un loup qui était sur une hauteur voisine, et qui probablement avait été attiré par l'odeur d'un peu de viande crue que nous avions. jeudi 3.

Le tems était couvert : malgré cela nous nous embarquâmes de très-bonne heure. Nous dépassâmes l'embouchure d'une rivière considérable qui était à notre gauche, et nous continuâmes notre navigation jusqu'à sept heures du soir. Nous passâmes la nuit près d'un endroit où les Indiens avaient campé.

1793. mai. vend. 31.

Le tems était beau, mais froid; le courant très-rapide. En passant vis-à-vis de l'embouchure d'une rivière, qui était à notre droite, nous courûmes beaucoup de risque. Toutes les rivières dont j'ai fait mention depuis l'approche des montagnes, avaient débordé à cause de la fonte des neiges. Cette dernière était presque blanche, parce qu'elle roulait sur un lit de pierres à chaux. Les montagnes voisines formées de la même pierre, n'étaient ni ombragées par des arbres, ni ornées de quelque feuillage.

A neuf heures mes gens souffraient tant du froid, que nous abordâmes pour allumer du feu. Certes, il est rare que dans cette saison le froid empêche de travailler. Un peu de rum parut aussi un très-bon réchauffant. Ensuite le courant permettant de faire usage des pagayes, j'engageai mes compagnons à se mettre en route sans plus de délai.

Bientôt nous jouîmes d'une vue très-étendue. Une vaste nappe d'eau se déployait devant nous, et le calme de l'air et le feu du soleil en rendaient le spectacle plus magnifique. Les deux chaînes de montagnes, qui étaient-là couvertes d'arbres, se reculaient et semblaient annoncer que nous les laisserions bientôt derrière nous. Quand nous fûmes à l'extrémité de ce point de vue, nous trouvâmes la rivière barrée par des rochers formant de petites îles, entre lesquelles l'eau se précipitait et tombait en cascade. Pour pouvoir continuer notre navigation, nous nettoyâmes, le long de la rive gauche, un passage étroit qui était encombré de bois flottant. Nous reconnûmes, en cet endroit, que nos dernières espérances n'étaient pas fondées ; une chaîne de montagnes se prolongeait du sud au nord, bien au-delà du point où notre vue pouvait s'étendre.

1793. mai.

1793. mai.

Après avoir fait deux ou trois milles, nous arrivâmes dans l'endroit où la rivière se sépare en deux bras, l'un courant à-peu-près vers l'ouest-nord-ouest, et l'autre vers le sud-sud-est. Si j'en avais cru mes propres idées, je serais entré dans le premier, parce qu'il me semblait devoir conduire plus près de la partie de l'Océan pacifique que je désirais de voir. Mais le vieux Indien que j'ai déjà dit avoir souvent fait la guerre dans ces contrées, m'avait recommandé de ne point prendre ce bras, parce que, suivant lui, il se divise bientôt dans les montagnes, et qu'en outre de ce côté-là on ne rencontre pas de grande rivière. Mais en suivant le bras qui va vers le sud-sud-est, ajoutait-il, vous trouverez un portage d'une journée de marche, et vous arriverez sur les bords d'une autre grande rivière où les naturels habitent des îles et construisent des maisons.

Les avis du vieillard me paraissaient si sages, que je résolus de les suivre. D'ailleurs je ne doutais pas que si je pouvais une fois atteindre l'autre grande rivière, je ne me rendisse sur les bords de l'Océan. J'ordonnai donc à mon patron d'entrer dans le bras oriental, qui était moins large, mais paraissait plus rapide que l'autre. Précisément par cette double raison, mes gens, et sur-tout les Indiens qui étaient déjà très-las de voyager, désiraient que je prisse ce dernier bras; et leurs sollicitations à cet égard redoublèrent, quand ils virent la difficulté qu'il y avait à refouler le courant dans le bras où nous entrions. L'eau y avait en effet tant de rapidité, que nous passâmes la plus grande partie de l'après-midi à faire deux ou trois milles. Cette marche lente et fâcheuse mécontentait beaucoup, ainsi que le reste du voyage, plusieurs de ceux qui m'accompagnaient. Les fatigues qu'ils

1793.
mai.

1793. mai.

avaient essuyées et les dangers qu'ils avaient bravés, méritaient des considérations : aussi j'employai avec eux les raisonnemens que je crus les plus propres à calmer leurs murmures et à ranimer leurs espérances. Toutefois je m'exprimai de manière à leur faire sentir que j'étais bien décidé à poursuivre ma route.

juin. samedi 1.er

Le premier juin nous nous embarquâmes au lever du soleil. Vers midi nous nous aperçûmes que le courant se ralentissait. Nous débarquâmes pour goudronner le canot. Pendant ce tems-là je trouvai que nous étions à 55 deg. 42 min. 16 sec. de latitude septentrionale. Nous nous remîmes en route vers le soir ; le courant avait repris sa rapidité. M. Mackay et les Indiens allaient à pied pour alléger le canot. Au soleil couchant nous campâmes sur une pointe de terre, la seule qu'on eût trouvée sèche de ce côté de la rivière depuis que nos gens avaient débarqué.

Le matin, nous laissâmes à notre droite une grande rivière affluente.

1793. juin.

Je n'ai jamais vu en aucune autre partie du nord-ouest de l'Amérique, dans le même espace de terrein, autant de travaux des castors, que j'en vis ce jour-là. En quelques endroits, ils avaient abattu plusieurs acres de grands peupliers. Nous vîmes aussi beaucoup de ces laborieux et intelligens animaux. Depuis le lever du soleil jusqu'à l'instant qu'il se couche, ils sont occupés sans relâche, soit à construire leurs curieuses habitations, soit à chercher leur nourriture.

A l'entrée de la nuit, nous entendîmes plusieurs coups de fusil tirés par nos chasseurs, et nous leur répondîmes pour leur faire connaître où nous étions. Peu de tems après, ils arrivèrent, non moins effrayés que fatigués. Ils avaient été obligés de traverser une partie de la rivière à la nage, pour venir nous joindre; car nous avions

1793. juin.

débarqué dans une île, chose que nous ignorions avant qu'ils nous l'apprissent.

L'un de nos Indiens soutint qu'il avait entendu tirer des coups de fusil au-dessus de notre petit camp; et en comptant le nombre de nos coups et des leurs, il nous parut qu'il avait raison. Nous imaginions avoir entendu deux coups de plus que les chasseurs ne disaient en avoir tiré, et eux prétendaient avoir entendu le double des nôtres. Dès-lors les Indiens crurent être certains que les Knisteneaux avaient porté la guerre dans le voisinage; et ils disaient que s'ils étaient en grand nombre, nous n'avions pas de grace à espérer de ces sauvages dans un pays aussi éloigné.

Certes, je ne croyais, ni que les Knisteneaux fussent près de nous, ni que les naturels eussent des armes à feu; mais je pensai qu'il fallait, à tout

événement, nous tenir sur nos gardes. — En conséquence, nous chargeâmes et 1793. amorçâmes nos fusils, et nous nous juin. plaçâmes chacun au pied d'un arbre, où nous passâmes, sans dormir, une nuit fort désagréable.

Le lendemain matin, il fit très-beau. dim. 2. Nous refoulâmes de bonne heure un courant rapide, dans un endroit où la rivière était parsemée d'îles. A huit heures, nous dépassâmes deux grands arbres qui, déracinés par le courant, étaient depuis peu tombés dans l'eau. J'imaginai que le bruit de leur chute était cause de l'allarme que nous avions eue la veille. Cela nous fournit aussi un exemple de la manière dont les îles sont ravagées dans les rivières de ces contrées; mais les arbres que l'eau renverse et entraîne, vont servir de base à la formation d'îles nouvelles.

Nos gens étaient si fatigués, qu'il fallut nous arrêter à six heures du soir. Nous débarquâmes sur une petite île

— sablonneuse qui offre un spectacle très-
1793. curieux à l'observateur. Elle est com-
juin. posée de cailloux ronds et de gravier, couverts d'une couche de bois sec et de vase, qui, en quelques endroits, n'a que trois pieds d'épaisseur, et en d'autres en a dix.

Ce jour-là, l'ouvrage des castors frappa nos regards aussi souvent que la veille.

Lun. 3. En se levant, le soleil nous vit embarquer. A midi, je pris la hauteur de cet astre, et je trouvai que nous étions à 55 deg. 22 min. 3 sec. de latitude septentrionale. Je pris aussi l'heure. Ma montre marine était en retard, du tems apparent, d'une heure 30 m. 14 s. Suivant mon calcul, nous étions alors à 25 milles au sud-ouest de la Fourche (1).

---

(1) Dans le chapitre suivant, je reprendrai les détails de mon voyage avec une exactitude qui, comme je l'ai dit plus haut, a été interrompue par la perte de mon journal. (*Note de l'auteur*).

CHAPITRE V.

Continuation du voyage dans les montagnes rocheuses. Rencontre de quelques naturels.

QUOIQUE le brouillard fût très-épais, nous nous embarquâmes à quatre heures du matin. La rivière croissait toujours, et en quelques endroits elle était débordée. Le courant était si rapide que, malgré tous nos efforts, nous ne le refoulâmes que très-lentement. — 1793. juin. mar. 4.

Voici la route que nous fîmes : un mille au sud-sud-est, demi-mille au sud-sud-ouest, trois quarts de mille au sud-est, trois quarts de mille au nord-est quart d'est, un demi-mille au sud-est, un mille au sud-est quart de sud, un mille trois quarts au sud-

1793. juin. sud-est, un demi-mille au sud-est quart de sud, un quart de mille à l'est quart de sud, trois quarts de mille au sud-est, un demi-mille au nord-est quart d'est, un quart de mille à l'est quart de nord, un demi-mille au sud-est, un quart de mille au sud-est quart de sud, un demi-mille au sud-est quart d'est, un demi-mille au nord-est quart d'est, trois quarts de milles au nord-nord-est, un mille et demi au sud-quart d'est.

Nous restâmes jusqu'à neuf heures du soir sans pouvoir trouver un endroit propre au débarquement. Alors nous descendîmes sur un banc de gravier, où il n'y avait guère hors de l'eau que l'espace qu'occupèrent nos tentes.

mer. 5. La rivière ayant continué d'augmenter pendant la nuit, nous trouvâmes le matin notre canot et notre bagage dans l'eau. Nous goudronnâmes le canot, parce que la veille nous

étions arrivés trop tard pour entreprendre ce travail. Quand le canot fut prêt, nous traversâmes la rivière, et je débarquai sur la rive septentrionale, avec M. Mackay et les deux Indiens, afin de gravir une montagne voisine, où je comptais pouvoir contempler à mon gré le pays adjacent. Je recommandai à ceux que je laissai dans le canot, de faire toute la diligence possible, en leur enjoignant de tirer deux coups de fusil, s'il leur arrivait quelqu'accident, ou s'ils jugeaient mon retour nécessaire. En même tems, je leur observai que si je leur faisais moi-même ce signal, ils devaient me répondre, et en cas que je fusse derrière, m'attendre.

1793. juin.

Quand je fus au sommet de la montagne, je trouvai qu'elle se prolongeait en conservant son niveau ; de sorte que autant par rapport au défaut des pentes qu'à cause de l'épaisseur du bois, ma vue ne put pas se porter bien loin. Alors

1793. juin. je grimpai sur un très-grand arbre, d'où je distinguai dans le nord-ouest une chaîne de montagnes couvertes de neige. De là, d'autres montagnes sur lesquelles on ne voyait point de neige, s'étendaient vers le sud. Entre celles-ci et les premières, je remarquai, du côté de l'est, une ouverture où je jugeai que passait la rivière. Mes compagnons le pensèrent comme moi.

Quand nous eûmes examiné tout ce que la nature du lieu nous permettait de voir, nous marchâmes en avant pour rattraper le canot, et nous redescendîmes sur le bord de la rivière. Nous tirâmes deux coups de fusil; mais ce signal resta sans réponse. Je croyais que le canot était plus haut que nous, et mes Indiens soutenaient le contraire. Cependant je traversai encore une pointe de terre, et je revins au bord de l'eau. Là je contemplai une assez grande partie du

cours de la rivière, ce qui me fit soupçonner que je pouvais bien m'être trompé à l'égard du canot. Nous répétâmes le signal; mais on n'y répondit pas plus que la première fois. 1793. juin.

Mon inquiétude augmentant à tout instant, je chargeai M. Mackay et l'un des Indiens d'allumer un grand feu, et de jeter dans la rivière des branches de bois pour que, si nos gens étaient au-dessous de nous, ils reconnussent que nous étions plus haut. Puis, accompagné de l'autre Indien, je traversai une longue pointe où la rivière faisait un grand détour, pour bien m'assurer que le canot n'était pas en avant.

Accoutumé depuis une quinzaine de jours à une atmosphère très-froide, il me sembla ce jour-là que la chaleur était excessive. Ce qui me le faisait plus aisément sentir, c'e t que je traversais des sables desséchés où il n'y avait d'autre ombre que celle

1793. juin. que pouvaient donner quelques cyprès croissans çà et là.

A midi je gagnai encore le bord de la rivière ; et l'Indien et moi nous tirâmes de nouveau deux coups de fusil qui n'eurent pas plus de succès que les autres. L'eau courait avec une vélocité extraordinaire. Nous y jetâmes aussi des branches d'arbres. Ce qui ajoutait encore au désagrément de notre situation, c'est que les essaims de moustiques et de maringouins se multipliaient pour nous tourmenter.

Quand je rejoignis M. Mackay et l'Indien, ils me dirent qu'ils n'étaient pas restés dans l'endroit où je les avais laissés, mais qu'ils avaient fait trois ou quatre milles en descendant le long de la rivière, et que ne voyant pas nos gens, ils étaient revenus m'attendre.

Nous formâmes alors diverses conjectures, toutes plus fâcheuses les unes que les autres. Nos Indiens, enclins à grossir les maux de toute espèce, pré-

tendaient que le canot et ses conducteurs avaient été pour jamais engloutis dans les eaux. Ils faisaient même déjà un plan pour s'en retourner sur un radeau, et ils comptaient le nombre de nuits qu'ils resteraient en route.

1793. juin.

Quant à moi, on peut bien s'imaginer que j'étais rempli d'une violente inquiétude. Je sentais l'imprudence que j'avais eue de quitter mes gens au milieu des dangers et du plus pénible travail; et cette humiliante réflexion mêlait beaucoup d'amertume à la crainte des désastres qui pouvaient être arrivés. Je songeais que j'étais peut-être moi-même cause qu'il me faudrait renoncer à un voyage que j'avais tant à cœur, et que je me trouverais forcé d'adopter le plan de retour que venaient de faire mes chasseurs.

A six heures et demie du soir, M. Mackay et le Cancre partirent pour descendre encore le long de la rivière, aussi loin que le reste du jour le per-

1793. juin.

mettrait, et aller le lendemain jusqu'à l'endroit où nous avions campé. Moi, je me proposais de remonter; et nous convînmes que, si l'un ni l'autre nous ne trouvions le canot, nous retournerions au lieu où nous nous séparions en ce moment.

Nous avions, dans notre situation, de quoi boire abondamment; mais aussi nous étions totalement dépourvus de manger. Nous n'avions pas vu une seule perdrix dans toute la journée; et les traces de rennes que nous avions aperçues étaient fort anciennes. Nous nous préparions à passer la nuit sur un lit de branchages où nous aurions eu pour pavillon la voûte des cieux. Mais en ce moment nous entendîmes un coup de fusil qui fut bientôt suivi d'un second, ce qui nous annonçait que M. Mackay et le Cancre avaient rencontré le canot. Cet heureux signal fut répété par les gens mêmes du canot.

Cependant j'étais si accablé de fatigue, et si incommodé par la chaleur que j'avais supportée, et par la grande quantité d'eau que j'avais bue, que je ne me souciais pas d'aller rejoindre mes gens avant le lendemain. Il fallut que l'Indien, qui souffrait du froid et de la faim, se plaignît aussi amèrement qu'il le fît, pour que je cédasse à ses sollicitations. Enfin nous nous mîmes en marche ; et nus pieds, inondés par la pluie, nous arrivâmes au canot avec la nuit.

1793. juin.

Mais tous ces désagrémens furent oubliés à l'instant que je me retrouvai au milieu de mes gens. Ils me racontèrent que le canot s'était brisé, et qu'ils avaient essuyé plus de fatigue et de dangers qu'en aucune autre occasion. Je crus qu'il était prudent d'avoir l'air de croire tout ce qu'ils disaient, et de les ranimer par un verre de rum consolateur. Mais je savais bien que, quelque difficile que pût

1793. juin.

être le chemin qu'ils avaient fait, il était trop court pour qu'ils eussent dû y employer toute la journée, et je ne doutais pas qu'ils n'en eussent passé une partie à se reposer.

La pluie fut accompagnée de tonnerre et d'éclairs.

D'après tous les débris de camp et les pagayes que nous rencontrâmes, il nous parut que les Indiens fréquentaient ce canton à la fin de l'été et en automne.

La route que fit le canot fut : deux milles et demi à l'est-sud-est, un mille au sud quart d'ouest, un mille et demi au sud-sud-est, deux milles à l'est, et un mille au sud-est quart de sud.

jeu. 6. Nous partîmes à quatre heures et demie du matin. Nous fîmes un mille au sud-est quart de sud, trois quarts de mille à l'est quart de sud, deux milles au sud-est quart d'est. Dans toute cette route nous fûmes continuellement obligés de nous haler sur

les branches des arbres. Le courant avait tant de force, qu'il était impossible de le refouler avec des pagayes ; la profondeur de la rivière ne nous permettait pas d'employer les perches ; et les écores étaient si couvertes de saules et d'autres arbres, que nous ne pouvions pas nous servir de la cordelle. 1793. juin.

Il était plus de midi lorsque nous pûmes trouver un endroit propre à débarquer ; de sorte que je ne pris pas la hauteur du soleil. Nous passâmes le reste de la journée à radouber le canot, à sécher nos vêtemens, et à faire des perches et des pagayes pour remplacer celles qui étaient cassées ou perdues.

Le ciel était serein et l'air calme. ven. 7.
Depuis la veille l'eau avait monté de deux pouces. Le courant était devenu plus rapide, quoiqu'auparavant il fût déjà si fort, que si nous n'y avions pas été accoutumés, nous aurions pu désespérer de le refouler.

1793. juin.

J'observai, pendant la nuit, une émersion du premier satellite de Jupiter ; mais je me couchai, sans songer à écrire le moment précis de cette observation. Si ma mémoire est exacte, je crois que ma montre marine marquait 8 h. 18 m. 10 sec.

Le canot qui avait été très-endommagé, étant bien réparé, nous nous rembarquâmes. Nous fîmes deux milles un quart à l'est, demi-mille au sud-sud-est, un quart de mille au sud-est. Nous abordâmes pour prendre l'heure. Ensuite nous nous avançâmes de trois quarts de mille au sud-est quart d'est, et nous abordâmes de nouveau pour déterminer la latitude, que je trouvai de 55 deg. 2 min. 51 sec. En ajoutant à cela 0 deg. 2 min. 45 sec. de rapprochement au midi, le lieu où je pris hauteur pour avoir l'heure, est à 55 deg. 5 min. 36 sec. Là, ma montre marine étant en retard du tems apparent de 1 h. 32 min. 23 sec., je vis que

la longitude se trouvait de 122 deg. 35 min. 50 sec. à l'ouest du méridien de Greenwich. 1793. juin.

Nous marchâmes ensuite quatre milles et demi à l'est quart de sud, un mille et demi à l'est sud-est, en dépassant une petite rivière affluente qui vient de l'est; un demi-mille à l'est, un mille et demi au sud-est, et un quart de mille à l'est. Là, nous prîmes terre à sept heures du soir.

La plus grande partie de la journée, M. Mackay et mes deux chasseurs (1) allèrent par terre. L'après-midi ils tuèrent un porc-épic. Nous trouvâmes sur la rive où nous campâmes, la place

(1) Quand mes chasseurs étaient dans le canot, nous les laissions sans rien faire, de peur que le travail ne les dégoûtât du voyage et ne les engageât à nous abandonner. Aussi nous les faisions aller par terre autant que nous le pouvions, afin qu'ils nous procurassent des provisions, et que le canot fût plus léger.

(*Note de l'auteur.*)

où s'était couché un grand ours, et
1793. l'animal ne l'avait quittée que depuis
juin. très-peu de tems. Dans le cours de la journée, nous vîmes plusieurs endroits où les Indiens avaient récemment construit et occupé des cabanes. La plus grande partie de ce jour-là, le courant fut moins fort.

sam. 8. La nuit il plut et il tonna. Dès les quatre heures du matin nous recommençâmes à refouler le courant. Nous fîmes alors un quart de mille à l'est, trois quarts de mille au sud quart d'est, en longeant l'écore très-haute, blanche et sablonneuse du côté de l'est; un quart de mille au sud-sud-est, un quart de mille au sud-sud-ouest, un mille un quart au sud-sud-est, deux milles au sud-est, espace dans lequel le courant s'était beaucoup ralenti; deux milles un quart au sud-est quart d'est, un quart de mille à l'est, un quart de mille au sud-sud-est, quatre milles et demi au sud-est quart de

sud, un mille et demi au sud-est, un demi-mille au sud-sud-ouest, un demi-mille à l'est-nord-est, un quart de mille à l'est-sud-est, un mille au sud-est quart de sud, un demi-mille au sud-est quart d'est, trois quarts de mille à l'est quart de sud. Là nous vîmes en plein les montagnes, dont les unes se présentaient directement en face, les autres un peu plus vers l'est. Dans les trois jours précédens nous ne les avions aperçues qu'à de longs intervalles; mais auparavant, c'est-à-dire depuis le moment que nous étions entrés dans le bras oriental de l'Oungigah jusqu'à ces trois jours, nous les avions vues continuellement de l'un et de l'autre côté. Celles de la gauche n'étaient pas à une très-grande distance de la rivière.

1793. juin.

Il y avait deux jours que nous cherchions avec inquiétude le portage qu'on nous avait annoncé, et que nous ne trouvions pas. Notre seul

1793. juin.

espoir à cet égard, était de rencontrer quelques Indiens qui nous l'indiqueraient. En attendant, nous n'avions d'autre parti à prendre que d'avancer tant que la rivière serait navigable. Elle avait alors débordé de tous côtés; de manière qu'il était déjà huit heures du soir quand nous trouvâmes un endroit pour planter nos tentes.

Ayant trouvé beaucoup de panais sauvages, nous en cueillîmes les sommités, que nous fîmes bouillir avec du pémican pour notre soupé.

dim. 9. A la pluie tombée pendant la nuit, succéda un épais brouillard. Nous ne nous embarquâmes qu'à cinq heures et demie. Nous gouvernâmes un mille et demi au sud-est, un demi-mille au nord-nord-est, trois quarts de mille au sud-est, trois quarts de mille à l'est quart de sud, un quart de mille à l'est-sud-est, un quart de mille au sud-sud-est, un mille au sud-est quart d'est, un demi-mille au nord-est quart d'est,

un demi-mille au sud-est quart d'est, trois quarts de mille au sud-est quart de sud, trois quarts de mille au sud-est, un demi-mille à l'est quart de sud, un demi-mille au sud-est quart d'est, trois quarts de mille à l'est-nord-est, un demi-mille au sud-sud-est, un mille et demi à l'est, où nous découvrîmes une montagne bleue et sans neige. Nous fîmes ensuite un demi-mille au nord-est quart d'est, un mille à l'est quart de nord, un demi-mille au sud-est, trois quarts de mille au nord-ouest, un demi-mille au nord-est quart d'est, un quart de mille au sud quart d'ouest, un demi-mille au nord-est quart d'est et au nord-nord-est, un quart de mille au sud-sud-est, et un demi-mille à l'est quart de nord.

1793. juin.

Là nous sentîmes une odeur de fumée ; et peu de tems après nous entendîmes, dans les bois, des gens qui semblaient être dans le trouble et dans l'épouvante ; ce qui, comme nous l'ap-

—— prîmes par la suite, était causé par
1793. notre approche. Il faut avouer que
juin. cette rencontre inattendue nous occasionna aussi quelque inquiétude, parce que nous n'avions pas songé à préparer nos armes, et que nous ignorions le nombre des naturels.

Je considérai que si ces Indiens n'étaient qu'en très-petit nombre, nous les poursuivrions envain à travers les bois; et que s'ils étaient plusieurs ensemble, il y aurait de l'imprudence à courir après eux, du moins dans un moment d'alarme. En conséquence j'ordonnai à mes gens de porter le cap sur l'autre rive, pour voir si les naturels auraient le courage de nous attendre. A peine fûmes-nous au milieu de la rivière, qui n'avait pas là plus de cent pas de large, nous vîmes sur une hauteur, deux Indiens qui se présentaient à nous en brandissant leurs lances, déployant leurs arcs et leurs flèches, et joignant de grands cris à ces gestes menaçans.

Mon interprète se hâta de leur crier qu'ils n'avaient rien à craindre ; que nous étions des blancs qui ne cherchions à faire du mal à personne, et qu'au contraire nous désirions de pouvoir leur donner des marques de bienveillance et d'amitié. Mais au lieu de se fier à ce discours, ils répondirent que si nous approchions davantage avant qu'ils fussent certains que nos intentions étaient paisibles, ils nous perceraient de leurs flèches.

1793. juin.

Certes, je ne m'attendais pas à autant d'assurance et de résolution de la part de ces Indiens. Je consentis à ce qu'ils désiraient ; et quand nous eûmes passé quelque tems à écouter leurs questions et à y répondre, ils consentirent à nous laisser débarquer, montrant pourtant encore beaucoup de défiance. Enfin, ils quittèrent leurs armes ; et quand je m'avançai et que je leur pris la main, l'un d'eux tira le couteau qu'il avait dans sa manche,

1793. juin. et me le présenta en tremblant, comme une preuve de sa soumission à mes volontés.

Dès le premier instant que nous avions entendu ces Indiens dans le bois, nous avions déployé notre pavillon ; et quand nous les eûmes joints, nous le leur montrâmes comme un signe d'amitié. Ils examinèrent et nous et tout ce que nous avions, avec une attention soupçonneuse. Ils avaient bien entendu parler des hommes blancs, mais c'était la première fois qu'ils voyaient un être humain d'une couleur différente de la leur.

Les naturels n'étaient en cet endroit que depuis quelques heures. Ils n'avaient pas encore construit leurs cabanes; et à l'exception des deux hommes qui étaient avec nous, toute la troupe avait fui abandonnant le petit nombre d'objets qui lui appartenait. Nous donnâmes toutes les marques

de bienveillance possibles aux deux qui étaient restés. Je chargeai l'un d'aller rappeler ses amis, et je retins l'autre auprès de moi. Pendant ce tems-là on déchargea le canot, on transporta les effets dont nous avions besoin, sur la montagne, et on planta les tentes.

1793. juin.

Je résolus de rester là jusqu'à ce que les naturels se fussent assez familiarisés avec nous, pour que je pusse obtenir d'eux les renseignemens que je les croyais en état de me donner. Auparavant, mon intention était de débarquer dans l'endroit où il me paraîtrait possible de trouver le portage, objet immédiat de nos recherches, et là d'entreprendre de différens côtés, des excursions de deux ou trois jours, pour tâcher de découvrir une autre rivière. Si ces tentatives ne réussissaient pas, je me proposais de continuer à remonter celle où nous naviguions aussi loin qu'on pouvait

1793. juin. aller ; et si alors nous ne rencontrions pas des naturels pour nous enseigner la route que nous devions prendre, je voulais retourner à la fourche de la rivière et suivre l'autre bras, dans l'espoir d'être plus heureux.

Il était trois heures après-midi quand nous débarquâmes ; et à cinq heures, tous les naturels furent rassemblés auprès de nous. Il y avait trois hommes, trois femmes, et sept ou huit enfans. L'empressement et le désordre avec lesquels ils s'étaient enfuis, leur ayant fait laisser leurs guêtres et leurs souliers, ils avaient les pieds et les jambes tout en sang ; ce qui, joint à leurs cheveux épars, leur donnait un air très-triste. J'essayai de les consoler en leur faisant présent de quelques grains de collier et d'autres bagatelles qui semblaient leur plaire. Je leur donnai à manger du pémican, qui leur fit aussi plaisir, et qui, selon moi et mes compagnons, valait mieux que leur

poisson sec, seule espèce de provisions qu'ils eussent. 1793. juin.

Quand je pensai que ces Indiens étaient assez rassurés, je fis venir les trois hommes dans ma tente, pour qu'ils me donnassent les notions dont j'avais besoin sur le pays. Mais mon espoir fut bien trompé. Ils me dirent qu'ils ne connaissaient pas de rivière du côté de l'ouest, mais qu'il y en avait une des bords de laquelle ils venaient en ce moment, qui était à onze jours de marche par terre, et qu'ils désignaient comme un bras de celle où nous naviguions. Les ouvrages de fer qu'ils avaient, leur étaient fournis par des habitans des bords de cette rivière et d'un lac contigu, en échange de fourrures de castor, et de peaux d'élan préparées.

Ils racontèrent que les Indiens, avec qui ils traitaient, entreprenaient des voyages d'une lune pour aller trafiquer dans le pays d'autres peuples

— qui habitaient des maisons, et que ces
1793. derniers allaient de même jusques sur
juin. le rivage de la mer, ou, pour me servir de leur expression, sur le bord du *lac puant*; où ils commerçaient avec des hommes comme nous, qui s'y rendaient dans des vaisseaux gros comme des îles. Suivant ce qu'ils avaient entendu dire, les habitans de l'ouest étaient très-nombreux. Quant à ceux qui vivaient sur les bords de l'autre rivière, ils n'étaient, dirent-ils, qu'au nombre d'environ quarante familles, et eux-mêmes ne comptaient guère qu'un quart de cette population. Enfin ils ajoutèrent que, pour éviter leurs ennemis, qui ne manquaient jamais de les attaquer quand ils en trouvaient l'occasion, ils étaient forcés de se tenir presque toujours dans des retraites escarpées, où ils périssaient quelquefois de froid et de faim.

Ces détails sur le pays m'étant donnés par des hommes que je devais croire

le bien connaître dans toutes ses parties, semblaient devoir déconcerter un projet qui occupait sans cesse mon cœur et mon esprit. Cependant il me vint dans l'idée que, soit par crainte, soit par d'autres motifs, les naturels hésitaient à m'apprendre ce qu'ils savaient. Alors je les assurai que s'ils me conduisaient sur les bords de la rivière que je cherchais, je viendrais à son embouchure avec de gros vaisseaux pareils à ceux dont leur avaient parlé leurs voisins, et que je leur apporterais des armes et des munitions, en échange des productions de leur pays ; de sorte qu'alors au lieu de languir dans un état d'abjection, de crainte et de misère, ils pourraient se défendre contre leurs ennemis.

1793. juin.

Je leur dis de plus que si, à mon retour de la rivière, ils voulaient me suivre jusqu'au bas des montagnes, dans un pays abondant en animaux, je leur fournirais, ainsi qu'à leurs

1793. juin. compagnons, toutes les choses dont ils pourraient avoir besoin, et je ferais leur paix avec les Indiens-castors. Mais toutes mes offres et mes promesses n'obtinrent rien d'eux. Ils persistèrent à soutenir qu'ils ignoraient s'il y avait une rivière telle que celle que je disais avoir son embouchure dans la mer.

Dans l'état de perplexité où me jetaient les réponses des Indiens, il se présenta à mon esprit divers projets qui, à peine formés, étaient reconnus impraticables, et par conséquent rejetés. Je songeai un moment à abandonner le canot avec tout ce qu'il contenait, pour voyager par terre, et suivre la chaîne des rapports commerciaux par lesquels ces sauvages recevaient des instrumens de fer. Mais je réfléchis soudain qu'il serait trop difficile de porter des provisions pour moi et pour mes gens, toutes les fois que nous aurions un long trajet à faire, ainsi que des présens pour nous con-

cilier la bienveillance des indigènes, et enfin de la poudre et du plomb pour la chasse et pour notre défense.

1793. juin.

Un instant après, l'extrême désir de réussir dans mon entreprise m'inspira le dessein de rester avec les naturels, et de me rendre à la mer par le chemin qu'ils me désignaient; mais en supposant même que je n'eusse éprouvé aucun accident, ce voyage m'aurait coûté plus de tems que je n'en pouvais consacrer à l'exécution de mes projets. D'après ce que je venais d'entendre, remonter encore la rivière était une fatigante et vaine tentative; et l'idée de m'en retourner sans succès, après tant de peines et de dangers bravés, me paraissait si affreuse, que je ne pouvais me résoudre à l'envisager. En outre, j'aimais encore à penser que les Indiens n'avaient pas assez de confiance en moi, pour me dire avec franchise tout ce qu'ils savaient sur le pays. Je soupçonnais aussi un peu la fidé-

1793. juin. lité de mon interprète qui, étant déjà très-fatigué du voyage, pouvait fort bien être porté à me cacher tout ce qui était propre à m'engager de le poursuivre.

Je continuai à avoir des attentions pour les naturels. Je leur fis part de mes provisions ; je distribuai quelques morceaux de sucre à leurs enfans, et je remis au lendemain à m'entretenir de nouveau avec eux. Leur ayant témoigné le désir de goûter de leur poisson, je les vis aussitôt m'apporter quelques truites sèches, bien arrangées, qui avaient été prises dans la rivière des bords de laquelle ils venaient. L'un d'entr'eux m'offrit aussi, à titre de présent, cinq peaux de castor.

lundi 10. L'inquiétude ne me permit pas de dormir long-tems. Lorsque l'aube parut, j'avais déjà quitté mon lit, et j'attendais avec impatience l'instant d'avoir une seconde conversation avec

les Indiens. Cependant, le soleil était levé quand ils sortirent de dessous les berceaux de feuillage où ils s'étaient retirés avec leurs enfans; car, d'après les sollicitations de mes deux chasseurs, ils leur avaient très-hospitalièrement cédé leur couche et celles qui la partageaient. 1793. juin.

Je renouvelai mes questions à ces Indiens : leurs réponses furent les mêmes que la veille. Cependant, l'un d'entr'eux étant demeuré jusques vers les neuf heures auprès de mon feu à causer avec mes interprètes, j'entendis assez bien son langage pour comprendre qu'il faisait mention de quelque chose qui avait rapport à une grande rivière, et je vis qu'en même tems il montrait, d'un air emphatique, le haut de celle qui était devant nous. Je demandai à mon interprète ce que signifiaient ces expressions, et il me répondit que l'Indien parlait d'une grande rivière courant au

1793. juin.

midi (1), et dont une des sources se trouvait près de celle de la rivière que nous remontions. « Il ne faut, dit « encore le naturel, traverser que « trois petits lacs et autant de por- « tages pour atteindre une petite ri- « vière qui se jette dans la grande ; « mais la grande elle-même ne porte « pas ses eaux jusqu'à la mer. Là les « indigènes, continua-t-il, bâtissent « des maisons, habitent des îles, et « sont un peuple nombreux et guer- « rier. »

Je le priai de tracer avec un charbon, sur un morceau d'écorce d'arbre, la route qu'il fallait suivre pour se rendre à la source de l'autre rivière. Il le fit d'une manière satisfaisante. Quant à l'idée où il était que cette rivière ne portait pas ses eaux à la mer, je l'attribuai hardiment à son ignorance.

---

(1) Vers le soleil du milieu du jour.

Toutes mes espérances se réveillèrent, et ma vive impatience reparut avec elles. Pour mieux réussir, j'engageai, par des présens, l'un des naturels à me servir de guide jusques chez les premiers habitans, que nous devions espérer de rencontrer sur le bord des petits lacs situés sur notre route. En même tems, je résolus de partir le plus promptement possible ; et pendant que mes gens s'occupaient des préparatifs nécessaires, je me hâtai d'esquisser un tableau des naturels qui nous entouraient.

1793.
uin.

Ces Indiens sont de petite stature, n'ayant pas plus de cinq pieds six à sept pouces anglais (1). Ils ont la maigreur qu'on doit s'attendre à trouver chez des gens qui ont sans cesse des difficultés à surmonter pour se procurer leur nourriture. Leur visage est

(1) Environ cinq pieds un pouce français.

1793. juin.

rond. Ils ont les os des joues prééminens, les yeux petits et noirs. Le cartilage qui sépare leurs narines est percé ; mais ils n'y portent point d'ornemens. Leurs cheveux noirs flottent épars et en désordre sur leurs épaules, et sont irrégulièrement coupés sur le front, pour que la vue reste libre. Ces Indiens s'arrachent la barbe ; mais il leur en reste quelques poils dispersés. La couleur de leur teint est d'un jaune brun.

Ils sont vêtus de robes de peaux de castor, de blaireau(1) ou de rennes, préparées avec le poil, et de peaux d'élan sans le poil. Toutes leurs robes sont ornées d'une frange, et quelques-unes ont des glands qui pendent le long des coutures. Celles de blaireau sont décorées, du côté de la fourrure, avec

(1) Je ne suis pas sûr que l'auteur ait précisément voulu désigner un blaireau. Il se sert du mot *ground-hog*, qu'aucun des naturalistes que j'ai consultés, ne connoit. (*Note du traduct.*)

les queues de l'animal, parce qu'ils ne les séparent pas des peaux. Ces Indiens attachent leurs vêtemens sur les épaules, et ils mettent par-dessus leur robe une ceinture de cuir non-préparé et aussi dur que de la corne. Ils portent de longues guêtres qui, si elles étaient réunies par une ceinture, pourraient passer pour de grandes culottes. Ces guêtres, ainsi que les souliers, sont de peau d'élan ou de renne préparée. Les hommes ne cachent point les parties de la génération.

1793. juin.

L'habillement des femmes diffère peu de celui des hommes. Mais elles portent toutes un tablier qui est attaché au-dessus des hanches et tombe jusqu'au genou. Elles sont en général plus robustes, et proportionnément plus grandes que les hommes. Elles sont infiniment moins propres qu'eux. Elles se peignent une raie noire qui passe au-dessous des yeux, et va d'une oreille à l'autre. Cette raie est si sale

1793. juin. que l'on croit d'abord que c'est une suite de boutons desséchés. Leurs cheveux sont plus longs que ceux des hommes. Elles les séparent depuis le front jusques sur le sommet de la tête, et les font pendre en longues tresses sur le derrière de l'oreille. Elles ont pour ornemens quelques grains de verroterie blancs, qui leur viennent par la même voie que le fer, et qu'elles portent à leurs oreilles. Mais ces grains, qui ont depuis une ligne jusqu'à un pouce de longueur, ne sont pas de fabrique européenne. Leurs autres ornemens sont des bracelets de corne et d'os. Les hommes seuls portent des colliers de griffes d'ours *terrible* (1) et d'ours blancs.

Ces sauvages ont des arcs de bois de cèdre, de la longueur de six pieds, et dont l'un des bouts est armé d'une pointe de fer; ce qui fait que, dans

---

(1) Le grand ours.

l'occasion, ils s'en servent comme de lances. Leurs flèches, longues de deux pieds et demi, sont très-bien faites, barbelées, et ont une pointe de fer, de pierre ou d'os; elles sont aussi ailées. Ils ont deux sortes de lances, toutes deux très-aiguës, à double tranchant, et d'un fer très-poli. Le fer de l'une a environ un pied de long et deux pouces de large; et celui de l'autre n'a qu'un pouce de large sur huit de long. Le fût de la première est de huit pieds; celui de l'autre de six. Ils ont d'autres lances dont le bout est d'os.

1793. juin.

Les couteaux de ces Indiens sont faits d'un morceau de fer auquel ils donnent eux-mêmes la forme et mettent un manche. Leur hache ressemble un peu à une doloire, et ils s'en servent de la même manière que nous nous servons de cet outil. Certes, j'ai trouvé chez eux plus de fer que je n'aurais pu l'imaginer; ce qui prouve

1793. juin. qu'ils fréquentent beaucoup les nations qui communiquent avec les habitans des bords de la mer. Le nombre de leurs armes et de leurs instrumens de fer montre aussi que les moyens par lesquels ils se les procurent, datent de plus loin que je ne l'avais d'abord cru.

Les lacs de ces Indiens sont faits avec des courroies de cuir frais, de la grosseur d'un fil retors, dont plusieurs sont tressés ensemble. Quoique le lacs ne soit pas plus gros qu'une de ces lignes avec lesquelles on pêche la morue, il est assez fort pour retenir un élan. Il a une brasse et demie ou deux brasses de long.

Leurs lignes et leurs filets sont faits d'écorce de saule et d'ortie. Celles d'ortie sont plus fines et plus molles que si elles étaient faites avec du chanvre. Ils ont de petits hameçons d'os, enchâssés dans des morceaux de

bois fendus et bien liés avec du ouatape fin (1). 1793. juin.

Ces sauvages ont des vases qui leur servent de marmite, et qui sont faits aussi avec du ouatape si bien tressé, qu'ils ne lâchent jamais l'eau. Ils y mettent l'eau en ébullition avec des cailloux rougis au feu. Leurs autres vases sont faits avec de l'écorce de spruce. Pour faire chauffer l'eau dans ces derniers, ils les placent sur le feu, mais à une telle hauteur, que la flamme ne peut pas y toucher; ce qui rend l'opération fort longue et fort ennuyeuse.

Ils ont divers plats de bois et d'écorce d'arbre; des cuillers de bois et de corne; des seaux; des sacs de cuir et de filet; des paniers d'écorce, dont quelques-uns leur servent pour mettre leurs instrumens de pêche, et dont

(1) *Voyez* la description du ouatape, dans le premier volume de ces voyages, page 387.

1793. juin. d'autres sont faits pour être portés sur le dos.

Ils frottent leurs vêtemens avec une terre brune, dont ils ont une grande quantité. C'est non-seulement un ornement, mais une utilité, parce que cette terre empêche que les peaux ne se roidissent après qu'elles ont été mouillées. Ils ont aussi beaucoup d'écorce de sapin-spruce, avec laquelle ils construisent leurs canots. Cette opération exige beaucoup d'intelligence et d'adresse. Voici comment ils la pratiquent.

Les morceaux d'écorce sont taillés sur l'arbre, de la longueur qu'on veut donner au canot, longueur qui est ordinairement de dix-huit pieds. Ensuite on les coud ensemble avec du ouatape. On attache de chaque côté du canot deux lattes qui forment le plat-bord; à ces lattes sont ensuite attachées les barres, et elles servent, en outre, d'appui au reste de la membrure, qui

est proportionnée à la largeur de l'écorce. Pour donner plus de force aux membres, on place entr'eux de petites tringles. Le canot est gommé de manière que l'eau ne peut pas y pénétrer.

1793. juin.

Ces canots peuvent porter jusqu'à cinq personnes. Il y a quelques années que les Indiens-castors en avaient de pareils ; mais à présent ils ne se servent presque plus que de canots d'écorce de bouleau, qui durent bien plus long-tems.

Les pagayes des sauvages, dont j'ai déjà tracé le tableau, sont de six pieds de long, et la lame a environ un pied et est taillée en cœur.

Avant mon départ, les Indiens m'apportèrent deux truites qu'ils venaient de pêcher, et qui pesaient près de six livres. Je les leur payai avec quelques grains de verroterie. Ils me donnèrent aussi un filet de fil d'ortie, une peau d'élan préparée, et une cuiller faite avec une corne blanche, sem-

1793. juin.

blable à celle des buffles de la rivière des Mines de cuivre, mais qui, d'après ce qu'ils me dirent, venait d'un animal différent du buffle.

Mes jeunes chasseurs emportèrent aussi de chez nos hôtes, deux pleins carquois d'excellentes flèches, un très-grand collier de griffes d'ours blancs, des bracelets de corne, ainsi que quelques autres objets : aussi furent-ils généreux envers ceux qui les leur avaient donnés.

CHAPITRE VI.

Route dans les montagnes rocheuses, jusqu'à la grande rivière de Colombia.

A DIX heures nous étions prêts à nous embarquer. Je pris congé des Indiens, en les invitant à attendre notre retour, qui aurait lieu dans deux lunes (1), et en leur disant que j'espérais les retrouver avec ceux de leurs amis qu'ils pourraient rencontrer. Je rendis les peaux de castor à celui qui m'en avait fait présent, et je le priai de les garder jusqu'à ce que je revinsse, parce qu'alors je les lui acheterais. — 1793. juin. lundi 10.

Notre guide paraissait beaucoup

(1) Expression analogue à la manière de parler des Indiens.

—— 1793. juin.

moins affecté de son départ que ses compagnons. Ceux-ci témoignèrent la plus grande inquiétude pour sa sûreté.

Nous nous mîmes en route, et après avoir remonté un demi-mille vers l'est, nous vîmes à notre gauche un rivière affluente qui avait à-peu-près la moitié de la largeur de celle où nous naviguions. Nous fîmes encore trois-quarts de mille dans la même direction. Alors nous nous aperçûmes que nous avions oublié deux de nos fusils. Je fis partir sur-le-champ ceux à qui ils appartenaient, pour aller les chercher, et ils les rapportèrent au bout d'une heure.

Nous continuâmes à nous avancer, un demi-mille au nord-est quart d'est, trois-quarts de mille au nord-est quart de nord. Le courant se ralentissait. Nous remarquâmes à gauche un site verdoyant, où des bois coupés et des restes de cabanes annonçaient que les naturels avaient souvent séjourné.

Nous courûmes un mille à l'est, et nous découvrîmes dans le sud-est une chaîne de montagnes couvertes de neige. Dans un espace de trois ou quatre milles, la terre à notre droite était basse et marécageuse, ensuite elle s'élevait inégalement jusqu'aux montagnes.

1793. juin.

Nous marchâmes encore un mille et demi à l'est-sud-est, un mille au sud-est quart d'est, trois-quarts de mille à l'est quart de sud, un mille au sud-est quart d'est, un demi-mille à l'est quart de sud, un mille au nord-est quart d'est, un demi-mille au sud-est, un mille et demi au nord-nord-est, en laissant à notre gauche une rivière qui avait environ un quart de la largeur de la nôtre, et la grossissait de ses eaux. Nous poursuivîmes notre route, un demi-mille à l'est quart de sud, et nous atteignîmes le pied de la montagne d'où sort la rivière tributaire dont je viens de parler. Là

1793. juin.

celle que nous refoulions faisait un coude. Nous gouvernâmes trois-quarts de mille au sud-ouest quart d'ouest, un quart de mille à l'est quart de sud, un demi-mille au sud, un demi-mille au sud-est quart de sud, un quart de mille au sud-ouest, un quart de mille à l'est quart de sud, un quart de mille en tournant à l'ouest-nord-ouest, un demi-quart de mille au sud-ouest, un quart de mille à l'est-sud-est, un sixième de mille à l'est, un douzième de mille au sud-sud-ouest, un demi-quart de mille à l'est-sud-est, un tiers de mille au nord-est quart d'est, un douzième de mille à l'est quart de nord, un tiers de mille au nord-est quart d'est, un seizième de mille à l'est, un douzième de mille au sud-est, un douzième de mille au nord-est quart d'est, un demi-quart de mille à l'est, et un demi-mille à l'est-sud-est. Nous abordâmes à sept heures du soir, et campâmes sur le rivage. Dans le trajet

que nous fîmes ce jour-là, la rivière coule en très-grande partie, au pied des montagnes que nous avions à gauche. 1793. juin.

Le matin le tems était beau et froid. Mon interprète ayant exhorté le guide à ne rien craindre de ma part, à m'être fidèle, et sur-tout à ne pas profiter de la nuit pour s'enfuir, ce sauvage lui répondit : « Comment est-il possible « que je quitte la demeure du grand- « esprit? Quand il me dira qu'il n'a « plus besoin de moi, je retournerai « auprès de mes enfans. » Cependant à mesure que nous avançâmes il perdit, et certes avec raison, l'idée exaltée qu'il avait de moi. mardi 11.

Dès les quatre heures du matin, nous nous rembarquâmes. Nous fîmes un mille et demi à l'est quart de sud, un demi-mille à l'est quart d'est. Nous vîmes là une rivière affluente, sortant du pied d'une montagne, que, d'après sa forme conique, l'un de mes jeunes

1793. juin.

chasseurs nomma la montagne de la Loge du castor. Quand nous eûmes fait encore un demi-mille au sud-sud-est, nous découvrîmes à notre droite un autre bras affluent. Nous nous trouvâmes vis-à-vis du commencement de la chaîne de montagnes que nous avions aperçue la veille. D'autres montagnes s'étendaient parallèlement à gauche de la rivière, qui en cet endroit n'avait que très-peu de courant, et pas plus de quinze pas de large.

Nous gouvernâmes un demi-quart de mille à l'est-nord-est, un demi-quart de mille au sud-est quart de sud, un sixième de mille à l'est-sud-est, un huitième de mille au sud-ouest, un huitième de mille à l'est-sud-est, un sixième de mille au sud-sud-est, un douzième de mille au nord-est quart d'est, un demi-mille à l'est-sud-est, un tiers de mille au sud-ouest quart d'ouest, un huitième de mille au sud-sud-est, un quart de

mille au sud-sud-ouest, un sixième de mille au nord-est, un quart de mille au sud quart d'ouest, trois-quarts de mille à l'est, et un quart de mille au nord-est.

1793. juin.

Les montagnes que nous avions à gauche, nous parurent dans toute la chaîne être également rondes, et boisées presque jusqu'à leurs sommets. Ces sommets étaient couronnés de neige, au milieu de laquelle on distinguait quelques arbres flétris.

Nous continuâmes à faire route, parallèlement aux collines que nous avions à droite, et nous gouvernâmes cinq mille à l'est, un douzième de mille au nord, un huitième de mille au nord-est quart de nord, un seizième de mille au sud quart d'est, un quart de mille au nord-est quart de nord, en laissant encore à droite l'embouchure d'une rivière; un sixième de mille au nord-est quart d'est, deux milles et demi à l'est, un douzième

1793. juin. de mille au sud, un demi-mille au nord-est, un tiers de mille au sud-est, un mille un quart à l'est, un seizième de mille au sud-sud-ouest, un demi-mille au nord-est quart d'est, un mille trois-quarts à l'est, un demi-mille au sud et au sud-ouest quart d'ouest, un demi-mille au nord-est, un tiers de mille au sud, un sixième de mille au nord-est quart de nord, un quart de mille à l'est quart de sud, un huitième de mille au sud, trois-quarts de mille au sud-est.

Le canot prenait tant d'eau qu'il fut nécessaire d'aborder pour le goudronner, ce qui retarda notre marche d'une heure un quart.

Nous fîmes ensuite un quart de mille au nord-est, un quart de mille à l'est-nord-est, un seizième de mille au sud-est quart de sud, un douzième de mille à l'est quart de sud, un sixième de mille au nord-est, un sixième de mille à l'est-sud-est, un

demi-mille au sud-ouest, un quart de mille au nord-est, un demi-mille à 1793.
l'est quart de sud, un douzième de juin.
mille au sud-sud-est, un demi-mille à l'est, un quart de mille au nord-est quart de nord, un quart de mille au sud-sud-est, un douzième de mille au nord-est quart de nord, en dépassant une petite rivière qui coulait à notre gauche, un douzième de mille au sud-est quart d'est, un quart de mille au sud quart d'est, un huitième de mille au sud-est, un douzième de mille à l'est, un quart de mille au nord-est quart de nord, un demi-mille au sud, un huitième de mille au sud-est quart de sud, un quart de mille au nord-est, un tiers de mille au sud-est quart d'est et au sud-est quart de sud, un tiers de mille à l'est-sud-est et au nord-nord-est, et un huitième de mille au sud quart d'ouest, à l'est, et à l'est-nord-est.

Là, nous quittâmes le principal bras

1793. juin.

de la rivière qui, selon notre guide, ne remonte qu'à peu de distance, et provient des neiges qui couvrent les montagnes. Dans la même direction est une vallée qui paraît très-profonde, et où la neige entassée s'élève presqu'à la hauteur des montagnes. Ce réservoir semble suffisant pour entretenir une rivière, lorsque la température est à un degré de chaleur modérée.

Le bras affluent que nous abandonnâmes, avait tout au plus dix pas de largeur, et celui où nous entrâmes était encore moins considérable. Ici le courant ne se faisait presque pas sentir; et les sinuosités étaient si multipliées, que nous avions quelquefois de la peine à faire avancer le canot. Il y a en droite ligne, de l'embouchure de ce bras jusqu'à un petit lac situé à l'est, environ un mille.

L'entrée du lac était presqu'entièrement fermée par du bois flottant, ce qui me parut d'abord fort extraordinaire;

mais je vis ensuite que ce bois venait des montagnes. L'eau était si haute, que tous les environs étaient inondés. Notre canot passa à la hauteur des branches des arbres.

1793. juin.

Les principaux arbres qui croissent sur ces bords, sont le sapin-spruce et le bouleau blanc; mais ce dernier y est beaucoup moins commun. Ils forment des bosquets dont les intervalles sont remplis par l'aune et le saule.

Après avoir fait un mille dans le lac, nous abordâmes pour passer la nuit, près d'un ancien établissement indien. Nous espérions d'y trouver des naturels; mais nous fûmes trompés dans notre attente. L'après-midi nous vîmes plusieurs castors sur lesquels nous ne tirâmes pas, de peur que le bruit de nos fusils ne répandît l'alarme chez les Indiens. La même raison nous empêcha de troubler les cygnes, les oies, les canards, qui étaient en très-grand nombre sur le lac.

1793. juin. Nous remarquâmes les traces de quelques élans qui avaient traversé la rivière. Nous trouvâmes beaucoup de panais sauvages, dont j'ai déjà parlé comme d'un végétal que nous avions mangé avec plaisir. Nous vîmes des oiseaux jaunes, des geais blancs, et de superbes colibris. Ce n'est que dans ce canton du nord-ouest de l'Amérique, que ces deux dernières epèces d'oiseaux ont frappé mes regards.

merc. 12. Nous eûmes le même tems que la veille, et nous partîmes à trois heures du matin. En levant un filet que nous avions posé dans le lac, nous y trouvâmes une truite, un ticamang, une carpe et trois autres poissons (1).

Le lac s'étend à l'est quart de sud, d'environ deux milles, et sa largeur est de trois à cinq cents pas. Il est à 54 deg. 24 min. de latitude nord, et à 121 deg. de longitude à l'ouest du mé-

(1) Jub.

ridien de Greenwich. Je le considère comme la source la plus haute et la plus méridionale de l'Oungigah (1), qui, dans son cours sinueux, après avoir arrosé une vaste étendue de pays, et reçu les eaux tributaires de plusieurs grandes rivières, traverse le lac de l'Esclave, et va se jeter dans l'Océan septentrional (2).

1793. juin.

Nous abordâmes à l'extrémité du lac, et nous suivîmes un sentier de huit cent dix-sept pas de long, qui passait sur une chaîne de collines peu élevées, et nous conduisit au bord d'un autre petit lac. Il n'y a là qu'un quart de mille de distance entre les deux montagnes, et l'on y voit de chaque côté des rochers escarpés et des précipices affreux. On trouve le

(1) La rivière de la Paix.

(2) A 70° de latitude nord, et à environ 135° de longitude occidentale.

1793. juin.

long du chemin quelques grands spruces et quelques liards (1); et sur le bord de l'eau, on voit des saules et beaucoup d'herbe et de halliers.

Les naturels avaient laissé là de vieux canots, et des paniers qui étaient pendus à des arbres et contenaient diverses choses. J'y pris un filet, des hameçons, une corne de chèvre, et un piége fait en bois pour prendre des blaireaux ; et je mis à la place un couteau, quelques briquets, des alènes et des grains de verroterie.

On voit à droite deux ruisseaux qui tombent du haut des rochers, et vont se perdre dans le premier lac que nous traversâmes. Mais deux autres ruisseaux qui prennent leur source de l'autre côté, portent leurs eaux dans le second lac. C'est là le point le plus haut de ces montagnes, et il en divise les eaux ; de sorte qu'en entrant dans le second lac,

---

(1) Espèce de peuplier noir.

nous commençâmes à suivre le courant. Ce lac s'étend dans la même direction que le premier ; mais il est plus étroit et n'a pas plus d'un mille de long. 1793. juin.

Nous fûmes obligés d'écarter le bois sec qui flottait sur le lac, pour pouvoir y naviguer et nous rendre jusqu'au second portage, où l'on trouve un chemin battu de cent soixante-quinze pas de long. Le lac donne naissance à une petite rivière où, sans de gros arbres renversés qui barraient son lit, nous aurions fait passer notre canot avec toute sa cargaison. Deux hommes, avec des haches, auraient pu, en quelques heures, débarrasser son cours.

Nous vîmes sur le bord de l'eau beaucoup d'écume épaisse, jaune, d'un goût et d'une odeur aigres.

Nous nous embarquâmes sur le troisième lac, qui a la même direction et à-peu-près la même étendue que le second. Puis nous entrâmes dans une

——— petite rivière tellement encombrée par
1793. le bois qui y était tombé, qu'il nous
juin. fallut un certain tems pour nous y ouvrir un passage. A l'entrée de cette rivière, il n'y avait pas plus d'eau qu'il n'en fallait pour porter le canot; mais nous la vîmes bientôt grossir par les nombreuses ravines qui tombaient des montagnes escarpées, et qui sans doute étaient formées par la fonte des neiges. L'eau de ces ravines était aussi froide que de la glace.

Notre navigation fut souvent interrompue par des bancs de gravier et par des arbres renversés. Nous faisions passer le canot, par force, sur les uns, et nous tranchions les autres à coups de hache, ce qui nous coûta beaucoup de peine et de tems. En quelques endroits le courant était très-rapide, et le lit de la petite rivière très-tortueux. A quatre heures après-midi, nous débarquâmes; et en une heure de tems, nous gagnâmes par terre, un petit lac

rond, d'environ un tiers de mille de diamètre. J'estime que, du dernier lac que nous avions traversé jusqu'à celui-ci, il y a six milles en ligne directe (1); mais nous fîmes le double du chemin, à cause des sinuosités de la rivière.

1793. juin.

Nous entrâmes dans une autre rivière qui devint bientôt très-rapide, et courait sur un lit de cailloux plats. A six heures et demie notre marche fut arrêtée par deux grands arbres tombés en travers dans le lit de la rivière, et contre lesquels, malgré nos efforts, le canot faillit à être emporté. Nous descendîmes sur le rivage, et nous plantâmes nos tentes.

Le tems était nébuleux et gris; et comme nous fûmes obligés, en route, de nous mettre souvent dans l'eau, qui était extrêmement froide, nous étions le soir presqu'engourdis. Quelques-uns de nos gens, qui avaient

(1) Droit à l'est quart de sud.

fait une partie de la route à pied pour
1793. alléger le canot, eurent beaucoup de
juin. peine à nous joindre, parce que le pays qu'ils traversèrent étail inégal, et le sol raboteux.

A peine eûmes-nous débarqué; que j'envoyai deux de mes gens le long de la rivière pour examiner comment elle était, et me donner une idée des obstacles que nous aurions à vaincre le lendemain. A leur retour ils me firent un tableau effrayant des courans rapides, des grosses pierres et des arbres renversés qu'ils avaient vus.

Là notre guide laissa paraître quelques signes de tristesse. Il avait été très-effrayé en descendant les passes où la rivière était très-rapide, et il témoigna le désir de s'en retourner. Il nous fit voir une montagne qui n'était qu'à peu de distance, et qu'il nous dit être de l'autre côté d'une rivière dans laquelle celle où nous naviguions versait ses eaux.

Mes gens se mirent de bonne heure à ouvrir un chemin, pour transporter nos effets et notre canot au-dessous de la cascade ; et à sept heures ils eurent achevé. Le charroi ne nous tint pas beaucoup de tems ; et le canot étant rechargé, nous suivîmes le courant, qui étoit extrêmement rapide. Pour alléger le canot, je voulais aller à pied avec quelques-uns de mes gens : mais ceux qui étaient embarqués, me prièrent vivement de ne pas les quitter, déclarant que s'ils périssaient, il fallait que je périsse avec eux. Je n'imaginais pas alors combien leur crainte était fondée, et combien nous étions près du naufrage.

1793. juin. jeudi 13.

Nous poussâmes au large ; et nous n'avions encore fait que très-peu de chemin lorsque nous touchâmes. Le courant avait tant d'impétuosité que, malgré tous nos efforts, il emporta le canot en travers, et l'endommagea près de la barre du devant. A l'instant

1793. juin.

je sautai dans l'eau, et mes gens suivirent mon exemple; mais avant que nous pussions arrêter le canot ou le redresser, nous fûmes entraînés dans un endroit où la rivière était profonde; de sorte qu'il fallut nous rembarquer avec la plus grande précipitation. L'un de mes gens qui n'eut pas assez d'agilité pour sauter dans le canot, gagna le rivage avec beaucoup de peine. Cependant nous ne faisions que de rentrer dans le canot, lorsqu'il heurta contre un roc qui brisa la poupe, de manière qu'elle ne tenait plus que par le plat-bord, et que le patron ne put pas y rester. Celui qui était à la proue saisit les branches d'un petit arbre, dans l'espoir de retourner le canot; mais ces branches étaient si élastiques, qu'en se relevant elles jetèrent l'homme sur le rivage avec tant de force, que nous crûmes qu'il était écrasé. Mais nous n'avions pas le tems de lui faire des questions; car en peu

de momens nous fûmes emportés sur les rochers d'une cascade, qui firent plusieurs trous au canot, et détachèrent toutes les barres, à l'exception d'une seule. 1793. juin.

Cependant, sans cet accident, le canot aurait infailliblement chaviré ; il ne fit que s'affaisser, et nous sautâmes, pour la seconde fois, dans l'eau. Le patron qui n'était pas encore revenu de sa frayeur, cria à ses compagnons de songer à se sauver. Mais ma voix les arrêta tous, et ils tinrent ferme le canot brisé. C'est, sans doute, à ce courage que nous dûmes notre salut. Sans lui nous aurions été emportés par le courant et écrasés contre les rochers, ou précipités au milieu des cascades. Nous fûmes alors forcés de faire plusieurs centaines de pas, et à chaque pas nous nous vîmes à l'instant de périr. Enfin, nous eûmes le bonheur d'attraper les hauts fonds, et un petit remous, où nous nous arrê-

1793. juin.

tâmes ; ce que nous dûmes plutôt au poids du canot qui touchait sur des pierres, qu'à nous-mêmes, car nos forces étaient épuisées. Nos efforts n'avaient pas été longs, mais bien portés à l'extrême, car notre vie en dépendait. Cette scène terrible ne dura que quelques minutes. Dès que nous fûmes sur les hauts fonds, nous appelâmes nos compagnons qui étaient sur le rivage, et ils se hâtèrent de courir à notre secours. Celui qui avait été renversé par les branches d'arbre, fut le premier. Il fut assez heureux pour n'être pas blessé dans cette singulière chute ; et au moment où nous commencions à tirer nos effets de l'eau, il vint nous prêter la main.

Lorsque les Indiens virent notre déplorable situation, au lieu de chercher à nous aider, ils s'assirent et donnèrent un libre cours à leurs larmes.

J'étais en-dehors du canot, et j'y

restai jusqu'à ce que tout fut à terre. 1793. juin.
Je souffris beaucoup, parce que l'eau était excessivement froide, et à la fin j'étais si engourdi, que j'avais la plus grande peine à me tenir debout.

La perte que nous fîmes en cette occasion, était d'une grande importance pour nous, car elle consistait en toutes nos balles de fusil, et une partie de nos hardes; mais nous ne songeâmes pas à les regretter, préoccupés comme nous l'étions, de la manière miraculeuse dont nous venions de nous sauver. Notre premier soin fut de demander si l'on savait ce qu'était devenu l'homme qui n'avait pas pu sauter dans le canot, et que nous avions laissé au milieu de la rivière. Mais peu-après il vint lui-même dissiper les craintes dont il était l'objet. Aucun de nous ne se trouva dangereusement blessé, et j'étais certainement celui qui avait le plus souffert.

1793. juin.

Nous étendîmes tous nos effets sur le rivage, pour les faire sécher. Heureusement que l'eau n'avait pas pénétré la poudre, et qu'aucun de mes instrumens n'était perdu. Quand mes gens furent revenus de la frayeur que leur avait causé le naufrage, la plupart d'entr'eux, si ce n'est pas tous, n'en furent nullement fâchés, parce qu'ils crurent que cela m'engagerait à mettre un terme à mon voyage. Ils y comptaient même d'autant plus, que nous n'avions plus de canot, et que toutes nos balles étaient au fond de la rivière. Il leur semblait physiquement impossible que j'osasse poursuivre ma route. J'écoutai leurs premières réflexions, sans leur répondre. J'attendis que leur terreur panique eût été dissipée par un bon feu, un bon repas et quelques excellens coups de rum.

Alors je m'adressai à eux, en les exhortant à être reconnaissans envers

la providence, qui venait de leur conserver la vie. Je leur observai qu'il n'était pas impossible de naviguer sur la rivière où nous avions perdu notre canot; que ce naufrage ne provenait que de ce que nous ne la connaissions pas encore, et que l'épreuve que nous venions de faire nous mettait à même de continuer notre voyage avec bien plus de sécurité. Je leur rappelai que je n'avais pas cherché à les tromper, et qu'avant de les engager à m'accompagner, je leur avais fait connaître les fatigues et les dangers que j'allais braver. Je leur représentai l'honneur qu'il y avait pour eux à surmonter ces obstacles, et la honte dont ils se couvriraient s'ils s'en retournaient sans avoir atteint le but qu'ils s'étaient proposé. Je n'oubliai pas, en même tems, de leur parler de la constance et de l'intrépide courage dont se vantent les hommes du nord, et je leur dis que je comptais qu'en ce

1793. juin.

1793. juin.

moment ils ne dérogeraient point à ces vertus.

Je les tranquillisai sur la perte des balles, en leur disant que nous pouvions aisément en faire d'autres avec le plomb qui nous restait. En avouant qu'il était difficile de bien réparer le canot, je dis que je comptais assez sur notre adresse et sur nos efforts pour croire que nous le mettrions en assez bon état pour nous porter jusques dans l'endroit où nous pourrions trouver de l'écorce et en construire un autre. Enfin, mon discours produisit l'effet que je désirais, et mes gens déclarèrent unanimement qu'ils iraient par-tout où je leur montrerais le chemin.

Chacun fit part de ses idées sur le parti que nous avions à prendre, dans la conjoncture où nous nous trouvions. Le vœu général était d'abandonner le canot, et de charrier tous les effets sur le bord d'une rivière, que notre

guide assurait n'être qu'à peu de distance, et dans le voisinage des bois, où il pensait que nous trouverions beaucoup d'écorce. Ce projet n'offrait pas la certitude du succès dont j'avais besoin. D'ailleurs, je soupçonnais les intentions de mon guide, et par conséquent je ne pouvais pas me fier à ce qu'il disait. Il n'était encore que neuf heures du matin, lorsque j'envoyai deux de mes gens chercher de l'écorce de bouleau, et je les fis accompagner par l'un des chasseurs, car je ne voulais pas perdre le guide de vue. Je leur recommandai en même tems de tâcher de se rendre, dans la journée, jusqu'à la grande rivière, où celle dont nous suivions le cours verse ses eaux dans la direction que m'avait dit le guide. Je joignis ensuite mes autres compagnons pour travailler à réparer le mieux que nous pourrions les débris du canot; et je mis le premier la main à l'œuvre.

1793. juin.

1793. juin. A midi, je pris hauteur, et je déterminai la latitude à 54 deg. 23 min. nord. A quatre heures après-midi, je comparai l'heure qu'indiquait ma montre marine avec celle que donnait le soleil, dans l'espoir que la nuit je pourrais observer Jupiter et ses satellites ; mais la proximité des montagnes ne me laissait pas un horizon assez étendu. Il résulta de mon calcul, que la montre était d'une heure 38 minutes 28 sec. en arrière du tems vrai.

Il était déjà tard, et les gens que j'avais envoyés chercher de l'écorce d'arbre, n'étaient pas encore de retour. Cependant à dix heures, j'entendis l'un d'eux pousser un cri. Je m'empressai de répondre à ce signal. Un instant après, le jeune Indien arriva avec un rouleau d'écorce médiocre. Il était accablé de fatigue, il avait grand faim, et ses vêtemens étaient en pièces. Après avoir marché

toute la journée avec les deux Canadiens dans un pays affreux, sans trouver de bonne écorce, et sans découvrir la grande rivière, il s'était séparé d'eux au coucher du soleil. Ce qu'il me dit de la rivière près de laquelle nous étions, était excessivement décourageant : il n'y avait vu qu'une suite de cascades et d'écueils, parmi lesquels étaient quelques arbres renversés.

1793. juin.

Notre guide devint si triste et si inquiet, que nous ne pouvions plus en tirer de renseignemens exacts sur le pays qui était devant nous. Tout ce que nous en apprîmes, c'est que la rivière qui recevait les eaux de celle où nous naviguions, n'était qu'un bras affluent d'une grande rivière, dont la principale fourche se trouvait un peu au-dessous de l'autre. Il disait encore qu'il ne connaissait point de lac, ou de grande étendue d'eau stagnante, dans le voisinage de

ces rivières. A ces détails sur le pays, ce sauvage ajoutait des descriptions des habitans, non moins fantasques, non moins extravagantes que celles que j'ai rapportées dans mon premier voyage.

1793. juin.

Nous échappâmes encore ce jour-là à un nouveau danger, aussi terrible que le premier; et certes cela doit être ajouté aux nombreux exemples de bonheur que j'éprouvai dans cette périlleuse expédition. Nous avions quatre-vingts livres pesant de poudre, que nous étendîmes à l'air pour la bien faire sécher; et un de nos gens alla se promener tranquillement et négligemment, avec sa pipe à la bouche, au milieu de cette poudre, sans qu'il résultat le moindre mal d'un acte de négligence aussi coupable. Je n'ai pas besoin de dire que la plus légère parcelle de feu tombée de la pipe, mettait un terme à toutes mes anxiétés et à mon ambition.

Je remarquai sur les bords de la rivière plusieurs espèces d'arbres et de plantes, que je n'avais point encore vues au-delà de 52 deg. de latitude. Je citerai entr'autres le cèdre, l'érable et l'arbre à ciguë. 1793. juin.

La rivière montait considérablement, et courait avec la rapidité de la flèche décochée d'un arc bien tendu.

Le ciel était sans nuages, et le tems calme et chaud. Nous recommençâmes de bonne heure à travailler au radoub du canot. A sept heures et demie nos deux compagnons arrivèrent. Depuis vingt-quatre heures ils n'avaient pris ni alimens ni repos. En outre, ils souffraient du froid; et en traversant les bois ils avaient déchiré non-seulement tous leurs habits, mais leur peau. Leurs récits étaient en grande partie conformes à ceux de mon chasseur. Mais de plus ils disaient avoir vu la rivière dont avait parlé le guide; et ils pensaient que, d'après le grand nombre vend. 14.

1793. juin.

d'écueils de celle sur les bords de laquelle nous étions, il faudrait charrier nos effets jusqu'à l'autre, à travers un pays horrible, où il serait très-pénible et très-difficile d'ouvrir un chemin.

Quelque décourageans que fussent ces rapports, ils n'interrompirent pas un instant notre travail. Aussi dans le cours de la journée, le canot fut entièrement réparé. L'écorce apportée par l'Indien, quelques morceaux de toile cirée et beaucoup de gomme nous servirent à mettre notre embarcation délabrée en état de suffire au besoin que nous en avions pour le moment.

Le guide que j'ai dit avoir déjà témoigné beaucoup de regret d'être avec nous, prit tout-à-coup un air très-content; ce que j'attribuai à la vue que nous eûmes d'une colonne de fumée qui s'élevait dans le bas de la rivière. Il espérait que nous rencontrerions quelques autres indigènes, comme cette fumée semblait nous

l'annoncer, et qu'alors il serait débarrassé d'un emploi qu'il trouvait non moins dangereux qu'ennuyant. 1793. juin.

A midi je pris hauteur, et je déterminai la latitude à 54 deg. 23 min. 43 sec. nord. Ma montre marine était en retard de 1 h. 38 m. 44 sec. du tems vrai.

Le tems était non moins beau que la veille. D'après les ordres que j'avais donnés, mes gens commencèrent de très-bonne heure à ouvrir un chemin pour charrier une partie de nos effets, car le canot n'avait plus assez de solidité pour que j'osasse y embarquer le tout, dans un endroit où la rivière était remplie d'écueils et de cascades. Quatre hommes furent chargés de le conduire allégé de douze ballots (1). Ils franchirent des passes très-dangereuses et rencontrèrent beaucoup d'embarras, occasionnés par des en- samedi 15.

(1) De 90 livres chacun.

1793. juin. combremens de bois flottant et des arbres renversés ; de sorte qu'après quatorze heures de pénible travail, ils n'avaient pas fait plus de trois mille. Ils gouvernèrent au sud-est quart d'est.

On n'éprouva point d'accident dans ce trajet; aussi mes gens se sentirent animés d'une nouvelle ardeur pour la continuation du voyage. Cependant, le matin au moment de partir, Beauchamp, l'un des quatre conducteurs du canot, refusa de s'embarquer. Comme c'était le premier exemple d'une désobéissance absolue dans le cours de l'expédition, je n'aurais pas manqué d'employer quelques moyens sévères pour empêcher qu'il se renouvelât, si je n'avais considéré que Beauchamp passait parmi ses compagnons, pour un esprit simple, et que nos derniers périls l'avaient épouvanté au point de lui ôter son peu de bon sens. Ainsi je me contentai de dire qu'il était en effet indigne de nous accom-

pagner, et que sa pusillanimité devait le rendre un objet de ridicule et de mépris. C'était pourtant un homme actif, laborieux et très-utile. — 1793. juin.

Le soir nous nous rassemblâmes autour d'un grand feu ; et toute la troupe, réjouie par la liqueur favorite que je ne manquais pas de faire boire dans ces sortes d'occasions, oublia ses fatigues et ses appréhensions. Elle anticipa même sur le plaisir qu'elle aurait à se voir débarrassée des obstacles qui l'attendaient encore, et à pouvoir voguer avec un large courant, toujours égal et sans écueil, tel que celui de la grande rivière dont nous parlait notre guide, et où nous devions bientôt entrer.

Le beau tems continua. Nous nous mîmes à l'ouvrage comme la veille. Quelques-uns travaillaient au chemin ; d'autres charriaient les effets ; le reste conduisait le canot. J'étais du nombre des premiers, et je m'aperçus bientôt — dim. 16.

1793. juin. que nous avions campé environ un demi-mille au-dessus de quelques cascades, où nous ne devions pas risquer de faire passer le canot, tout allégé qu'il était. Cela fut cause qu'il fallut élargir le chemin, travail très-long et très-pénible. En descendant une passe où l'eau était très-rapide, au-dessus des cascades, le canot toucha sur une roche et fut percé; ce qui occasionna beaucoup de retard, parce qu'on n'avait pas toutes les choses nécessaires pour le réparer. Dès que je fus informé de cet accident, je me rendis où était le canot; mais avant de partir j'ordonnai à M. Mackay et aux deux Indiens, de suspendre le travail du chemin, et de pénétrer jusqu'à la grande rivière, en suivant la direction indiquée par le guide, et ne faisant point attention au cours de la rivière sur les bords de laquelle nous étions.

Quand mes gens eurent achevé de réparer le canot le mieux qu'ils purent,

nous le conduisîmes jusqu'auprès des cascades. Là il fut déchargé, mis à terre, et charrié à une distance considérable, à travers un terrein enfoncé et marécageux. Je chargeai de ce travail, quatre hommes qui l'exécutèrent au péril de leur vie. Le canot était devenu si pesant, à cause de la quantité d'écorce et de gomme employée à le radouber, que ces hommes ne pouvaient pas le porter plus de cent pas sans être relayés. D'ailleurs, comme ils passaient dans un endroit où l'on enfonçait profondément dans la bourbe, et où il y avait beaucoup de racines et de troncs d'arbres couchés, ils étaient à tout moment en danger de tomber; et sous un si pesant fardeau, le moindre faux pas leur aurait été très-funeste. Les autres deux Canadiens et moi, nous les suivions aussi vîte que nous pouvions, avec la cargaison. Nous marchâmes ainsi jusqu'à sept heures du soir, pour nous rendre au bout du

1793.
juin.

chemin qui avait été fait le matin.
1793. Alors nous fûmes rejoints par
juin. M. Mackay et mes deux chasseurs. Ils étaient allés jusqu'à la rivière qu'ils me dirent être considérable ; et pour s'y rendre, ils avaient traversé un pays marécageux et couvert d'une forêt presqu'impraticable. En même tems ils avaient observé que le bas de la rivière dont nous suivions le cours, était si rempli de bois flottant, qu'il serait inutile d'en tenter le passage. En passant sur ce bois, notre chien qui les suivait était tombé dans la rivière ; et le courant l'ayant entraîné, ils avaient eu beaucoup de peine à le sauver. Ils rapportèrent deux oies qu'ils avaient tuées dans la route.

Ce qui ajouta beaucoup à nos désagrémens, c'est que nous fûmes toute la journée tourmentés par les maringouins et les mouches à sable.

Nous ne fîmes ce jour-là que deux milles. Le canot gouverna au sud-est.

La fatigue avait été si grande, que mes gens recommencèrent à se décourager et à voir avec peine que je voulais aller plus loin. Je sus qu'ils murmuraient ; mais je feignis de n'y pas prendre garde. Quand nous fûmes rassemblés, je leur versai à chacun un coup de rum, et peu après ils allèrent chercher le repos dont ils avaient tant besoin. 1793. juin.

Nous distinguâmes à une distance très-considérable, l'extrémité des deux chaînes de montagnes entre lesquelles nous étions, et qui, selon mes conjectures, marquaient le cours de la grande rivière. Il y avait sur les montagnes de l'est plusieurs feux dont nous aperçûmes la fumée. Il fit très-chaud toute la journée.

Depuis que nous avions notre nouveau guide, je ne me couchais jamais qu'à minuit. Dans la nuit du dimanche au lundi, j'éveillai M. Mackay à l'heure accoutumée, pour qu'il gardât lundi 17.

1793. juin.

le guide à son tour, et ensuite j'allai me coucher. A trois heures on vint m'avertir que le guide avait déserté. Cela fut cause que je me fâchai un peu contre M. Mackay. Lui et le Cancre, suivis de notre chien, se mirent à la poursuite du guide; mais ils ne purent pas le joindre. Quoique j'eusse fait tout ce qu'il m'était possible pour engager ce sauvage à rester avec moi, il y avait long-tems qu'il méditait son évasion.

Ce malheur ne changea rien ni à nos projets, ni à nos efforts. Nous nous mîmes tous de bonne heure à pratiquer un chemin de trois quarts de mille de long, pour transporter le canot et sa cargaison dans l'endroit où la rivière était navigable. Nous le mîmes à l'eau; mais bientôt sa marche fut arrêtée par le bois flottant, et nous fûmes obligés de le charrier de nouveau. En un mot, nous voyageâmes alternativement par terre et par eau,

jusqu'à midi. Alors nous trouvâmes que la rivière se partageait en plusieurs bras qui s'étendaient dans diverses directions, et qui étaient si petits, qu'on ne pouvait y naviguer. Le seul moyen qui nous resta pour continuer notre route, ce fut d'ouvrir un chemin à travers une langue de terre. Je chargeai deux de mes gens d'aller examiner l'espace que nous aurions à traverser; et pendant ce tems-là, nous déchargeâmes le canot et nous le halâmes sur le rivage.

1793. juin.

Il était huit heures du soir quand nous arrivâmes sur le bord de la grande rivière. Nous fîmes, pour nous y rendre, trois quarts de mille à l'est-nord-est, dans un terrein entièrement marécageux, où nous avions quelquefois de la bourbe jusqu'à mi-cuisse. La route que nous fîmes sur la petite rivière, fut de trois quarts de mille à-peu-près sud-est quart d'est.

Enfin, après tant de travail et d'an-

1793. juin. xiétés, nous jouîmes de l'inexprimable satisfaction de nous trouver sur le bord d'une rivière navigable, à l'occident de la première chaîne des grandes montagnes.

CHAPITRE VII.

Navigation sur le Tacoutché-Tessé, ou la rivière de Colombia.

La pluie tomba toute la nuit et ne cessa qu'à sept heures du matin. Je ne fus pas fâché que le mauvais tems me fournît un prétexte pour accorder à mes gens un surcroît de repos, que les fatigues endurées les trois jours précédens, leur rendait très-agréable. — 1793. juin. mardi 18.

Cependant avant huit heures nous fûmes sur l'eau, et nous voguâmes avec un courant très-fort. Nous gouvernâmes un demi-mille à l'est-sud-est, un demi-mille au sud-ouest quart de sud, un demi-mille au sud-sud-est, un demi-mille au sud-ouest, un demi-mille en tournant au nord-ouest, trois quarts de mille en revenant au sud-

—— sud-est, un demi-mille au sud-sud-
1793. ouest, un quart de mille au sud quart
juin. d'est, et trois quarts de mille au sud-ouest quart de sud. Ici il y avait beaucoup moins d'eau, et nous vîmes plusieurs bancs de sable et de vase. Nous avions devant nous une montagne située à l'ouest-sud-ouest.

Le tems était si brumeux, que nous ne pouvions pas voir d'une rive à l'autre, quoique la rivière n'eût, en cet endroit, que deux cents pas de large. Après nous être avancés d'un tiers de mille au sud quart d'ouest, nous vîmes sur les bords de la rivière, une quantité considérable de retranchemens et de cellules de castor.

Nous continuâmes à voguer, en gouvernant un demi-mille au nord-nord-ouest, un mille et demi au sud-ouest quart d'ouest, un tiers de mille au sud-sud-ouest, un tiers de mille à l'ouest quart de sud, un demi-mille au sud quart d'est. Là nous vîmes des

montagnes du côté de l'est, qui avaient leur pied baigné par la rivière, et leur sommet couronné de neige. Nous fîmes un demi-mille au sud-ouest, un quart de mille au sud, un tiers de mille au sud-est, un demi-mille au sud-sud-ouest, en dépassant plusieurs îles; un tiers de mille à l'ouest quart de sud, un sixième de mille au sud-sud-est.

1793. juin.

Dans cette partie de la rivière la terre qu'on voit à droite est élevée, pierreuse et couverte de bois. Nous continuâmes notre navigation, un mille à l'ouest-sud-ouest, en dépassant l'embouchure d'une petite rivière qui sortait du sud-est; un demi-mille au sud-ouest, trois-quarts de mille au sud, un demi-mille au sud-ouest, un demi-mille au sud quart d'ouest. Ici une pointe de rochers qui est à gauche, rétrécit tellement le lit de la rivière, qu'il n'a que cent pas de large. Nous gouvernâmes, à partir de cette pointe,

—— un demi-mille au sud-est, un hui-
1793. tième de mille à l'est quart de sud.
juin. Le courant devint alors très-rapide, mais égal et n'offrant aucun danger. Nous fîmes un huitième de mille au sud quart de sud, un tiers de mille à l'ouest quart de nord, un douzième de mille au sud quart d'ouest, un quart de mille au sud-ouest. Là se terminent les montagnes d'un côté de la rivière, tandis que sur la rive opposée, des rochers s'élèvent à une prodigieuse hauteur. Le lit de la rivière a cent cinquante pas de large. Après avoir fait un mille à l'ouest quart de sud, on trouve que la rivière se rétrécit de nouveau, et coule entre des rochers peu élevés.

Nous poursuivîmes notre route, un huitième de mille au nord-nord-est, un huitième de mille en tournant au sud-ouest, et un demi-mille au sud et au sud-ouest. Tout le pays que nous traversâmes me parut entière-

ment plane : mais, à la vérité, étant dans le canot et borné par des bois, je ne pouvais pas porter ma vue à plus de cent pas au-delà des bords de la rivière.

1793.
juin.

Notre navigation continua deux milles à l'ouest quart de nord, un demi-mille au nord, un quart de mille au nord-ouest, deux milles au sud-ouest, trois-quarts de mille au nord-ouest, un mille à l'ouest. Nous découvrîmes alors une chaîne de collines dans la même direction. Une petite rivière affluente venait du nord. Nous fîmes un quart de mille au sud, un demi-mille au nord-ouest, deux milles et demi au sud-sud-ouest, trois quarts de mille au sud-est, un demi-mille à l'ouest-nord-ouest, en laissant à notre gauche un ruisseau affluent.

Le courant se ralentit. Nous courûmes trois-quarts de mille au sud-sud-ouest, trois-quarts de mille au sud-ouest, trois-quarts de mille au sud quart

—— 1793. juin. d'est, un mille au sud-est quart d'est, un demi-mille en tournant graduellement à l'ouest-nord-ouest. La rivière était remplie d'îles. Ensuite elle nous présenta une égale et superbe étendue d'eau avec peu de courant dans un espace d'un mille et demi, que nous fîmes droit au nord. Nous continuâmes à marcher un mille au sud-ouest quart d'ouest, un mille à l'ouest-nord-ouest, un mille au sud-est, trois-quarts de mille à l'ouest quart de nord, un huitième de mille au sud.

Nous vîmes une cabane indienne nouvellement construite. Là était la grande fourche, dont nous avait parlé notre guide. Il paraît que le bras affluent qui vient du sud-est, est le plus considérable. Il a environ un demi-mille de large, et ressemble à un lac. Le courant était très-ralenti. Nous voguions au milieu de la rivière. Je sondai, et je trouvai seize pieds d'eau. Nous gouvernâmes à l'ouest. Une

chaîne de montagnes était devant nous, et traversait la ligne que nous suivions. Nous fîmes trois milles dans cette direction; puis deux à l'ouest-sud-ouest. Je jetai de nouveau la sonde qui me rendit vingt-quatre pieds d'eau. La rivière se rétrécit, et le courant fut plus rapide. Nous fîmes alors trois-quarts de mille au nord-nord-ouest, en dépassant une petite rivière affluente qui venait du nord-est; un mille et un quart au sud quart d'ouest, quatre mille et demi à l'ouest-sud-ouest, un mille et demi à l'ouest quart de nord, un mille au nord-ouest quart d'ouest, un mille un quart à l'ouest. Là, les deux chaînes de montagnes qui s'étendent des deux côtés de la rivière, ne sont qu'à cent cinquante ou deux cents pas l'une de l'autre. Nous continuâmes à gouverner trois-quarts de mille au nord-ouest, deux milles et demi au sud-ouest quart de sud. Ici la rivière

1793.
juin.

1793. juin.

reprend sa largeur. Nous fîmes un mille au sud quart d'ouest, un demi-mille à l'ouest-sud-ouest, trois milles au sud-ouest quart de sud, un mille au sud-sud-est, en laissant à notre gauche une petite rivière affluente; un mille au sud, avec un courant très-rapide; trois-quarts de mille à l'est, un mille au sud-ouest, un mille et demi au sud-sud-est (1), un mille au sud-ouest quart d'ouest, un mille et demi à l'est-nord-est, un mille à l'est-sud-est. Là, nous vîmes à notre droite l'embouchure d'une petite rivière. Nous courûmes alors deux milles au sud-ouest quart de sud, et nous vîmes une seconde petite rivière affluente du même côté que l'autre. Nous fîmes encore un demi-mille au sud quart d'est, et un mille un quart au sud-ouest quart d'ouest; puis nous

(1) Dans ces quatre dernières distances, le courant fut toujours rapide et dangereux.

abordâmes et nous plantâmes nos tentes. 1793. juin.

En passant vis-à-vis de la dernière petite rivière, nous vîmes s'élever sur ses bords des colonnes de fumée, qui semblaient produite par des feux qu'on venait d'allumer. J'en augurai qu'il y avait là des Indiens ; mais je ne voulus pas fatiguer mes gens à refouler le courant pour tâcher de joindre ces sauvages.

La grande rivière sur laquelle nous naviguions paraissait n'avoir pas baissé de plus d'un pied, à en juger du moins par la trace qu'avait laissée l'eau ; et le petit bras affluent semblait, d'après une pareille trace, avoir diminué de deux pieds et demi.

En entrant dans cette rivière, nous vîmes un grand vol de canards, qui avaient tout le corps blanc, à l'exception du bec et d'une partie des ailes. Le tems fut gris et froid toute la journée, et le vent souffla du sud-ouest.

1793. juin. Nous vîmes des colonnes de fumée s'élever de diverses parties des bois. Peut-être aurais-je cherché à voir les naturels, si j'avais eu avec moi quelqu'un qui eût pu les aborder sans leur causer de la défiance, et que cela ne m'eût pas fait perdre trop de tems. Mais j'aimai mieux poursuivre ma route pendant que la navigation était facile, et remettre à mon retour, à joindre les Indiens, à moins qu'il ne se présentât plutôt quelqu'occasion favorable d'avoir des communications avec eux.

merc. 19. La matinée était brumeuse. A trois heures nous nous embarquâmes. A quatre heures et demie nous vîmes à droite une petite rivière affluente. Nous courûmes d'abord trois-quarts de mille à l'est quart de sud, un demi-mille au sud quart d'est, et un mille et demi au sud-sud-ouest. Pendant cette dernière course, nous vîmes d'épais nuages de fumée qui sortaient

du milieu des bois, et obscurcissaient l'air. Nous sentions, en même tems, une très forte odeur de résine.

1793. juin.

Nous continuâmes à voguer un mille et un quart au sud-ouest, trois-quarts de mille au nord-ouest quart d'ouest, un mille et un quart au sud-sud-est, trois-quarts de mille à l'est, un mille au sud-ouest, trois-quarts de mille à l'ouest quart de sud, trois-quarts de mille au sud-est quart de sud, un demi-mille au sud quart d'ouest, trois-quarts de mille à l'ouest quart de sud, deux milles et demi au sud quart d'ouest. Ici nous longeâmes une île, et il me parut que la plus grande partie de la rivière avait autrefois passé de l'autre côté de cette île. Les bords de la rivière étaient hérissés de rochers, dont les pointes escarpées présentaient des formes très-bizarres.

Nous poursuivîmes notre route, en gouvernant un mille et demi au sud-est quart de sud, un demi-mille au

1793. juin.

sud quart d'est, un mille et un quart à l'est, un mille au sud-est quart d'est, un demi-mille au sud-sud-est, un mille et un quart à l'est, un demi-mille au sud quart d'est, un mille et demi à l'est, trois milles au sud-sud-est, et trois-quarts de mille au sud-ouest. En cet endroit les rochers qui bordent les deux côtés de la rivière se rapprochent tellement, qu'ils semblent de loin devoir former une cascade. Dans cette appréhension nous débarquâmes sur la rive gauche. Nous y trouvâmes un assez mauvais sentier, et nous imaginâmes que c'était par-là que les naturels avaient coutume de charrier leur bagage et leurs canots. Cependant en examinant ensuite le cours de la rivière, nous vîmes qu'il n'y avait pas de saut, mais que l'eau courait avec tant de rapidité sur les roches qui se prolongeaient fort loin, qu'il était impossible d'y faire naviguer un léger canot. Il

nous fallut donc élargir le chemin pour que notre canot pût y passer, et nous le transportâmes par-là avec beaucoup de difficulté. Les fréquentes réparations qu'on y avait faites, et quelquefois avec d'autres matières que celles qu'on emploie ordinairement, l'avaient, ainsi que je l'ai déjà observé, rendu si pesant, qu'il craqua et s'entr'ouvrit sur les épaules des gens qui le portaient. Ce portage qui a environ un demi-mille de long et passe sur une montagne hérissée de rocs, nous tint depuis huit heures jusqu'à midi, et nous coûta un travail et des peines qu'il est impossible de décrire. Nous marchâmes, dans ce trajet, au sud-sud-ouest.

1793. juin.

D'après une observation solaire, je déterminai la latitude du portage à 53 deg. 42 min. 20 sec. nord.

Nous perdîmes encore quelque tems pour mettre le canot en état de nous porter plus loin. Après avoir fait un

—— quart de mille en gouvernant au sud,
1793. nous trouvâmes encore un portage ;
juin. mais là nous n'eûmes qu'à suivre un chemin de deux fois la longueur du canot, chemin qui traverse une pointe de rocher. De cette pointe aux rocs qui forment l'écore opposée, et sont presqu'à pic, la distance n'est que de quarante à cinquante pas. Le grand volume d'eau qui tombe de cascade en cascade vis-à-vis du premier portage, se précipite à grand bruit dans cet étroit passage, et y forme plusieurs remoles.

Les bords de la rivière produisent beaucoup d'oignons sauvages. Nous en arrachâmes pour les mêler à notre pémican, auquel ils donnaient un bien meilleur goût ; mais aussi cela produisit sur notre appétit un effet très-fâcheux, relativement à l'état de nos provisions.

Nous nous rembarquâmes ; et quand nous eûmes fait trois quarts de mille

au sud-est quart d'est, nous aperçûmes de la fumée sur le rivage. Nous mîmes aussitôt le cap de ce côté-là ; mais avant que nous pussions y aborder, les naturels eurent disparu. Nous jugeâmes, par leurs cabanes, qu'il n'y avait pas plus de deux familles. Je mis aussitôt mes deux Indiens à leur poursuite. Ils les eurent bientôt atteints. Mais ils n'entendaient point leur langue, et ils firent de vains efforts pour les amener à une communication amicale.

1793. juin.

Dès que les naturels aperçurent mes jeunes chasseurs, ils préparèrent leurs arcs et leurs flèches, en leur faisant signe de ne pas avancer. Mes chasseurs se retirèrent, mais après qu'on leur eut décoché cinq flèches, qu'ils évitèrent à la faveur des arbres.

Quand ils me firent ce récit, je fus très-fâché de ne pas les avoir accompagnés ; et comme je crus que les naturels ne pouvaient pas encore être à

1793, juin.

une grande distance, je partis pour aller les joindre, ayant avec moi M. Mackay et l'un des chasseurs. Mais ils étaient déjà si loin, qu'il y aurait eu de l'imprudence à les suivre.

Mes chasseurs, qui peut-être étaient encore effrayés de la manière dont les indigènes les avaient accueillis, m'assurèrent qu'indépendamment de leurs arcs, de leurs flèches et de leurs lances, ces sauvages étaient armés de longs couteaux, et qu'ils accompagnaient leurs menaces de gestes effroyables et de cris perçans.

A mon retour, je trouvai mes gens qui satisfaisaient leur curiosité, en examinant les sacs et les paniers qu'avaient laissés les naturels. Quelques-uns de ces paniers contenaient des filets, des lignes et d'autres instrumens de pêche; d'autres plus petits étaient remplis de terre rouge, dont les naturels se servent pour se peindre le visage. Il y avait dans les sacs

diverses choses dont nous ne pûmes pas deviner l'usage. J'empêchai mes gens de rien prendre. Pour moi, je me permis d'emporter quelques petits objets qui me semblèrent curieux ; mais je laissai en revanche des choses bien plus utiles. 1793. juin.

Nous quittâmes ce lieu à quatre heures, et nous suivîmes le courant, qui nous porta trois quarts de mille au sud-est. Nous fîmes ensuite un mille à l'est-sud-est, trois quarts de mille au sud, un mille au sud-sud-est, deux milles au sud-sud-ouest, trois milles et un quart au sud-sud-est, un mille à l'est quart de nord, un mille un quart au sud-sud-est, en passant un écueil ; trois quarts de mille au sud-sud-ouest, un mille et demi au sud, un mille et un quart au sud-est, trois quarts de mille au sud, et un mille et demi au sud-sud-est.

A sept heures et demie du soir, nous débarquâmes pour passer la nuit

1793. juin. à l'embouchure d'une petite rivière située sur la rive droite de celle dont nous suivions le cours.

Il tomba quèlques ondées accompagnées de plusieurs coups de tonnerre très-forts. Les bords de la rivière étaient ombragés par de hauts sapins, et de cèdres aux branches étendues.

jeudi 20. Le matin, le tems était brumeux, et le vent soufflait du sud. A quatre heures et demie nous nous remîmes en route. Nous gouvernâmes deux milles au sud-est quart d'est, deux milles et demi au sud-sud-est, et deux milles au sud-sud-ouest. Les brouillards étaient si épais, que nous ne pouvions pas voir à la distance de deux fois la longueur du canot; ce qui rendait la navigation dangereuse, parce que nous courions risque de rencontrer tout-à-coup quelque cascade ou quelque autre écueil. Cependant nous continuâmes notre marche deux milles et demi à l'ouest-nord-ouest. Nous

franchîmes alors une passe extrêmement rapide. 1793. juin.

Nous longions la rive gauche, sur laquelle nous aperçûmes deux daims rouges tout-à-fait au bord de l'eau. Nous tuâmes l'un et blessâmes l'autre. Ce dernier était très-petit. Nous abordâmes. Nos Indiens poursuivirent l'animal blessé et l'eurent bientôt atteint. Ils en auraient tiré un autre dans le bois, si le chien, qui les suivait, ne l'eût pas effrayé. A en juger par la quantité de traces que nous vîmes, ces animaux doivent être très-nombreux dans le pays. Ils ne sont pas aussi gros que l'élan ; mais ils sont de la véritable espèce du daim rouge, que je n'ai jamais vu dans les parties de l'Amérique que j'ai habitées, quoiqu'ils abondent, dit-on, dans les plaines qu'arrose l'Assiniboin (1).

---

(1) L'un des bras affluens de la rivière Rouge.

——— Nous vîmes beaucoup de sapins-
1793. spruces pelés. Ce qui me fit penser que
juin. les indigènes en avaient employé l'écorce à couvrir leurs cabanes.

Quand nous eûmes embarqué notre venaison, nous nous remîmes en route, et nous courûmes un mille au sud-ouest, un mille et demi au sud, et un mille à l'ouest. Là, le pays présente un aspect tout différent. Les bords de la rivière, qui a, en cet endroit, environ trois cents pas de large, ne sont pas très-hauts, et de là le terrein s'élève insensiblement jusqu'à une distance considérable, et est couvert de peupliers et de cyprès sans aucune espèce de taillis. Il y a aussi sur les bords des pointes basses que la rivière inonde quelquefois, et où croissent le liard, le bouleau mou, le spruce et le saule.

Avant d'arriver jusques-là, nous avions eu la vue bornée par des écores très-élevées, très-inégales, et ombra-

gées par différentes espèces de sapins, par des peupliers, de petits bouleaux, des cèdres, des saules et des aunes. 1793. juin.

Après avoir fait six milles au sud-ouest quart d'ouest, nous abordâmes devant une maison déserte, la première habitation de cette espèce que j'aie vue au-delà de Michilimakinac. Elle avait environ trente pieds de long sur vingt de large, avec des portes dont la hauteur était de trois pieds, et la largeur d'un pied et demi. Tout ce que nous remarquâmes dans cette maison, nous fit conjecturer qu'elle avait été construite pour loger trois familles. On y voyait trois foyers à égale distance les uns des autres, et les lits étaient de chaque côté des foyers. Derrière les lits il y avait une saillie un peu élevée et arrangée en forme de crèche, où l'on serrait du poisson. Le corps de la maison, qui avait cinq pieds de haut, était construit en longues pièces de bois de sapin

—— 1793. juin. très-droites, posées horizontalement les unes sur les autres et bien jointes à chaque coin. Le toit était supporté par un faîtage placé sur deux poteaux fourchus de dix pieds de haut. De ce faîtage partaient des chevrons qui posaient sur le corps de la maison, et étaient couverts d'écorce de spruce. Le tout était bien lié avec des fibres de cèdre. Un des bords du toit était garni de planches fendues, et l'autre de longues perches.

On voyait des ouvertures dans le corps de la maison, que j'imaginai être pratiquées pour tirer des flèches en cas d'attaque; car elles étaient inutiles pour donner du jour dans la maison, qui en recevait suffisamment par les endroits où les bois n'étaient pas parfaitement joints. Aussi cette maison ne pouvait être habitée que l'été.

Après ce que je viens de décrire, nous ne vîmes dans la maison et tout autour d'elle, qu'une seule chose qui fixât notre attention. C'était une grande

machine qu'on n'avait pu faire entrer dans la maison qu'en ôtant le toit. Elle était d'une forme cylindrique, et avait quinze pieds de long et quatre pieds et demi de diamètre. L'un des bouts était plat comme le fond d'un tonneau ; à l'autre bout était attaché un cône qui y entrait juste, et avait une embouchure d'environ sept pouces de diamètre. Cette machine était certainement construite pour prendre de gros poissons, et très-propre à remplir son objet ; car lorsqu'ils y étaient entrés, il était impossible qu'ils en sortissent, à moins qu'ils ne la brisassent.

1793. juin.

Elle était faite de longs morceaux de bois ronds, de la grosseur du petit doigt, et attachés à un pouce l'un de l'autre, sur six cercles. Avec la machine il y avait une espèce de panier, fait aussi avec des morceaux de bois ronds, lequel sans doute servait à mettre le poisson qu'on avait pris.

Tout était tellement en ordre dans
1793. la maison, qu'on ne pouvait pas dou-
juin. ter que les propriétaires n'eussent envie de revenir l'habiter. Elle répondait parfaitement à la description que notre dernier guide nous avait faite des maisons de ces contrées, excepté pourtant qu'elle n'était pas placée sur une île.

En quittant ce lieu, nous gouvernâmes un mille et un quart au sud-quart d'est. Nous dépassâmes alors une autre maison dont il ne restait que les fourches et le faîtage. Le reste avait été probablement entraîné par la débacle. Les bords de la rivière étaient inondés, et une petite rivière avait son embouchure sur la rive gauche. Nous remarquâmes sur une pointe de terre, une élévation qui avait l'air d'un tombeau. Il était oblong, et très-proprement revêtu d'écorce d'arbre. A côté était plantée une longue perche à laquelle on avait attaché un morceau

d'écorce à la hauteur de dix ou douze pieds. C'était probablement un emblême ou une marque de distinction. 1793. juin.

Nous continuâmes notre marche ; et après avoir fait deux milles et demi au sud quart d'ouest, nous vîmes une maison située sur une île. Nous fîmes alors un mille trois quarts au sud-est quart d'est, et nous vîmes une seconde île ayant aussi une maison. Nous avions à droite une rivière affluente. Les bords étaient élevés, pierreux et couverts d'épines.

Notre canot était devenu si mauvais, que nous nous vîmes dans l'indispensable nécessité d'en construire un autre ; et comme le pays semblait promettre que nous y trouverions l'écorce dont nous avions besoin, nous débarquâmes à huit heures pour en chercher. Je fis, en conséquence, partir quatre hommes, qui furent de retour à midi, avec assez d'écorce pour faire un canot de cinq brasses de

longueur, et de quatre pieds et demi de haut.

1793. juin.

A midi je pris hauteur, et je trouvai que nous étions à 55 deg. 17 min. 28 sec. de latitude septentrionale.

Nous étant rembarqués, nous fîmes un mille et demi au sud-est quart de sud, un mille à l'est-sud-est, un demi-mille à l'est-nord-est, deux milles au sud-est, un mille au sud-est quart de sud, six milles au sud-est. Nous tournâmes à l'est-nord-est; mais les rochers escarpés qui bordaient les deux côtés de la rivière se rapprochaient tellement, et l'eau y courait avec tant d'impétuosité, que nous n'osâmes pas d'abord hasarder d'y passer. Je donnai ordre de mettre tous nos effets à terre. Je voulais aussi y faire haler le canot; mais il était devenu si pesant, que mes gens aimèrent mieux le conduire dans le passage rapide, que de le porter. Quoique je n'approuvasse pas trop ce projet, je ne m'y opposai pas.

Quatre hommes tentèrent cette périlleuse aventure. Je courus au-delà des rochers, et je fus le triste témoin du funeste événement que j'avais prévu. Le courant était si impétueux, que, quoique mes gens évitassent les rochers, le canot se remplit et descendit ainsi au milieu de la cascade. Heureusement qu'il ne chavira pas. Les conducteurs ayant eu l'adresse de gagner le remous, vidèrent l'eau du canot, et attérirent à moitié noyés. Le portage a environ un demi-mille de long, et on y trouve un sentier commode.

1793. juin.

M. Mackay et mes deux chasseurs virent quelques daims dans une île située au-dessus des écueils. Si l'on eût fait cette découverte avant le passage du canot, il y a apparence que nous aurions accru nos provisions de beaucoup de venaison.

Nous passâmes trois heures à mettre le canot en état de nous porter encore.

1793. juin.

Nous continuâmes notre navigation un mille et demi à l'est-nord-est, à la vue d'un grand nombre de cabanes ; un mille à l'est-sud-est, en laissant à gauche l'embouchure d'une petite rivière ; un mille trois quarts au sud-est quart de sud, un demi-mille à l'est quart de sud, un mille à l'est quart de nord, en dépassant une maison située sur une île ; demi-mille au sud, trois quarts de mille à l'ouest ; un demi-mille au sud-ouest, où nous vîmes les écores des deux côtés, composées d'argile rouge et blanche qui les faisait ressembler à des ruines d'anciens châteaux. Nous tournâmes insensiblement le cap à l'est-nord-est, direction dans laquelle nous fîmes un mille et demi ; puis un coup de vent, mêlé de tonnerre et de pluie, nous força d'aborder dans un endroit où étaient les restes de quelques maisons indiennes. Il nous fut impossible ce jour-là de déterminer précisément de quel côté

soufflait le vent, car nous l'eûmes debout dans toutes les directions.

1793. juin. vend. 21.

Comme je sentais la difficulté qu'il y avait à se procurer des provisions dans ces contrées, je crus qu'il était prudent de prévenir la disette que nous pourrions éprouver à notre retour. En conséquence, je fis enterrer quatre-vingt-dix livres de pémican. Le trou qu'on creusa pour cela, était assez profond pour qu'on pût faire du feu par-dessus sans que le pémican en souffrît; et en même tems ce feu empêchait que les naturels ou les bêtes sauvages ne vinssent le déterrer.

Le matin le tems fut très-nébuleux. Nous nous remîmes en route à quatre heures. Nous courûmes un mille un quart au sud quart d'est, un demi-mille à l'est-sud-est, un mille et demi au sud quart d'est, un mille et demi à l'est, deux milles au sud-est, en dépassant une grande rivière affluente qui coulait à notre gauche, et une

1793. juin. petite à notre droite. Nous fîmes ensuite trois quarts de mille au sud quart d'ouest, un mille et demi à l'est quart de sud, trois quarts de mille au sud, un mille au sud-est quart d'est, un demi-mille au sud quart d'est, trois quarts de mille au sud-est, un demi-mille au sud-est quart de sud, un demi-mille au sud-est quart d'est. Ici les écores de rocher et d'argile bleue et jaune, offraient le même aspect que ceux que nous avions vus la veille. Nous voguâmes encore un mille et demi au sud-sud-est, et deux milles au sud quart d'est. Après quoi je pris hauteur, et je déterminai la latitude à 52 deg. 47 min. 51 sec. nord.

Nous trouvâmes un petit canot qu'on avait halé sur le rivage, et mis à la lisière du bois. Bientôt après nous en vîmes un second conduit par un homme qui sortait de l'embouchure d'une petite rivière. Ce sauvage ne nous eut pas plutôt aperçus, qu'il

poussa un grand cri pour appeler ses amis, qui, à l'instant, parurent sur la rive, armés d'arcs, de flèches et de lances. Ils étaient presque nus, et faisaient les gestes les plus outrageans. Sans doute la crainte que nous leur inspirions était très-grande; mais malgré cela, ils semblaient être décidés à nous attaquer si nous débarquions.

1793. juin.

Je fis arrêter les pagayes, et j'ordonnai même à mes gens d'empêcher que le canot ne fût porté par le courant trop près des naturels; car ç'eût été une extrême folie que d'approcher ces sauvages avant que leur première fureur fût calmée. Mes deux chasseurs, qui entendaient leur langage, me dirent qu'ils menaçaient de nous donner la mort au même instant que nous approcherions du rivage. Leur menace fut suivie de plusieurs flèches dont quelques-unes tombèrent très-près du canot, et d'autres passèrent par-dessus notre tête; de sorte que

1793. juin. nous eûmes le bonheur de n'être pas atteints.

Le courant nous ayant entraînés au-dessous de l'endroit où étaient les naturels, je dis à mes gens de pagayer pour aborder de l'autre côté de la petite rivière, sans faire paraître la moindre crainte; et alors je me trouvai vis-à-vis de ces sauvages. Dès l'instant que nous avions été à portée d'être entendus, mes interprètes avaient en vain essayé de les appaiser. Nous observâmes qu'ils expédièrent un canot avec deux hommes dans le bas de la rivière, et nous conjecturâmes que c'était pour y répandre l'alarme et demander du secours. Cela me détermina à employer tous les moyens possibles pour les amener à une communication amicale, avant que l'arrivée de leurs voisins et de leurs amis n'accrût leur audace.

Voici le projet hasardeux que je conçus sur-le-champ, et dont l'exécution

fut suivie d'un plein succès. Je quittai le canot et je m'avançai sur la plage, afin que les naturels vinssent à moi; car je pensai qu'ils ne craindraient pas de m'approcher quand ils me verraient seul, et qu'ils me croiraient dans l'impossibilité de recevoir du secours de mes gens. Cependant voulant me mettre, autant que je le pouvais, en état de défense, j'ordonnai à l'un de mes chasseurs de se glisser dans les bois, avec mon fusil et le sien, et de prendre bien garde que les naturels ne le découvrissent. Je lui enjoignis en même tems de se tenir aussi près de moi que les arbres le permettraient, et de ne pas hésiter à tuer le premier sauvage qui voudrait me percer de ses flèches. Je lui enjoignis pourtant de ne pas se servir de son fusil avant de m'avoir entendu tirer moi-même l'un des deux pistolets que j'avais à ma ceinture. En cas que quelqu'un des naturels débarquât et s'approchât de

1793.
juin.

—— moi, mon chasseur devait aussitôt me
1793. joindre.
juin. Pendant que je m'avançais, l'autre chasseur assurait les sauvages que nous n'avions que des intentions pacifiques, et je le leur confirmais par les signes que je croyais pouvoir être compris par eux. Il n'y avait pas longtems que je m'étais approché, et que mon chasseur était caché derrière moi, lorsque deux naturels s'avancèrent dans un canot, et s'arrêtèrent à environt cent pas de moi. Je leur fis signe de débarquer; et pour les y engager, je leur montrai des miroirs, des grains de verroterie et d'autres bagatelles brillantes. Enfin ils s'approchèrent du rivage, avec l'air de la plus grande défiance, ayant la proue du canot tournée du côté du large, et ne voulant pas débarquer.

Je leur fis présent de quelques grains de collier, avec lesquels ils voulurent s'en aller; mais je renouvelai mes sol-

licitations, et quelques momens après ils débarquèrent et consentirent à s'asseoir à côté de moi. Mon chasseur jugea alors à propos de venir me joindre. Sa présence causa de l'inquiétude aux deux sauvages; mais elle fut bientôt dissipée, et j'eus la satisfaction de voir qu'il se faisait fort bien comprendre par eux, et qu'il entendait bien leur langue.

1793. juin.

Je le chargeai de leur dire tout ce qu'il croirait le plus propre à leur ôter leurs craintes et à gagner leur confiance. Je leur fis témoigner le désir de les mener près de notre canot; mais ils refusèrent d'y venir; et voyant alors quelques-uns de mes gens qui marchaient vers nous, ils demandèrent à s'en aller. J'étais si satisfait d'être parvenu à avoir un entretien amical avec eux, que je ne balançai pas à les laisser partir.

Pendant le peu de tems qu'ils restèrent avec moi et mon chasseur, ils

1793. juin.

observèrent tout ce que nous avions ; avec un étonnement mêlé d'admiration. Quand ils nous eurent quittés, nous distinguâmes facilement qu'on les recevait avec une grande joie, et que les choses que je leur avais données excitaient l'empressement et la curiosité de tous leurs compagnons.

Il nous parut qu'ils tenaient conseil ; et au bout d'un quart d'heure, ils nous envoyèrent inviter à nous rendre auprès d'eux ; ce que nous acceptâmes avec plaisir. Lorsque nous débarquâmes, ils montrèrent beaucoup d'embarras et d'inquiétude ; ce qui probablement était occasionné par la vivacité de nos mouvemens : car mes gens étaient si contens de pouvoir communiquer avec ces sauvages, qu'ils pagayèrent pour traverser la rivière, avec une ardeur extraordinaire.

Cependant les deux hommes avec qui nous avions conversé, furent ceux qui, comme cela devait être naturel-

lement, montrèrent le plus de courage. Ils s'empressèrent de nous recevoir à notre débarquement. Bientôt nos discours et nos manières dissipèrent les appréhensions des autres, et il s'établit entre nous beaucoup de familiarité. Lorsque je me fus assuré de leur confiance en leur distribuant de petits présens, et en donnant quelques morceaux de sucre à leurs enfans, je chargeai mes chasseurs de recueillir tous les renseignemens que ces sauvages pouvaient donner sur le pays.

1793. juin.

Je vais raconter en peu de mots ce qu'ils dirent à ce sujet. « La rivière, « dont le cours est très-étendu, va « vers le soleil du midi; et, selon ce « qu'ils ont appris, des hommes blancs « bâtissent des maisons à son embou- « chure. Ses eaux coulent avec une « force toujours égale; mais il y a « trois endroits où des cascades et des « courans extrêmement rapides en « interceptent la navigation. Dans ces

1793. juin.

« trois endroits, les eaux se précipi-
« tent par-dessus des rochers perpen-
« diculaires, beaucoup plus hauts et
« plus escarpés que tous ceux qui sont
« dans le haut de la rivière. Mais in-
« dépendamment des difficultés et des
« dangers de la navigation, il faut
« combattre les divers habitans de ces
« contrées, qui sont très-nombreux. »

Les naturels nous peignirent alors leurs plus proches voisins comme une race malfaisante, vivant dans de vastes souterrains. Quand nous leur apprîmes que nous avions l'intention d'aller jusqu'à la mer, ils cherchèrent à nous en dissuader, parce que, disaient-ils, nous serions certainement victimes de la barbarie des habitans. Ils nous les représentèrent comme possédant du fer, des armes, des ustensiles qu'ils reçoivent de leurs voisins du côté de l'ouest, et que ceux-ci se procurent par les liaisons commerciales qu'ils ont avec des hommes qui nous ressem-

blent, et qui naviguent dans de très-grands canots. 1793. juin.

Ce que disaient les naturels, encore qu'exagéré dans quelques points et erroné dans d'autres, était assez alarmant, et me fit faire des réflexions tristes, mais sans rien changer à mes projets. Mon premier soin fut alors d'engager deux de ces sauvages à m'accompagner, afin d'obtenir par leur moyen, un accueil favorable chez leurs voisins. Ils acceptèrent ma proposition; mais ils parurent voir avec peine qu'il fallût se mettre en route sur-le-champ ; car nous nous occupions déjà du départ.

Quand nous fûmes prêts à entrer dans notre canot, nous en vîmes un petit qui portait trois hommes, et doublait la pointe au-dessous. Nous crûmes qu'il était prudent d'attendre ces nouveaux venus ; et il se trouva que c'étaient des amis de nos hôtes. Les messagers que j'ai dit plus haut

1793. juin.

avoir été expédiés dans un petit canot, avaient répandu l'alarme chez ces sauvages, et étaient ensuite allés annoncer plus bas la nouvelle de notre approche. C'est du moins ce que nous apprîmes depuis.

Quoique les trois sauvages nous vissent au milieu de leurs amis, ils ne s'approchèrent qu'en faisant de terribles menaces et des gestes hostiles. L'un d'eux, homme d'un moyen âge, qui avait fait moins de gestes que les autres, et paraissait être traité par eux avec beaucoup de respect, demanda qui nous étions, d'où nous venions, où nous allions, et quel motif pouvait nous conduire chez eux. Ses amis répondirent à ces questions, et aussitôt il nous conseilla de ne partir que le lendemain, parce que si nous nous mettions ce soir-là en route, leurs parens et leurs alliés qui étaient plus bas, ayant été avertis que nous venions, s'opposeraient certainement à

notre passage, quoique nous eussions avec nous deux de leurs gens. Il dit qu'au coucher du soleil, ils seraient tous rendus dans l'endroit où nous nous trouvions alors, et que chacun d'eux serait bientôt convaincu, comme il l'était lui-même, que nous étions des hommes honnêtes, qui n'avions aucun mauvais dessein contr'eux.

1793. juin.

Telles furent les raisons que donna cet Indien pour nous engager à suspendre notre départ. Elles me parurent trop justes pour que j'hésitasse à m'y rendre. D'ailleurs je songeai qu'en prolongeant mon entrevue avec les naturels, je pourrais acquérir quelques notions importantes sur le pays que j'allais traverser et sur les peuples qui l'habitent.

Je donnai ordre de décharger le canot, de le haler sur le rivage et de le goudronner. On planta ma tente ; je m'y retirai. Les Indiens s'étaient déjà si bien familiarisés avec nous, que quand

1793. juin. je voulus être seul, je fus obligé de le leur faire dire.

La première chose que je demandai à l'Indien dont j'ai parlé tout-à-l'heure, ce fut de me décrire le cours de la rivière aussi bien qu'il le pourrait. Il y consentit avec une prestesse et une intelligence qui me prouvèrent que de pareils détails ne lui étaient nullement étrangers.

Je l'engageai à me dire tout ce qu'il savait à cet égard, en lui promettant que si ce qu'il me disait était exact, je reviendrais moi-même, ou j'enverrais d'autres personnes pour porter à sa nation les choses dont elle manquait, particulièrement des armes à feu et des munitions, avec lesquelles elle serait en état de repousser ses ennemis. Cependant l'Indien me répéta ce que les autres m'avaient appris, en ajoutant seulement que les animaux abondaient dans toute la partie du pays qu'il avait traversé en allant vers

le sud, et que la rivière produisait considérablement de poisson. 1793. juin.

Notre canot était si usé, prenait tant d'eau, et naviguait avec tant de difficulté, que nous ne pouvions presque plus différer d'en construire un nouveau. En outre je fus prévenu que, dans le bas de la rivière, nous ne pourrions pas nous procurer l'écorce nécessaire. Ainsi je fis partir deux de mes gens avec un des chasseurs, pour en aller chercher.

Le tems était si nébuleux, qu'il ne me fut pas possible d'observer la hauteur du soleil (1).

Je passai le reste de la journée à m'entretenir avec les naturels. Ils composaient sept familles, qui comptaient parmi elles dix-huit hommes. Ils étaient vêtus de peaux tannées, et ils avaient quelques manteaux de fourrures de castor et de lapin.

Il n'y avait pas long-tems que ces

(1) Ce fut à mon retour que je déterminai la latitude rapportée plus haut. (*Note de l'auteur*).

1793. juin. Indiens étaient arrivés là où nous les trouvâmes; et ils se proposaient d'y passer l'été, afin de pêcher leur provision de poisson pour l'hiver. Ils étaient occupés à préparer des machines semblables à celle que je trouvai dans la maison que je visitai, et que j'ai décrite plus haut. Le poisson qui se prend dans ces machines est fort gros, et ne se trouve dans cette partie de la rivière que pendant un certain tems de l'année.

Ces sauvages diffèrent peu, ou même point, des Indiens-montagne-rocheuse, soit pour l'air, soit pour le langage, soit pour les mœurs.

Les hommes que j'avais envoyés pour chercher de l'écorce, en apportèrent une assez grande quantité, mais d'une qualité médiocre.

Les naturels qu'on nous avait annoncé devoir venir du bas de la rivière, ne parurent point.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES

CHAPITRES

DU SECOND VOLUME.

SUITE DU PREMIER VOYAGE.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

SECOND VOYAGE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

